This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578390 6

W. Scafe,

Int: Templi Sodalis.

LE

CABINET

DES FÉES.

TOME ONZIÈME.

CE VOLUME

Le Tome onzième des
Contes Arabes, traduits en

LE CABINET

DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX

Ornés de figures.

TOME ONZIÈME.

ASTOR ... NEW-YORK

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

LES
MILLE ET UNE NUITS
CONTES ARABES.

LES AVENTURES
Du Calife Haroun Alraschid.

QUELQUEFOIS, comme votre majes
ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avc
expérimenté par elle-même, nous somm
dans des transports de joie si extraordinaire
que nous communiquons d'abord cette passi
à ceux qui nous approchent, ou que no
participons aisément à la leur. Quelquef
aussi nous sommes dans une mélancolie si pr
fonde, que nous sommes insupportables
nous-mêmes, & que bien loin d'en pouv
dire la cause, si on nous la demandoit, no
ne pourrions la trouver nous-mêmes si no
la cherchions.

Le calife étoit un jour dans cette situati
d'esprit, quand Giafar, son grand-visir, fid
& aimé, vint se présenter devant lui. Ce n

niſtre le trouva ſeul,
ment ; & comme il s'
qu'il étoit enſeveli dan
& même qu'il ne lev
regarder, il s'arrêta en
les jetter ſur lui.

Le calife leva enfin
Giafar ; mais il les dé
meurant dans la mêm
bile qu'auparavant.

Comme le grand-vi
fâcheux dans les yeux
dât perſonnellement,
mandeur des croyans.
me permet-elle de h
venir la mélancolie q
dont il m'a toujours
ſuſceptible ?

Il eſt vrai, viſir, ré
geant de ſituation, qu
ble, & ſans toi, je n
de celle où tu me trou
ne veux pas demeurer
de nouveau qui t'ait
feras plaiſir d'inventer
a faire diſſiper.

Commandeur des cr
viſir Giafar, mon dev

me rendre ici, & je prens la liberté de faire souvenir à votre majesté, qu'elle s'est imposé elle-même le devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut être observée dans sa capitale & aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine; & c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaîté ordinaire.

Je l'avois oublié, répliqua le calife, & tu m'en fais souvenir fort à propos : vas donc changer d'habit, pendant que je ferai la même chose de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger; & sous ce déguisement, ils sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais, qui donnoit sur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville, par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la ville, qui étoit de ce côté-là, sans avoir rien observé qui fût contre le bon ordre. Ils traversèrent ce fleuve sur le premier bateau qui se présenta; & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville, opposée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisoit la communication.

Ils paſsèrent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un aveugle aſſez âgé qui demandoit l'aumône. Le calife ſe détourna, & lui mit une pièce de monnoie d'or dans la main.

L'aveugle à l'inſtant lui prit la main & l'arrêta. Charitable perſonne, dit-il, qui que vous ſoyez, que dieu a inſpiré de me faire l'aumône, ne me refuſez pas la grâce que je vous demande; de me donner un ſoufflet: je l'ai mérité, & même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles, il quitta la main du calife, pour laiſſer la liberté de lui donner le ſoufflet; mais de crainte qu'il ne paſsât outre ſans le faire, il le prit par ſon habit.

Le calife ſurpris de la demande & de l'action de l'aveugle: Bon-homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétens que je te faſſe; & en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter priſe à l'aveugle.

L'aveugle qui s'étoit douté de la répugnance de ſon bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avoit depuis long-temps, fit un plus grand effort pour le retenir. Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardieſſe & mon importunité; donnez-moi, je vous prie, un ſoufflet, ou

ןue vous
ıire l'au-
: je vous
: je l'ai
âtiment.
la main
donner
ſsât ou-
ıit.
e l'ac-
, je ne
es ; je
e mon
u pré-
paro-
prife à

ıance

donnez moi, je
votre aumône

h.re de Baba-Abdalla – des Mille et une Nuit

donnez moi, je vous prie un soufflet ou r
votre aumône

Marillier inv.

reprenez votre aumône ; je ne puis la recevoir qu'à cette condition, sans contrevenir à un serment solemnel que j'en ai fait devant dieu ; & si vous en saviez la raison, vous tomberiez d'accord avec moi que la peine en est très-légère.

Le calife, qui ne vouloit pas être retardé plus long-temps, céda à l'importunité de l'aveugle, & il lui donna un soufflet, assez léger. L'aveugle quitta prise, aussitôt en le remerciant & en le bénissant. Le calife continua son chemin avec le grand-visir ; mais à quelques pas delà, il dit au visir : Il faut que le sujet, qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec tous ceux qui lui font l'aumône, soit un sujet grave. Je serois bien-aise d'en être informé ; ainsi retourne & dis-lui qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais, au temps de la prière de l'après-dînée, & que je veux lui parler.

Le grand-visir retourna sur ses pas, fit son aumône à l'aveugle, & après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre, & il revint rejoindre le calife.

Ils rentrèrent dans la ville ; & en passant par une place, ils y trouvèrent grand nombre de spectateurs qui regardoient un homme jeune & bien mis, monté sur une cavale qu'il pouf-

soit à toute bride autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet & d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle étoit tout en écume & tout en sang.

Le calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savoit, quel sujet il avoit de maltraiter ainsi sa cavale & il apprit qu'on l'ignoroit, mais qu'il y av déjà quelque temps, que chaque jour à la me heure il lui faisoit faire ce pénible exer

Ils continuèrent de marcher, & le dit au grand-visir de bien remarquer ce ce, & de ne pas manquer de lui fai demain ce jeune homme à la même l l'aveugle.

Avant que le calife arrivât au pa une rue par où il y avoit long-tem voit passé, il remarqua un édific ment bâti, qui lui parut être l'hô seigneur de la cour. Il deman visir s'il savoit à qui il apparten visir répondit qu'il l'ignoroit, s'en informer.

En effet, il interrogea un v que cette maison appartenoit surnommé Alhabbal, à cau de cordier, qu'il lui avoit v dans une grande pauvret

par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il soutenoit fort honorablement & splendidement la dépense qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand-visir alla rejoindre le calife, & lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, lui dit le calife; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. Le grand-visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le calife rentra dans son appartement, & le grand-visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, & les présenta au calife.

Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du sultan; & quand ils furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appeloit. Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me serois bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi; je t'aurois empêché dès-lors de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes.

Je t'ai donc fait venir ici pour ſavoir de toi quel eſt le motif qui t'a pouſſé à faire un ſerment auſſi indiſcret que le tien ; & ſur ce que tu vas me dire, je jugerai ſi tu as bien fait, & ſi je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, ſans me rien déguiſer, d'où t'eſt venue cette penſée extravagante : ne me cache rien, car je veux le ſavoir abſolument.

Baba-Abdalla, intimidé par cette réprimande, ſe proſterna une ſeconde fois le front contre terre devant le trône du calife ; & après s'être relevé : Commandeur des croyans, dit-il auſſitôt, je demande très-humblement pardon à votre majeſté de la hardieſſe avec laquelle j'ai oſé exiger d'elle & la forcer de faire une choſe qui, à la vérité, paroît hors du bon ſens. Je reconnois mon crime ; mais comme je ne connoiſſois pas alors votre majeſté, j'implore ſa clémence, & j'eſpère qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en eſt une, & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes ; mais à l'égard de dieu, c'eſt une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je ſuis coupable, & que je n'ex-

pierois pas, quand tous les mortels m'accableroient de soufflets les uns après les autres. C'est de quoi votre majesté sera le juge elle-même, quand, par le récit de mon histoire que je vais lui raconter, en obéissant à ses ordres, je lui aurai fait connoître quelle est cette faute énorme.

HISTOIRE

De l'aveugle Baba-Abdalla.

COMMANDEUR des croyans, continua Baba-Abdalla, je suis né à Bagdad, avec quelques biens dont je devois hériter de mon père & de ma mère, qui moururent tous deux en peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût dissipés en peu de temps par des dépenses inutiles & dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins & par les peines que je me donnois. Enfin, j'étois devenu assez riche pour posséder à moi seul quatre-vingt chameaux, que je louois aux marchands des caravannes, & qui me va-

loient de grosses sommes chaque voyage que je faisois en différens endroits de l'étendue de l'empire de votre majesté, où je les accompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec un puissant désir de devenir encore plus riche, un jour, comme je revenois de Balsora à vide, avec mes chameaux que j'y avois conduits chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, & que je les faisois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, & où le bon pâturage m'avoit fait arrêter, un derviche à pied qui alloit à Balsora vint m'aborder, & s'assit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit; il me fit les mêmes demandes: & après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part & d'autre, nous mîmes nos provisions en commun, & nous mangeâmes ensemble.

En faisant notre repas, après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, le derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avoit connoissance d'un trésor plein de tant de richesses immenses, que quand mes quatre-vingt chameaux seroient chargés de l'or & des pierres

ries qu'on en pouvoit tirer, il ne paroîtroit presque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me surprit & me charma en même-temps : la joie que je ressentis en moi-même faisoit que je ne me possédois plus. Je ne croyois pas le derviche capable de m'en faire accroire ; ainsi je me jetai à son cou, en lui disant : Bon derviche, je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde ; ainsi à quoi peut vous servir la connoissance de ce trésor ? Vous êtes seul, & vous ne pouvez en emporter que très-peu de chose ; enseignez-moi où il est, j'en chargerai mes quatre-vingt chameaux ; & je vous en ferai présent d'un en reconnoissance du bien & du plaisir que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de chose, il est vrai, mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroissoit, par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé tout-à coup de mon cœur, depuis qu'il m'avoit fait cette confidence ; & je regardois les soixante-dix-neuf charges, qui devoient me rester, comme presque rien, en comparaison de celle dont je me priverois, en la lui abandonnant.

Le derviche qui vit ma passion étrange pour les richesses, ne se scandalisant pourtant pas de l'offre déraisonnable que je venois de lui

faire : Mon frère, me dit-il sans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'est pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvois me dispenser de vous parler du trésor & garder mon secret ; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois & que j'ai encore de vous obliger, & de vous donner lieu de vous souvenir de moi à jamais, en faisant votre fortune & la mienne. J'ai donc une autre proposition plus juste & plus équitable à vous faire ; c'est à vous de voir si elle vous accommode.

Vous dites, continua le derviche, que vous avez quatre-vingt chameaux ; je suis prêt de vous mener où est le trésor ; nous les chargerons vous & moi d'autant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié ; après quoi nous nous séparerons, & les emmènerons où bon nous semblera, vous de votre côté, & moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, & que si vous me faites grâce de quarante chameaux, vous aurez aussi par mon

moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois disconvenir que la condition que le derviche me proposoit ne fut très-équitable ; sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvoient m'en revenir, en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérois que le derviche ne seroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déjà d'ingratitude un bienfait purement gratuit, que je n'avois pas encore reçu du derviche : mais il n'y avoit pas à balancer, il falloit accepter la condition, ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occasion de me faire une haute fortune.

Dans le moment même je rassemblai mes chameaux, & nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux ne purent passer qu'un à un ; mais comme le terrein s'élargissoit ; ils trouvèrent moyen d'y tenir tous ensemble sans s'embarrasser. Les deux montagnes, qui formoient ce vallon en se terminant en un demi cercle à l'extrêmité, étoient si élevées, si escarpées & si imprati-

cables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais appercevoir.

Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : N'allons pas plus loin, me dit le derviche, arrêtez vos chameaux, & faites-les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger ; & quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor.

Je fis ce que le derviche m'avoit dit, & je l'allai rejoindre aussitôt. Je le trouvai un fusil à la main, qui amassoit un peu de bois sec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jeta du parfum, en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, & aussitôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée ; & dans le moment, quoique le roc qui étoit entre les deux montagnes, & qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture ; il s'en fit néanmoins une comme une espèce de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc & de la même matière, avec un artifice admirable.

Cette ouverture exposa à nos yeux, dans un grand enfoncement causé dans ce roc, un palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes :

car il ne paroiſſoit pas que des hommes euſſent pu même s'aviſer d'une entrepriſe ſi hardie & ſi ſurprenante.

Mais, commandeur des croyans, c'eſt après coup que je fais cette obſervation à votre majeſté; car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admirai pas même les richeſſes infinies que je voyois de tous côtés; & ſans m'arrêter à obſerver l'économie qu'on avoit gardée dans l'arrangement de tant de tréſors, comme l'aigle fond ſur ſa proie, je me jetai ſur le premier tas de monnoie d'or qui ſe préſenta devant moi, & je commençai à en mettre dans un ſac dont je m'étois déjà ſaiſi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les ſacs étoient grands, & je les euſſe volontiers emplis tous; mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le derviche fit la même choſe que moi; mais je m'apperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierreries; & comme il m'en eut fait comprendre la raiſon, je ſuivis ſon exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus de toute ſorte de pierres précieuſes que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos ſacs, & nous en chargeâmes les chameaux. Il ne reſtoit plus qu'à refermer le tréſor & à nous en aller.

Avant que de partir, le derviche rentra dans le trésor; & comme il y avoit plusieurs grands vases d'orfévrerie de toutes sortes de façons, & d'autres matières précieuses, j'observai qu'il prit dans un de ces vases une petite boîte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une espèce de pommade.

Le derviche fit la même cérémonie pour fermer le trésor, qu'il avoit fait pour l'ouvrir; & après avoir prononcé certaines paroles, la porte du trésor se referma, & le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réservés, & le derviche à la tête des autres que je lui avois cédés.

Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le vallon, & nous marchâmes ensemble jusqu'au grand chemin où nous devions nous séparer; le derviche pour continuer sa route vers Balsora, & moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient lui marquer davantage ma reconnoissance, de m'avoir préféré à tout autre

mortel pour me faire part de tant de richeſſes. Nous nous embraſsâmes tous deux avec bien de la joie, & après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchoient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur; je déplorois la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richeſſes dont ils étoient chargés. Le derviche n'a pas beſoin de toutes ces richeſſes, diſois-je en moi-même, il eſt le maître des tréſors, & il en aura tant qu'il voudra: ainſi je me livrai à la plus noire ingratitude, & je me déterminai tout-à-coup à lui enlever ſes chameaux avec leurs charges.

Pour exécuter mon deſſein, je commençai par faire arrêter mes chameaux, enſuite je courus après le derviche, que j'appelois de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque choſe à lui dire, & je lui fis ſigne de faire auſſi arrêter les ſiens & de m'attendre. Il entendit ma voix, & il s'arrêta.

Quand je l'eus rejoint: Mon frère, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté que j'ai conſidéré une choſe à laquelle je

n'avois pas pensé auparavant, & à laquelle peut-être n'avez-vous pas pensé vous-même. Vous êtes un bon derviche, accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du soin des choses du monde, & sans autre embarras que celui de servir dieu. Vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience.

Je crois que vous avez raison, reprit le derviche, qui ne se voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer; & j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déjà à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, & allez à la garde de dieu.

J'en mis à part dix, & après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le derviche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité, & je me flattai que je n'aurois

pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En effet, au lieu de le remercier du riche présent qu'il venoit de me faire : Mon frère, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prends à votre repos, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous, sans vous prier de considérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener, à un homme comme vous particulièrement qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux si vous me faisiez une pareille grâce que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'est pas tant pour l'amour de moi & pour mon intérêt, que pour vous faire un plus grand plaisir ; soulagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul.

Mon discours fit l'effet que je souhaitois, & le derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandois, de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt ; & je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassoit les richesses de beaucoup de souverains. Il semble après cela que je devois être content.

Mais, commandeur des croyans, semblable à un hydropique, qui, plus il boit, plus il a soif, je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restoient encore au derviche.

Je redoublai mes sollicitations, mes prières & mes importunités, pour faire condescendre le derviche à m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grâce; & quant aux dix autres qui lui restoient, je l'embrassai, je le baisai & je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser, & de mettre par-là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement; qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y consentoit. Faites-en un bon usage, mon frère, ajouta-t-il, & souvenez-vous que dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne, si nous ne nous en servons à secourir les pauvres, qu'il se plaît à laisser dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompense dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit si grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentai pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingt chameaux,

chameaux, & de ſavoir qu'ils étoient chargés d'un tréſor ineſtimable qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'eſprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'étoit ſaiſi, & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque choſe de plus précieux que toutes les richeſſes dont je lui étois redevable. L'endroit où le derviche l'a priſe, diſois-je en moi-même, & le ſoin qu'il a eu de s'en ſaiſir, me fait croire qu'elle renferme quelque choſe de myſtérieux. Cela me détermina à faire en ſorte de l'obtenir. Je venois de l'embraſſer en lui diſant adieu : A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade? elle me paroît ſi peu de choſe, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire préſent; auſſi-bien un derviche comme vous qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas beſoin de pommade.

Plût à dieu qu'il me l'eût refuſée cette boîte! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me poſſédois plus, j'étois plus fort que lui, & bien réſolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entière ſatisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la

moindre chofe du tréfor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

Loin de me la refufer, le derviche la tira d'abord de fon fein, & en me la préfentant de la meilleure grâce du monde : Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà; qu'à cela ne tienne que vous ne foyez content; fi je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je fuis prêt de vous fatisfaire.

Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris ; & en confidérant la pommade : Puifque vous êtes de fi bonne volonté, lui dis-je, & que vous ne vous laffez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel eft l'ufage particulier de cette pommade.

L'ufage en eft furprenant & merveilleux, repartit le derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche & fur la paupière, elle fera paroître devant vos yeux tous les tréfors qui font cachés dans le fein de la terre; mais fi vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle.

Je voulois avoir moi-même l'expérience d'un effet fi admirable. Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui préfentant, & appliquez-moi vous-même de cette pommade à

l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que moi; je ſuis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une choſe qui me paroît incroyable.

Le derviche voulut bien ſe donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche & m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, & j'éprouvai qu'il m'avoit dit la vérité. Je vis en effet un nombre infini de tréſors remplis de richeſſes ſi prodigieuſes & ſi diverſifiées, qu'il ne me feroit pas poſſible d'en faire un détail au juſte. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priai le derviche de m'appliquer auſſi de cette pommade autour de cet œil.

Je ſuis prêt de le faire, me dit le derviche, mais vous devez vous ſouvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que ſi vous en mettez ſur l'œil droit vous deviendrez aveugle auſſitôt. Telle eſt la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me perſuader que le derviche me dit la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau myſtère qu'il vouloit me cacher. Mon frère, repris-je en ſouriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'eſt pas natu-

rel que cette pommade fasse deux effets si oppofés l'un à l'autre.

La chofe eft pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche, en prenant le nom de dieu à témoin, & vous devez m'en croire fur ma parole, car je ne fais point déguifer la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du derviche, qui me parloit en homme d'honneur; l'envie infurmontable de contempler à mon aife tous les tréfors de la terre, & peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaifir, fit que je ne voulus pas écouter fes remontrances, ni me perfuader d'une chofe qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bientôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étois, j'allai m'imaginer que fi cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les tréfors de la terre en l'appliquant fur l'œil gauche, elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma difpofition en l'appliquant fur le droit. Dans cette penfée, je m'obftinai à preffer le derviche à m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit, mais il refufa conftamment de le faire. Après vous avoir fait un fi grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me réfou-

dre à vous faire un si grand mal; considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, & ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je poussai mon opiniâtreté jusqu'au bout: Mon frère, lui dis-je assez fermement, je vous prie de passer par-dessus toutes les difficultés que vous me faites; vous m'avez accordé fort généreusement tout ce que je vous ai demandé jusqu'à présent; voulez-vous que je me sépare de vous mal satisfait, pour une chose de si peu de conséquence? Au nom de dieu, accordez-moi cette dernière faveur, quoiqu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, & la faute en sera sur moi seul.

Le derviche fit toute la résistance possible; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer: Puisque vous le voulez absolument, me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pommade fatale, & me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenois fermé; mais hélas! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses des mes deux yeux, & je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah malheureux derviche, m'écriai-je dans le moment! ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai. Fatale curiosité, ajoutai-je, désir insatiable des richesses, dans quel abîme de malheurs m'allez-vous jeter! Je sens bien à présent que je me les suis attirés; mais vous, cher frère, m'écriai-je encore, en m'adressant au derviche, qui êtes si charitable & si bienfaisant, entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connoissance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vue?

Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur; mais tu n'as que ce que tu mérites, & c'est l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il est vrai que j'ai des secrets; tu l'as pu connoître dans le peu de temps que j'ai été avec toi; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse-toi à dieu, si tu crois qu'il y en ait un; il n'y a que lui qui puisse te la rendre: il t'avoit donné des richesses dont tu étois indigne; il te les a ôtées, & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en seront pas méconnoissans comme toi.

Le derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à lui répliquer: il me laissa seul, accablé de confusion, & plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer; & après

avoir rassemblé mes quatre-vingt chameaux, il les emmena, & poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane; mais il fut sourd à mes prières & à mes cris. Ainsi privé de la vue & de tout ce que je possédois au monde, je serois mort d'affliction & de faim, si le lendemain une caravane qui revenoit de Balsora ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, & me remener à Bagdad.

D'un état à m'égaler à des princes, sinon en forces & en puissance, au moins en richesses & en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône, & c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent; mais pour expier mon crime envers dieu, je m'imposai en même-temps la peine d'un soufflet, de la part de chaque personne charitable qui auroit compassion de ma misère.

Voilà enfin, commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre majesté, & de ce qui doit m'avoir fait encourir son indignation; je lui en demande pardon encore une fois comme son esclave, en me

soumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et si elle daigne prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle la trouvera trop légère, & beaucoup au-dessous de mon crime.

Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le calife lui dit : Baba-Abdalla, ton péché est grand ; mais dieu soit loué que tu en as connu l'énormité, & de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent. C'est assez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion ; & afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre dragmes d'argent par jour de ma monnoie, que mon grand-visir te fera donner ; ainsi ne t'en retourne pas, & attens qu'il ait exécuté mon ordre.

A ces paroles Baba-Abdalla se prosterna devant le trône du calife, & en se relevant il lui fit son remercîment, en lui souhaitant toute sorte de bonheur & de prospérité.

Le calife Haroun Alraschid, content de l'histoire de Baba-Abdalla & du derviche, s'adressa au jeune homme qu'il avoit vu maltraiter sa cavale, & il lui demanda son

nom, comme il l'avoit fait à l'aveugle; le jeune homme lui dit qu'il s'appeloit Sidi Nouman.

Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie, & souvent j'en ai exercé moi-même; mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu poussois hier ta cavale en pleine place, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuroient hautement; je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, & il s'en fallut peu que je ne me fisse connoître contre mon intention, pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare & cruel; je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet; puisque je sais que ce n'est pas la première fois, & qu'il y a déja bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale; je veux savoir quel en est le sujet, & je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes; sur-tout dis-moi la chose comme elle est & ne me déguise rien.

Sidi Nouman comprit aisément ce que le calife exigeoit de lui; ce récit lui faisoit de la peine; il changea de couleur plusieurs fois, & fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il se trouvoit. Il fallut pourtant se

résoudre à en dire le sujet ; ainsi, avant que de parler, il se prosterna devant le trône du calife ; & après s'être relevé, il essaya de commencer pour satisfaire le calife ; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majesté du calife, devant lequel il paroissoit, que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le calife eût d'être obéi dans ses volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman ; il vit bien qu'il falloit, ou qu'il manquât de hardiesse devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avoit parlé, ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire, il pouvoit y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman, lui dit le calife pour le rassurer, reprens tes esprits, & fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelqu'ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de la peine, & dont tu crois que je pourrois être offensé, je te le pardonne dès-à-présent ; défais-toi donc de toutes tes inquiétudes ; parle-moi à cœur ouvert, & ne me dissimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi Nouman rassuré par les dernières paro-

les du calife, prit enfin la parole : Commandeur des croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule approche de la majesté & de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole, jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois, en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes; je ne suis pas assez méchant pour avoir commis, & même pour avoir eu la volonté de commettre, rien contre les loix, qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité. Quelque bonne néanmoins que soit mon intention, je reconnois que je ne suis pas exempt de pécher par ignorance; cela m'est arrivé : en ce cas-là, je ne dis pas que j'aie confiance au pardon qu'il a plû à votre majesté de m'accorder, sans m'avoir entendu. Je me soumets au contraire à sa justice, & à être puni, si je l'ai mérité. J'avoue que la manière dont je traite ma cavale depuis quelque temps, comme votre majesté en a été témoin, est étrange, cruelle & de très-mauvais exemple; mais j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé, & qu'elle jugera que je suis plus

digne de compassion que de châtiment; mais je ne dois pas la tenir en suspens plus long-temps par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'est arrivé.

HISTOIRE

De Sidi Nouman.

COMMANDEUR des croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à votre majesté de ma naissance; elle n'est pas d'un assez grand éclat pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes ancêtres, par leur bonne économie, m'en ont laissé autant que j'en pouvois souhaiter pour vivre en honnête homme, sans ambition, & sans être à charge à personne.

Avec ces avantages, la seule chose que je pouvois désirer, pour rendre mon bonheur accompli, étoit de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendresse, & qui, en m'aimant véritablement, voulût bien la partager avec moi; mais il n'a pas plû à dieu de me l'accorder. Au contraire, il m'en a donné une qui, dès le lendemain de mes noces, a commencé d'exercer ma patience d'une

manière qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été exposés à une pareille épreuve.

Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir & sans connoître celles que nous devons épouser, votre majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, & que les bonnes mœurs, le bon esprit & la bonne conduite corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eût amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté; je la trouvai à mon gré, & elle me plût.

Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîner de plusieurs mets: je me rendis où la table étoit mise, & comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler; après m'avoir fait attendre long-temps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table; je commençai par le riz, que je pris avec une cuillere comme à l'ordinaire.

Ma femme, au contraire, au lieu de se servir d'une cuillere, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans sa poche une espèce de cure-oreille, avec lequel elle commença de prendre du riz, & de le porter à sa bouche grain à grain; car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

Surpris de cette manière de manger: Amine, lui dis-je, car c'étoit son nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la sorte? le faites-vous ainsi parce que vous êtes une petite mangeuse, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre? Si vous en usez ainsi par épargne, & pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, & je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grâce de dieu de quoi vivre aisément sans nous priver du nécessaire. Ne vous contraignez pas, ma chère Amine, & mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faisois ces remontrances, sembloit devoir m'attirer quelque réponse obligeante; mais sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même manière, & afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin

en loin ; & au lieu de manger des autres mets avec moi, elle se contenta de porter à sa bouche de temps en temps un peu de pain émietté, à-peu-près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

Son opiniâtreté me scandalisa : je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaisir & pour l'excuser, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enseigné qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle poussoit trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvoit avoir déjeûné ; ou si elle ne l'avoit pas fait, qu'elle se réservoit à manger seule & en liberté : ces considérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîné, je la quittai avec le même air que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très-mal satisfait de ses manières extraordinaires, & je la laissai seule.

Le soir au soupé ce fut la même chose ; le lendemain, & toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportoit de la même manière. Je voyois bien qu'il n'étoit pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, & qu'il y avoit là-dessous quelque mystère qui m'étoit inconnu ;

cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'espérance qu'avec le temps elle s'accoutumeroit à vivre avec moi, comme je le souhaitois ; mais mon espérance étoit vaine, & je ne fus pas long-temps à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle se leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller ; je ne pouvois comprendre à quel dessein elle troubloit ainsi son repos ; & la curiosité de savoir ce qu'elle vouloit devenir, me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, & un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

Dans l'instant qu'elle fut sortie, je me levai en jetant ma robe sur mes épaules ; j'eus le temps d'appercevoir par une fenêtre qui donnoit sur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, & qu'elle sortit.

Je courus aussitôt à la porte, qu'elle avoit laissée entr'ouverte ; & à la faveur du clair de la lune, je la suivis, jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetière qui étoit voisin de notre maison ; alors je gagnai le bout d'un mur

qui se terminoit au cimetière ; & après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'apperçus Amine avec une goule.

Votre majesté n'ignore pas que les goules de l'un & de l'autre sexe sont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les passans qu'ils tuent & dont ils mangent la chair. Au défaut des passans, ils vont la nuit dans les cimetières, se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette goule ; elles déterrèrent un mort qu'on avoit enterré le même jour, & le goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangèrent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenoient fort tranquillement, en faisant un repas si cruel & si inhumain ; mais j'étois trop éloigné, & il ne me fut pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être aussi étrange que leur repas, dont le souvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reste du cadavre dans la fosse, qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avoient ôtée ; je les laissai faire, & je rega-

gnai en diligence notre maiſon. En entrant, je laiſſai la porte de la rue entr'ouverte comme je l'avois trouvée; & après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, & je fis ſemblant de dormir.

Amine rentra peu de temps après, ſans faire de bruit; elle ſe dèshabilla, & elle ſe recoucha de même, avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir ſi bien réuſſi, ſans que je m'en fuſſe apperçu.

L'eſprit rempli de l'idée d'une action auſſi barbare & auſſi abominable que celle dont je venois d'être témoin, avec la répugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commiſe, je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant; mais d'un ſommeil ſi léger, que la première voix qui ſe fit entendre, pour appeler à la prière publique de la pointe du jour, me réveilla; je m'habillai, & je me rendis à la moſquée.

Après la prière, je ſortis hors de la ville, & je paſſai la matinée à me promener dans les jardins, & à ſonger au parti que je prendrois, pour obliger ma femme à changer de manière de vie; je rejetai toutes les voies de violence qui ſe préſentèrent à mon eſprit, & je réſolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuſe inclination

qu'elle avoit. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusques chez moi, où je rentrai justement à l'heure du dîné.

Dès qu'Amine me vit, elle fit servir, & nous nous mîmes à table ; comme je vis qu'elle persistoit toujours à ne manger le riz que grain à grain : Amine, lui dis-je avec toute la modération possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez du riz qu'en si petite quantité, & d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offensé ; vous savez aussi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faisoit, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies, & que l'on a soin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher à trouver votre goût. Depuis ce temps-là, vous avez vu notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mêmes choses. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, & jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même, & de me faire la même peine ; j'ai gardé le silence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre ; & je serois fâché que ce que je vous en dis présentement vous fît la moindre peine ;

mais Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous ſert ici ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois obſervée la nuit, entra dans une fureur qui ſurpaſſe l'imagination : ſon viſage s'enflamma, les yeux lui ſortirent preſque hors de la tête, & elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyois me remplit d'épouvante; je devins comme immobile, & hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, & dont votre majeſté va être ſurpriſe. Dans le fort de ſon emportement, elle prit un vaſe d'eau qu'elle trouva ſous ſa main, elle y plongea ſes doigts, en marmotant entre ſes dents quelques paroles que je n'entendis pas; & en me jetant de cette eau au viſage, elle me dit d'un ton furieux : *Malheureux, reçois la punition de ta curioſité, & deviens chien.*

A peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout-à-coup je me vis changé en chien. L'étonnement & la ſurpriſe où j'étois, d'un changement ſi ſubit & ſi peu attendu, m'empêchèrent de ſonger d'abord à me ſauver; ce qui lui donna le temps,

de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de si grands coups, que je ne sais comment je ne demeurai pas mort sur place : je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour ; mais elle m'y poursuivit avec la même fureur ; & de quelque souplesse que je pusse me servir, en courant de côté & d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, & il fallut en essuyer beaucoup d'autres. Lasse enfin de me frapper & de me poursuivre, & au désespoir de ne m'avoir pas assommé, comme elle avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire ; elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser en la passant pour m'enfuir. Tout chien que j'étois, je me doutai de son pernicieux dessein ; & comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon temps, en observant sa contenance & ses mouvemens, que je trompai sa vigilance, & que je passai assez vîte pour me sauver la vie & éluder sa méchanceté, & j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier & aboyer en courant le long de la rue ; ce qui fit sortir sur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter

leurs pourſuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues & de pieds de moutons cuits, où je me ſauvai.

Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compaſſion, en chaſſant les chiens qui me pourſuivoient, & qui vouloient pénétrer juſques dans ſa maiſon. Pour moi, mon premier ſoin fut de me fourrer dans un coin, où je me dérobai à leur vue : je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'aſyle & la protection que j'avois eſpérés. C'étoit un de ces ſuperſtitieux à outrance, qui, ſous prétexte que les chiens ſont immondes, ne trouvent pas aſſez d'eau ni de ſavon pour laver leur habit, quand par haſard un chien les a touchés en paſſant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chaſſe furent retirés, il fit tout ce qu'il put à pluſieurs fois pour me chaſſer dès le même jour, mais j'étois caché & hors de ſes atteintes. Ainſi je paſſai la nuit dans ſa boutique malgré lui, & j'avois beſoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer votre majeſté par des circonſtances de peu de conſéquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariſer les triſtes réflexions que je fis alors ſur ma méta-

morphose ; je lui ferai remarquer seulement que le lendemain, mon hôte étant sorti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues & de pieds de moutons, & qu'après avoir ouvert sa boutique, & pendant qu'il étaloit sa marchandise, je sortis de mon coin ; & je m'en allois, lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés par l'odeur de ces viandes, assemblés autour de la boutique de mon hôte, en attendant qu'il leur jetât quelque chose ; je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la considération que je n'avois pas mangé depuis que je m'étois sauvé chez lui, me distingua en me jetant des morceaux plus gros & plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ses libéralités, je voulus rentrer dans sa boutique, & en remuant la queue d'une manière qui pouvoit lui marquer que je le suppliois de me faire encore cette faveur ; mais il fut inflexible, & il s'opposa à mon dessein le bâton à la main, & d'un air si impitoyable, que je fus contraint de m'éloigner.

A quelques maisons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger, qui, tout au contraire du vendeur de têtes de

moutons que la mélancolie dévoroit, me parut un homme gai & de bonne humeur, & qui l'étoit en effet. Il déjeûnoit alors ; & quoique je ne lui eusse donné aucune marque d'avoir besoin de manger, il ne laissa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité, comme font les autres chiens, je le regardai avec un signe de tête & un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnoissance. Il me sut bon gré de cette espèce de civilité, & il sourit. Je n'avois pas besoin de manger ; cependant pour lui faire plaisir, je pris le morceau de pain & je le mangeai assez lentement pour lui faire connoître que je le faisois par honneur. Il remarqua tout cela, & voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis, & tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandois autre chose que sa protection.

Il me l'accorda, & même il me fit des caresses qui me donnèrent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais ; au contraire, il me montra un endroit où je pouvois me placer sans lui être

incommode,

incommode, & je me mis en possession de la place, que je conservai tout le temps que je demeurai chez lui.

J'y fus toujours fort bien traité, & il ne déjeûnoit, dînoit & soupoit pas, que je n'eusse ma part à suffisance. De mon côté, j'avois pour lui toute l'attache & toute la fidélité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoissance.

Mes yeux étoient toujours attachés sur lui, & il ne faisoit pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. Je faisois la même chose quand le temps lui permettoit de faire quelque voyage dans la ville pour ses affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois apperçu que mon attention lui plaisoit, & que souvent, quand il avoit dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en appercevoir, il m'appeloit par le nom de Rougeau qu'il m'avoit donné.

A ce nom, je m'élançois aussitôt de ma place dans la rue; je sautois, je faisois des gambades & des courses devant la porte. Je ne cessois toutes ces caresses que quand il étoit sorti; & alors je l'accompagnois fort exactement, en le suivant ou en courant devant lui, & en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joie.

Il y avoit déjà du temps que j'étois dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger qui s'apperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refusa de la reprendre, & prétendit qu'elle étoit bonne. Mon hôte soutint le contraire; & dans la contestation: La pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse, que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Viens çà, Rougeau, dit-il aussitôt en m'appelant. A sa voix, je sautai légèrement sur le comptoir, & le boulanger, en jetant devant moi les pièces d'argent: Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fausse? & en mettant la patte dessus la fausse, je la séparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

Le boulanger, qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par manière d'acquit, & pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avois si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de sa pièce, n'eût rien à dire, & fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle

ſut partie, mon maître appela ſes voiſins, & il leur exagéra fort ma capacité, en leur racontant ce qui s'étoit paſſé.

Les voiſins en voulurent avoir l'expérience, & de toutes les pièces fauſſes qu'ils me montrèrent, mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une ſur laquelle je ne miſſe la patte, & que je ne ſéparaſſe d'avec les bonnes.

La femme, de ſon côté, ne manqua pas de raconter à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance qu'elle rencontra dans ſon chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à diſtinguer la fauſſe monnoie ſe répandit en peu de temps, non-ſeulement dans le voiſinage, mais même dans tout le quartier, & inſenſiblement dans toute la ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée : il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître, & leur faire voir ce que je ſavois faire. C'étoit un attrait pour tout le monde, & l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvoit-il ſuffire à les contenter. Cela dura long-temps, & mon maître ne put s'em-

pêcher d'avouer à ses voisins & à ses amis que je lui valois un trésor.

Mon petit savoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dressa des embûches pour m'enlever, & il étoit obligé de me garder à vue. Un jour, une femme attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors sur le comptoir ; elle y jeta six pièces d'argent devant moi, parmi lesquelles il y en avoit une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres, en mettant la patte sur la pièce fausse, & la regardai comme pour lui demander si ce n'étoit pas celle-la.

Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-temps à me regarder & à me considérer avec admiration, pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venue acheter ; & quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insçu du boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque chose de mon infortune, & de l'état

malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laiſſai pourtant s'en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle ſe retourna, & voyant que je ne faiſois que la regarder ſans branler de ma place, elle me fit encore ſigne de la ſuivre.

Alors, ſans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger étoit occupé à nettoyer ſon four pour une cuiſſon, & qu'il ne prenoit pas garde à moi, je ſautai à bas du comptoir & je ſuivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuſe.

Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à ſa maiſon. Elle en ouvrit la porte; & quand elle fut entrée: Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir ſuivie. Quand je fus entré, & qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à ſa chambre, où je vis une jeune demoiſelle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile & expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

Ma fille, lui dit la mère, je vous amène le chien fameux du boulanger, qui ſait ſi bien diſtinguer la fauſſe monnoie d'avec la bonne. Vous ſavez que je vous ai dit ma penſée dès le premier bruit qui s'en eſt répandu, en

vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a publiée, & j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous ma fille, me suis-je trompée dans ma conjecture? Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille; je vais vous le faire voir.

La demoiselle se leva; elle prit un vase plein d'eau, dans lequel elle plongea la main; & en me jetant de cette eau, elle dit: *Si tu es né chien, demeure chien; mais si tu es né homme, reprens la forme d'homme par la vertu de cette eau.* A l'instant l'enchantement fut rompu; je perdis la figure de chien, & je me vis homme comme auparavant.

Pénétré de la grandeur d'un si grand bienfait, je me jetai aux pieds de la demoiselle; & après lui avoir baisé le bas de sa robe: Ma chère libératrice, lui dis-je, je sens si vivement l'excès de votre bonté, qui n'a pas d'égal envers un inconnu tel que je suis, que je vous supplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnoissance, ou plutôt disposez

de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre : je ne suis plus à moi, je suis à vous ; & afin que vous connoissiez celui qui vous est acquis, je vous dirai mon histoire en peu de mots.

Alors, après lui avoir dit qui j'étois, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance & de ma patience à supporter son humeur, de ses manières toutes extraordinaires, & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable ; & je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez ; la seule connoissance d'avoir fait plaisir à un honnête homme comme vous me tient lieu de toute reconnoissance. Parlons d'Amine votre femme ; je l'ai connue avant votre mariage ; & comme je savois qu'elle étoit magicienne, elle n'ignoroit pas aussi que j'avois quelque connoissance du même art, puisque nous avions pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient pas, j'avois un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec

elle; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir, que par la même raison elle évitoit de son côté d'en avoir avec moi. Je ne suis donc pas surprise de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous ne suffit pas; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclus si méchamment de la société des hommes; il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, & je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mère, je vais revenir.

Ma libératrice entra dans un cabinet; & pendant qu'elle y resta, j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mère combien je lui étois obligé, aussi-bien qu'à sa fille. Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine; mais elle en fait un si bon usage, que vous seriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait, & qu'elle fait presque chaque jour par le moyen de la connoissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissée faire, & que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirois

pas, ſi je m'appercevois qu'elle en abusât en la moindre choſe.

La mère avoit commencé à me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand ſa fille rentra avec une petite bouteille à la main : Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres, que je viens de conſulter, m'apprennent qu'Amine n'eſt pas chez vous à l'heure qu'il eſt, mais qu'elle doit y revenir inceſſamment. Ils m'apprennent auſſi que la diſſimulée fait ſemblant devant vos domeſtiques d'être dans une grande inquiétude de votre abſence ; & elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez ſouvenu d'une affaire qui vous avoit obligé de ſortir ſans différer ; qu'en ſortant vous aviez laiſſé la porte ouverte, & qu'un chien étoit entré & étoit venu juſques dans la ſalle où elle achevoit de dîner, & qu'elle l'avoit chaſſé à grands coups de bâton.

Retournez donc à votre maiſon ſans perdre de temps avec la petite bouteille que voici, & que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre, elle ne vous fera pas attendre long-temps. Dès qu'elle ſera rentrée, deſcendez dans la cour & préſentez-vous à elle face à face. Dans la ſurpriſe où

elle fera de vous revoir contre son attente ; elle tournera le dos pour prendre la fuite : alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête ; & en la jetant, prononcez hardiment ces paroles : *Reçois le châtiment de ta méchanceté.* Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle & de sa mère, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, & une protestation sincère que je me souviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, & je retournai chez moi.

Les choses se passèrent comme la jeune magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-temps à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me présentai à elle, l'eau dans la main prête à la lui jeter. Elle fit un grand cri ; & comme elle se fut retournée pour regagner la porte, je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avoit enseignées, & aussitôt elle fut changée en une cavale ; & c'est celle que votre majesté vit hier.

A l'instant, & dans la surprise où elle étoit, je la saisis au crin ; & malgré sa résistance je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou ;

& après l'avoir attachée en lui reprochant son crime & sa méchanceté, je la châtiai à grands coups de fouet, si long-temps, que la lassitude enfin m'obligea de cesser; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant son histoire, j'ose espérer que votre majesté ne désapprouvera pas ma conduite, & qu'elle trouvera qu'une femme si méchante & si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : Ton histoire est singulière, lui dit le sultan, & la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi je ne condamne pas absolument le châtiment que tu lui en as fait sentir jusqu'à présent. Mais je veux que tu considères combien son supplice est grand, d'être réduite au rang des bêtes, & je souhaite que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adresser à la jeune magicienne qui l'a faite métamorphoser de la sorte, pour faire cesser l'enchantement, si l'opiniâtreté & la dureté incorrigibles, des magiciens & des magiciennes qui abusent de leur art, ne m'étoient connues, & que je ne craignisse de sa part contre toi un effet

de sa vengeance, plus cruel que le premier.

Le calife, naturellement doux & plein de compassion envers ceux qui souffrent, même selon leurs mérites, après avoir déclaré sa volonté à Sidi Nouman, s'adressa au troisième que le grand-visir Giafar avoit fait venir : Cogia Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel, il me parut si magnifique, que j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenoit : j'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profession d'un métier qui te produisoit à peine de quoi vivre. On me dit aussi que tu ne te méconnoissois pas, que tu faisois un bon usage des richesses que dieu t'a données, & que tes voisins disoient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le calife ; & je suis bien persuadé que les voies dont il a plu à la providence de te gratifier de ses dons, doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, & c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connoissance. Et afin que ma curiosité ne te soit point suspecte, & que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que

je viens de te dire, je te déclare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté.

Sur ces assurances du calife, Cogia Hassan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il étoit couvert, & après qu'il se fut relevé : Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se seroit pas senti la conscience aussi pure & aussi nette que je me la sens, auroit pu être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de votre majesté; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect & de vénération, & que je n'ai rien fait contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les loix, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine, est la crainte dont j'ai été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins, sur la bonté avec laquelle la renommée publie que votre majesté reçoit & écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré, & je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage & la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourroit exiger de moi.

C'est, commandeur des croyans, ce que votre majesté vient de me faire expérimen-

ter, en m'accordant sa puissante protection, sans savoir si je la mérite. J'espère néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment qui m'est si avantageux, quand, pour satisfaire à son commandement, je lui aurai fait le récit de mes aventures.

Après ce petit compliment, pour se concilier la bienveillance & l'attention du calife, & après avoir, pendant quelques momens, rappelé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Gogia Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE

De Cogia Hassan Alhabbal.

COMMANDEUR des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad, qui vivent encore, & qui peuvent rendre témoignage de la vérité, auxquels j'en suis redevable après dieu, le premier auteur de tout bien & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent, l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi, qui est puissamment riche,

a toujours été du ſentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de biens & de grandes richeſſes, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce ſoit.

Saad eſt d'un autre ſentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richeſſes, autant qu'elles ſont néceſſaires à la vie ; mais il ſoutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, ſans autre attache aux biens du monde, que par rapport aux beſoins qu'ils peuvent en avoir, & pour en faire des libéralités ſelon leur pouvoir. Saad eſt de ce nombre ; & il vit très-heureux & très-content dans l'état où il ſe trouve ; quoique Saadi, pour ainſi dire, ſoit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins eſt très-ſincère, & le plus riche ne s'eſtime pas plus que l'autre ; ils n'ont jamais eu de conteſtation que ſur ce ſeul point, en toute choſe leur union a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien, à-peu-près ſur la même matière, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pauvres que parce qu'ils étoient nés dans la pauvreté, ou que, nés avec des richeſſes, ils les avoient perdues ou par débauche, ou par quelqu'une des

fatalités imprévues qui ne ſont pas extraordinaires. Mon opinion, diſoit-il, eſt que ces pauvres ne le ſont, que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amaſſer une ſomme d'argent aſſez groſſe pour ſe tirer de la misère, en employant leur induſtrie à la faire valoir; & mon ſentiment eſt, que s'ils venoient à ce point, & qu'ils fiſſent un uſage convenable de cette ſomme, ils ne deviendroient pas ſeulement riches, mais même très-opulens avec le temps.

Saad ne convint pas de la propoſition de Saadi. Le moyen que vous propoſez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas auſſi certain que vous le croyez. Ce que vous en penſez eſt fort équivoque, & je pourrois appuyer mon ſentiment contre le vôtre de pluſieurs bonnes raiſons, qui nous mèneroient trop loin. Je crois au moins, avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une ſomme d'argent; on fait ſouvent par un haſard une fortune plus grande & plus ſurprenante qu'avec une ſomme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement & quelqu'économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant par exemple, en pur don, une somme telle que je me l'imagine à un de ces artisans, pauvres de père en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, & qui meurent aussi gueux que quand ils sont nés. Si je ne réussis pas, nous verrons si vous réussirez mieux de la manière que vous l'entendez.

Quelques jours après cette contestation, il arriva que les deux amis, en se promenant, passèrent par le quartier où je travaillois de mon métier de cordier, que j'avois appris de mon père, & qu'il avoit appris lui-même de mon ayeul, & ce dernier de nos ancêtres. A voir mon équipage & mon habillement, il n'eut pas de peine à juger de ma pauvreté.

Saad, qui se souvint de l'engagement de Saadi, lui dit : Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajouta-t-il en me désignant, qu'il y a long-temps que je vois faisant le métier de cordier, & toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de

votre libéralité, & tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour.

Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, & je n'attendois que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble, & que vous en fussiez témoin; abordons-le, & sachons si véritablement il en a besoin.

Les deux amis vinrent à moi, & comme je vis qu'ils vouloient me parler, je cessai mon travail; ils me donnèrent l'un & l'autre le salut ordinaire du souhait de paix; & Saadi en prenant la parole me demanda comment je m'appelois.

Je leur rendis le même salut; & pour répondre à la demande de Saadi, Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan, & à cause de ma profession, je suis connu communément sous le nom de Hassan Alhabbal.

Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre à votre aise, & même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelqu'épargne, & que vous n'ayez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de tra-

rail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, & pour vous mettre insensiblement plus au large.

Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, & que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir moi & ma famille, de pain & de quelques légumes. J'ai une femme & cinq enfans, dont pas un en âge de m'aider en la moindre chose; il faut les entretenir & les habiller, & dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer : quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages; sans cela il ne me seroit pas possible de fournir à la dépense de ma maison.

Jugez, seigneur, ajouta-t-il, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large, moi & ma famille; il nous suffit que nous soyons contens du peu que dieu nous donne, & qu'il nous ôte la connoissance

& le désir de ce qui nous manque ; mais ne trouvons pas que rien nous manque, c nous avons pour vivre ce que nous avoi coutumé d'avoir, & que nous ne somme dans la nécessité d'en demander à person

Quand j'eus fait tout ce détail à S Hassan, me dit-il, je ne suis plus dans l' nement où j'étois, & je comprens tout raisons qui vous obligent à vous content l'état où vous vous trouvez. Mais si je faisois présent d'une bourse de deux pièces d'or, n'en feriez-vous pas un boi ge, & ne croyez-vous pas qu'avec cette me vous deviendriez bientôt au moins riche que les principaux de votre profess

Seigneur, repris-je, vous me paroissez honnête homme, que je suis persuade vous ne voudriez pas vous divertir de & que l'offre que vous me faites est séri J'ose donc vous dire sans trop présume moi, qu'une somme beaucoup moindre suffiroit, non-seulement pour devenir au che que les principaux de ma profession, même pour le devenir en peu de temps moi seul, qu'ils ne sont tous ensemble cette grande ville de Bagdad, aussi gran aussi peuplée qu'elle l'est.

Le généreux Saadi me fit voir sur le cl

m'avoit parlé férieufement. Il tira la
·fe de fon fein, & en me la mettant entre
nains : Prenez, dit-il, voilà la bourfe,
; y trouverez les deux cent pièces d'or
comptées : je prie dieu qu'il y donne fa
ědiction, & qu'il vous faffe la grâce d'en
: le bon ufage que je fouhaite ; & croyez
mon ami Saad que voici, & moi, nous
ons un très-grand plaifir quand nous ap-
ıdrons qu'elles vous auront fervi à vous
dre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des croyans, quand j'eus
ı la bourfe, & que d'abord je l'eus mife
s mon fein, je fus dans un tranfport de joie
rand, & je fus fi fort pénétré de ma re-
noiffance, que la parole me manqua, &
ne me fut pas poffible d'en donner une
e marque à mon bienfaiteur, que d'avan-
la main pour lui prendre le bord de fa
e & la baifer ; mais il la retira en s'é-
ıant, & ils continuèrent leur chemin, lui
on ami.

n reprenant mon ouvrage après leur éloi-
nent, la première penfée qui me vint, fut
ifer où je mettrois la bourfe pour être en
té. Je n'avois dans ma petite & pauvre
fon, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni

aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne roit pas découverte si je l'y cachois.

Dans cette perplexité, comme j'avois c tume, avec les pauvres gens de ma sor de cacher le peu de monnoie que j'av dans les plis de mon turban, je quittai m ouvrage, & je rentrai chez moi sous préte de le raccommoder. Je pris si bien mes p cautions, que sans que ma femme & mes fans s'en apperçussent, je tirai dix pièces de la bourse, que je mis à part pour les penses les plus pressées, & j'envelopai le r dans les plis de la toile qui entouroit m bonnet.

La principale dépense que je fis dès le mê jour, fut d'acheter une bonne provision chanvre. Ensuite, comme il y avoit lo temps qu'on n'avoit vu de viande dans famille, j'allai à la boucherie, & j'en ache pour le soupé.

En m'en revenant, je tenois ma viand ma main, lorsqu'un milan affamé, sans je pusse me défendre, fondit dessus, & l'eût arrachée de la main, si je n'eusse tenu me contre lui. Mais, hélas ! j'aurois bien m fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre bourse. Plus il trouvoit en moi de résistan plus il s'opiniâtroit de vouloir l'avoir. Il

traînoit de côté & d'autre, pendant qu'il se soutenoit en l'air sans quitter prise ; mais il arriva malheureusement, que dans les efforts que je faisois, mon turban tomba par terre.

Aussitôt le milan lâcha prise, & se jeta sur mon turban avant que j'eusse eu le temps de le ramasser, & l'enleva. Je poussois des cris si perçans, que les hommes, femmes & enfans du voisinage en furent effrayés, & joignirent leurs cris aux miens, pour tâcher de faire quitter prise au milan.

On réussit souvent, par ce moyen, à forcer ces sortes d'oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé; mais les cris n'épouvantèrent pas le milan : il emporta mon turban si loin, que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eût lâché. Ainsi, il eut été inutile de me donner la peine & la fatigue de courir après pour le recouvrer.

Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avois tirées de la bourse. J'en avois déjà dépensé pour l'achat du chanvre, & ce qui me restoit ne suffisoit pas pour me donner lieu de remplir les belles espérances que j'avois conçues.

Ce qui me fit le plus de peine, fut le peu de satisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir si mal placé sa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme incroyable, & par conséquent comme une vaine excuse.

Tant que dura le peu des pièces d'or qui me restoit, nous nous en ressentîmes ma petite famille & moi; mais je retombai bientôt dans le même état, & dans la même impuissance de me tirer hors de misère, qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu, disois-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le temps que je m'y attendois le moins; il me l'a ôté presque dans le même temps, parce qu'il lui a plu ainsi, & qu'il étoit à lui. Qu'il en soit loué, comme je l'avois loué jusqu'alors des bienfaits dont il m'a favorisé, tels qu'il lui avoit plu aussi: je me soumets à sa volonté.

J'étois dans ces sentimens, pendant que ma femme, à qui je n'avois pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, & par quel endroit elle m'étoit venue, étoit inconsolable. Il m'étoit échappé aussi, dans le trouble où j'étois, de dire à mes voisins, qu'en perdant mon turban je perdois une bourse de cent quatre-vingt-dix pièces d'or. Mais comme

comme ma pauvreté leur étoit connue, & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, & les enfans plus qu'eux.

Il y avoit environ six mois que le milan m'avoit causé le malheur que je viens de raconter à votre majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurois. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi : Nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal; passons-y, & voyons si les deux cent pièces d'or que vous lui avez données, ont contribué quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu.

Je le veux bien, reprit Saadi; il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je pensois à lui, en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en lui, & je m'attens que nous aurons de la peine à le reconnoître.

Les deux amis s'étoient déjà détournés, & ils entroient dans la rue en même-temps que Saadi parloit encore. Saad, qui m'apperçut de

loin le premier, dit à ſon ami : Il me ſemble que vous prenez gain de cauſe trop tôt. Je vois Haſſan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en ſa perſonne. Il eſt auſſi mal habillé qu'il l'étoit quand nous lui avons parlé enſemble. La différence que j'y vois, c'eſt que ſon turban eſt un peu moins mal-propre : voyez vous-même ſi je me trompe.

En approchant, Saadi, qui m'avoit apperçu auſſi, vit bien que Saad avoit raiſon ; & il ne ſavoit ſur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma perſonne. Il en fut même ſi fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le ſalut ordinaire : Eh bien, Haſſan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu. Elles ont pris ſans doute un meilleur train ; les deux cent pièces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs, repris-je, en m'adreſſant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos ſouhaits, vos vœux & vos eſpérances, auſſi-bien que les miennes, n'ont pas eu le ſuccès que vous aviez lieu d'attendre, & que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à

ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'eſt arrivée. Je vous aſſure néanmoins, en homme d'honneur, & vous devez me croire, que rien n'eſt plus véritable que ce que vous allez entendre. Alors je leur racontai mon aventure, avec les mêmes circonſtances que je viens d'avoir l'honneur de l'expoſer à votre majeſté.

Saadi rejeta mon diſcours bien loin : Haſſan, dit-il, vous vous moquez de moi, & vous voulez me tromper ; ce que vous me dites eſt une choſe incroyable. Les milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre ſorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendoient pas leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils ſe divertiſſent, ils ſe régalent, ils font bonne chére tant que l'argent dure ; & dès qu'ils ont tout mangé, ils ſe trouvent dans la même néceſſité & dans les mêmes beſoins qu'auparavant. Vous ne croupiſſez dans votre misère que parce que vous le méritez, & que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je, je ſouffre tous ces reproches, & je ſuis prêt d'en ſouffrir encore

d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire ; mais je les souffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impose pas. J'avoue que je n'avois pas entendu dire que des milans eussent enlevé des turbans; mais la chose m'est arrivée, comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées, & qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il raconta à Saadi tant d'autres histoires de milans, non moins surprenantes, dont quelques-unes ne lui étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein. Il m'en compta deux cent pièces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein faute de bourse. Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme : Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cent pièces d'or; mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, & de faire en sorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devroient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obliga-

tion que je lui avois de cette ſeconde grâce étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé; & que je n'oublierois rien pour profiter de ſon bon conſeil. Je voulois pourſuivre, mais il ne m'en donna pas le temps. Il me quitta, & il continua ſa promenade avec ſon ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne ſe trouvoient pas alors. Je mis à part dix pièces d'or des deux cent, & j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agiſſoit de cacher le linge dans un lieu de ſûreté. Après y avoir bien ſongé, je m'aviſai de le mettre au fond d'un grand vaſe de terre, plein de ſon, qui étoit dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après; & comme il ne me reſtoit que très-peu de chanvre, ſans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

La ſultane Scheherazade n'ayant pu le jour précédent finir l'hiſtoire de Cogia Haſſan Alhabbal, à laquelle elle ſentoit que le ſultan des Indes ſon époux prenoit un ſingulier plaiſir, ne manqua pas auſſitôt qu'elle fut éveillée par ſa ſœur Dinarzade, de la reprendre ainſi:

Commandeur des croyans, vous venez d'entendre comment Saadi me fit encore préſent de deux cent autres pièces d'or, pour tâcher de rétablir ma petite fortune. Je vous ai dit que ſans reprendre mon travail, je rentrai chez moi, que je pris dix pièces d'or ; & ayant mis le reſte, enveloppé dans un linge, au fond d'un grand pot rempli de ſon, à l'inſçu de ma femme & de mes enfans, je leur dis que j'allois acheter du chanvre.

Je ſortis ; mais pendant que j'étois allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décraſſer, dont les femmes ſe ſervent au bain, vint à paſſer par la rue, & ſe fit entendre par ſon cri.

Ma femme, qui n'avoit plus de cette terre, appelle le vendeur ; & comme elle n'avoit pas d'argent, elle lui demanda s'il vouloit lui donner de ſa terre en échange pour du ſon. Le vendeur demande à voir le ſon ; ma femme lui montre le vaſe ; le marché ſe fait, il ſe conclut. Elle reçoit la terre à décraſſer, & le vendeur emporte le vaſe avec le ſon.

Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvois porter, ſuivi de cinq porteurs, chargés comme moi de la même marchandiſe,

dont j'emplis une soupente que j'avois ménagée dans ma maison. Je satisfis les porteurs de leur peine; & après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma lassitude : alors je jetai les yeux du côté où j'avois laissé le vase de son, & je ne le vis plus.

Je ne puis exprimer à votre majesté quelle fut ma surprise, ni l'effet qu'elle produisit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation ce qu'il étoit devenu, & elle me raconta le marché qu'elle en avoit fait, comme une chose en quoi elle croyoit avoir beaucoup gagné.

Ah femme infortunée! m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous nous avez fait, à moi, à vous-même & à vos enfans, en faisant un marché qui nous perd sans ressource. Vous avez cru ne vendre que du son, & avec ce son, vous avez enrichi votre vendeur de terre à décrasser de cent quatre-vingt-dix pièces d'or, dont Saadi, accompagné de son ami, venoit de me faire présent pour la seconde fois.

Il s'en fallut peu que ma femme ne se désespérât, quand elle eut appris la grande faute qu'elle avoit commise par ignorance. Elle se lamenta, se frappa la poitrine, s'ar-

racha les cheveux, & déchirant l'habit dont elle étoit revêtue : Malheureuſe que je ſuis ! s'écria-t-elle, ſuis-je digne de vivre après une mépriſe ſi cruelle ? Où chercherai-je ce vendeur de terre ? Je ne le connois pas ; il n'a paſſé par notre rue que cette ſeule fois, & peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah, mon mari, ajouta-t-elle, vous avez un grand tort : pourquoi avez-vous été ſi réſervé à mon égard dans une affaire de cette importance ? Cela ne fut pas arrivé ſi vous m'euſſiez fait part de votre ſecret. Je ne finirois pas ſi je rapportois à votre majeſté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes ſont éloquentes dans leurs afflictions.

Ma femme, lui dis-je, modérez-vous ; vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tout le voiſinage par vos cris & par vos pleurs : il n'eſt pas beſoin qu'ils ſoient informés de nos diſgraces. Bien loin de prendre part à notre malheur, ou de nous donner de la conſolation, ils ſe feroient un plaiſir de ſe railler de votre ſimplicité & de la mienne.

Le parti le meilleur que nous ayons à prendre, c'eſt de diſſimuler cette perte, de la ſupporter patiemment ; de manière qu'il

paroiſſe pas la moindre choſe, & de ſoumettre à la volonté de dieu. Béniſ-
-le, au contraire, de ce que de deux pièces d'or qu'il nous avoit données,
n a retiré que cent quatre-vingt-dix, & nous en a laiſſé dix par ſa libéralité,
l'emploi que je viens de faire ne laiſſe le nous apporter quelque ſoulagement.
uelque bonnes que fuſſent mes raiſons, femme eut bien de la peine à les goûter ord. Mais le temps qui adoucit les maux plus grands & qui paroiſſent le moins ortables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.
ous vivons pauvrement, lui diſois-je, il vrai; mais qu'ont les riches que nous ons pas? Ne reſpirons-nous pas le même ? Ne jouiſſons-nous pas de la même ière & de la même chaleur du ſoleil? elques commodités qu'ils ont plus que s pourroient nous faire envier leur bon-r, s'ils ne mouroient pas comme nous urons. A le bien prendre, munis de la inte de dieu, que nous devons avoir ſur te choſe, l'avantage qu'ils ont plus que s eſt ſi peu conſidérable, que nous ne ons pas nous y arrêter.
e n'ennuierai pas votre majeſté plus long-ps par mes réflexions morales. Nous nous

consolâmes, ma femme & moi, & je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait des pertes si mortifiantes, à si peu de temps l'une de l'autre.

La seule chose qui me chagrinoit, & cela arrivoit souvent, c'étoit quand je me demandois à moi-même, comment je pourrois soutenir la présence de Saadi, lorsqu'il viendroit me demander compte de l'emploi de ses deux cent pièces d'or, & de l'avancement de ma fortune, par le moyen de sa libéralité, & que je n'y voyois autre remède que de me résoudre à la confusion que j'en aurois; quoique cette seconde fois, non plus que la première, je n'eusse contribué en rien à ce malheur par ma faute.

Les deux amis furent plus long-temps à revenir apprendre des nouvelles de mon sort que la première fois. Saad en avoit parlé souvent à Saadi; mais Saadi avoit toujours différé. Plus nous différerons, disoit-il, plus Hassan se sera enrichi, & plus la satisfaction que j'en aurai sera grande.

Saad n'avoit pas la même opinion de l'effet de la libéralité de son ami. Vous croyez donc, reprenoit-il, que votre présent aura été mieux employé par Hassan cette fois que la première. Je ne vous conseille pas de

vous en trop flatter, de crainte que votre mortification n'en fût plus ſenſible, ſi vous trouviez que le contraire fût arrivé. Mais, répétoit Saadi, il n'arrive pas tous les jours qu'un milan emporte un turban. Haſſan y a été attrapé, il aura pris ſes précautions pour ne pas l'être une ſeconde fois.

Je n'en doute pas, répliqua Saad; mais ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous, ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, modérez votre joie, & n'inclinez pas plus à vous prévenir ſur le bonheur de Haſſan que ſur ſon malheur. Pour vous dire ce que je penſe, & ce que j'ai toujours penſé, quelque mauvais gré que vous puiſſiez me ſavoir de ma perſuaſion, j'ai un preſſentiment que vous n'aurez pas réuſſi, & que je réuſſirai mieux que vous, à prouver qu'un pauvre homme peut plutôt devenir riche, de toute autre manière qu'avec de l'argent.

Un jour enfin que Saad ſe trouvoit chez Saadi, après une longue conteſtation enſemble: C'en eſt trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en eſt. Voilà le temps de la promenade, ne le perdons pas, & allons ſavoir lequel de nous deux aura perdu la gageure.

Les deux amis partirent, & je les vis venir de loin; j'en fus tout ému, & je fus sur le point de quitter mon ouvrage & d'aller me cacher, pour ne point paroître devant eux. Attaché à mon travail, je fis semblant de ne les avoir pas apperçus; & je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent si près de moi, & que m'ayant donné le salut de paix, je ne pus honnêtement m'en dispenser. Je les baissai aussitôt; & en leur contant ma dernière disgrace dans toutes ses circonstances, je leur fis connoître pourquoi ils me trouvoient aussi pauvre que la première fois qu'ils m'avoient vu.

Quand j'eus achevé: Vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devois cacher les cent quatre-vingt-dix pièces d'or ailleurs que dans un vase de son, qui devoit le même jour être emporté de ma maison. Mais il y avoit plusieurs années que ce vase y étoit, qu'il servoit à cet usage; & que toutes les fois que ma femme avoit vendu le son, à mesure qu'il en étoit plein, le vase étoit toujours resté. Pouvois-je deviner que ce jour-là même, en mon absence, un vendeur de terre à décrasser passeroit à point nommé; que ma femme se trouveroit sans argent, & qu'elle feroit avec lui l'échange qu'elle a fait. Vous pourriez me

dire que je devois avertir ma femme; mais je ne croirai jamais que des personnes aussi sages, que je suis persuadé que vous êtes, m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvois-je avoir qu'elles y eussent été en plus grande sûreté?

Seigneur, dis-je, en m'adressant à Saadi, il n'a pas plu à dieu que votre libéralité servît à m'enrichir, par un de ses secrets impénétrables que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre & non pas riche: je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que si elle avoit eu son effet entier, selon vos souhaits.

Je me tus, & Saadi qui prit la parole me dit: Hassan, quand je voudrois me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous prétendez nous le faire croire, & que ce ne seroit pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise économie, comme cela pourroit être, je me garderois bien néanmoins de passer outre, & de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cent pièces d'or dont je me suis privé, pour essayer de vous tirer de la pauvreté; je l'ai fait par rapport à dieu, sans attendre autre

récompense de votre part que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose étoit capable de m'en faire repentir, ce seroit de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en auroit mieux profité. Et en se tournant du côté de son ami : Saad, continua-t-il, vous pouvez connoître par ce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis si long-temps. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent, capables de faire la fortune d'un homme pauvre, de la manière que je l'entens, & que vous l'entendez, & ne cherchez pas un autre sujet que Hassan. Quoique vous puissiez lui donner, je ne puis me persuader qu'il devienne plus riche qu'il n'a pu faire avec quatre cent pièces d'or.

Saad tenoit un morceau de plomb dans la main, qu'il montroit à Saadi ; vous m'avez vu, reprit-il, ramasser à mes pieds ce morceau de plomb, je vais le donner à Hassan, vous verrez ce qu'il lui vaudra.

Saadi fit un éclat de rire en se moquant de Saad : un morceau de plomb, s'écria-t-il ! hé, que peut-il valoir à Hassan qu'une obole,

& que fera-t-il avec une obole ? Saad en me présentant le morceau de plomb me dit : Laissez rire Saadi, & ne laissez pas de le prendre, vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté.

Je crus que Saad ne parloit pas sérieusement, & que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour se divertir. Je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb, en le remerciant ; & pour le contenter, je le mis dans ma veste, comme par manière d'acquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, & je continuai mon travail.

Le soir, comme je me déshabillois pour me coucher, & que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, auquel je n'avois plus songé depuis, tomba par terre ; je le ramassai & le mis dans le premier endroit que je trouvai.

La même nuit il arriva qu'un pêcheur de mes voisins, en accommodant ses filets, trouva qu'il y manquoit un morceau de plomb ; il n'en avoit pas d'autre pour le remplacer, & il n'étoit pas heure d'en envoyer acheter, les boutiques étoient fermées. Il falloit cependant, s'il vouloit avoir pour vivre le lendemain, lui & sa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour.

Il témoigna ſon chagrin à ſa femme, & il l'envoya en demander dans le voiſinage pour y ſuppléer.

La femme obéit à ſon mari; elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, & ne trouve rien. Elle rapporte cette réponſe à ſon mari, qui lui demande en lui nommant pluſieurs de ſes voiſins, ſi elle avoit frappé à leur porte, elle répondit qu'oui; & chez Haſſan Alhabbal, ajouta-t-il, je gage que vous n'y avez pas été.

Il eſt vrai, reprit la femme, je n'ai pas été juſques-là, parce qu'il y a trop loin; & quand j'en aurois pris la peine, croyez-vous que j'en euſſe trouvé? Quand on n'a beſoin de rien, c'eſt juſtement chez lui qu'il faut aller; je le ſais par expérience.

Cela n'importe, reprit le pêcheur, vous êtes une pareſſeuſe, je veux que vous y alliez; vous avez été cent fois chez lui ſans trouver ce que vous cherchiez, vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai beſoin; encore une fois, je veux que vous y alliez.

La femme du pêcheur ſortit en murmurant & en grondant, & vint frapper à ma porte. Il y avoit déjà quelque temps que je dormois; je me réveillai en demandant ce

qu'on vouloit. Haſſan Alhabbal, dit la femme en hauſſant la voix, mon mari a beſoin d'un peu de plomb pour accommoder ſes filets ; ſi par haſard vous en avez, il vous prie de lui en donner.

La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avoit donné m'étoit ſi récente, ſurtout après ce qui m'étoit arrivé en me déshabillant, que je ne pouvois l'avoir oublié. Je répondis à la voiſine que j'en avois, qu'elle attendît un moment, & que ma femme alloit lui en donner un morceau.

Ma femme, qui s'étoit auſſi éveillée au bruit, ſe lève, trouve à tâtons le plomb où je lui avois enſeigné qu'il étoit, entr'ouvre la porte & le donne à la voiſine.

La femme du pêcheur ravie de n'être pas venue en vain : Voiſine, dit-elle à ma femme, le plaiſir que vous nous faites à mon mari & à moi eſt ſi grand, que je vous promets tout le poiſſon que mon mari amènera du premier jet de ſes filets, & je vous aſſure qu'il ne me dédira pas.

Le pêcheur ravi d'avoir trouvé, contre ſon eſpérance, le plomb qui lui manquoit, approuva la promeſſe que ſa femme nous avoit faite. Je vous ſais bon gré, dit-il, d'avoir ſuivi en cela mon intention. Il acheva

d'accommoder ſes filets, & il alla à la pêche deux heures avant le jour, ſelon ſa coutume. Il n'amena qu'un ſeul poiſſon du premier jet de ſes filets, mais long de plus d'une coudée, & gros à proportion. Il en fit enſuite pluſieurs autres qui furent tous heureux; mais il s'en fallut de beaucoup que de tout le poiſſon qu'il amena, il y en eût un ſeul qui approchât du premier.

Quand le pêcheur eut achevé ſa pêche, & qu'il fut revenu chez lui, le premier ſoin qu'il eut fut de ſonger à moi; & je fus extrêmement ſurpris, comme je travaillois, de le voir ſe préſenter devant moi chargé de ce poiſſon. Voiſin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poiſſon que j'amènerois du premier jet de mes filets, en reconnoiſſance du plaiſir que vous nous avez fait, & j'ai approuvé ſa promeſſe. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci, je vous prie de l'agréer; s'il m'en eût envoyé plein mes filets, ils euſſent de même tous été pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il eſt, comme s'il étoit plus conſidérable.

Voiſin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé eſt ſi peu de choſe, qu'il ne méritoit pas que vous le miſſiez à

un si haut prix. Les voisins doivent se secourir les uns les autres dans leurs petits besoins; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvois en attendre dans une occasion semblable. Ainsi je refuserois de recevoir votre présent, si je n'étois persuadé que vous me le faites de bon cœur; je croirois même vous offenser si j'en usois de la sorte. Je le reçois donc puisque vous le voulez ainsi, & je vous en fais mon remerciement.

Nos civilités en demeurèrent-là, & je portai le poisson à ma femme. Prenez, lui dis-je, ce poisson, que le pêcheur notre voisin vient de m'apporter, en reconnoissance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'est, je crois, tout ce que nous pouvons espérer de ce présent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porteroit bonheur. Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, & de ce qui s'étoit passé entr'eux & moi.

Ma femme fut embarrassée de voir un poisson si grand & si gros : Que voulez-vous, dit-elle, que nous en fassions ? Notre gril n'est propre qu'à rôtir des petits poissons ; & nous n'avons pas de vase assez grand pour le faire cuire au court-bouillon.

C'eſt votre affaire, lui dis-je, accommo-dez-le comme il vous plaira ; rôti ou bouilli, j'en ſerai content ; & en diſant ces paroles je retournai à mon travail.

En accommodant le poiſſon, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant, qu'elle prit pour du verre, quand elle l'eut nettoyé. Elle avoit bien entendu parler de diamans ; & ſi elle en avoit vû ou manié, elle n'en avoit pas aſſez de connoiſſance pour en faire la diſtinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet ave ſes frères & ſes ſœurs, qui vouloient le voi & le manier tour-à-tour, en ſe le donnan les uns aux autres pour en admirer l beauté, l'éclat & le brillant.

Le ſoir, quand la lampe fut allumée, no enfans qui continuoient leur jeu, en ſe cé dant le diamant pour le conſidérer l'un aprè l'autre, s'apperçurent qu'il rendoit de l lumière à meſure que ma femme leur ca choit la clarté de la lampe, en ſe donnan du mouvement pour achever de prépare le ſoupé ; & cela engageoit les enfans à ſ l'arracher pour en faire l'expérience. Mai les petits pleuroient quand les plus grand ne leur laiſſoient pas autant de temps qu'il

ouloient, & ceux-ci étoient contraints de rendre pour les appaiser.

Comme peu de chose est capable d'amuser les enfans, & causer de la dispute entr'eux, & que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi nous ne fîmes pas d'attention à ce qui faisoit le sujet du bruit & du tintamarre dont ils nous étourdissoient. Ils cessèrent enfin quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous, & que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

Après le soupé, les enfans se rassemblèrent, & ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus savoir quelle étoit la cause de leur dispute : j'appelai l'aîné, & je lui demandai quel sujet ils avoient de faire ainsi grand bruit. Il me dit : Mon père, c'est un morceau de verre qui fait de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à la lampe. Je me le fis apporter, & j'en fis l'expérience.

Cela me parut extraordinaire, & me fit demander à ma femme ce que c'étoit que ce morceau de verre : Je ne sais, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson en le préparant.

Je ne m'imaginois pas, non plus qu'elle,

que ce fût autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin; je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée; elle le fit, & je vis que le prétendu morceau de verre faisoit une lumière si grande, que nous pouvions nous passer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, & je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer. Voici, dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile.

Quand mes enfans virent que j'avois fait éteindre la lampe, & que le morceau de verre y suppléoit, sur cette merveille, ils pousèrent des cris d'admiration si hauts & avec tant d'éclat, qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

Nous augmentâmes le bruit, ma femme & moi, à force de crier pour les faire taire, & nous ne pûmes les gagner entièrement sur eux que quand ils furent couchés & qu'ils se furent endormis, après s'être entretenus un temps considérable, à leur manière, de la lumière merveilleuse du morceau de verre.

Nous nous couchâmes après eux, ma femme & moi; & le lendemain de grand matin,

ſans penſer davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela ſoit arrivé à un homme comme moi, qui étois accoutumé à voir du verre, & qui n'avois jamais vu de diamans; & ſi j'en avois vu, je n'avois pas fait d'attention à en connoître la valeur.

Je ferai remarquer à votre majeſté, en cet endroit, qu'entre ma maiſon & celle de mon voiſin la plus prochaine, il n'y avoit qu'une cloiſon de charpente & de maçonnerie fort légère pour toute ſéparation. Cette maiſon appartenoit à un juif fort riche, jouaillier de profeſſion, & la chambre où lui & ſa femme couchoient joignoit à la cloiſon. Ils étoient déjà couchés, & endormis, quand mes enfans avoient fait le plus grand bruit; cela les avoit éveillés, & ils avoient été long-temps à ſe rendormir.

Le lendemain, la femme du juif, tant de la part de ſon mari qu'en ſon propre nom, vint porter ſes plaintes à la mienne de l'interruption de leur ſommeil dès le premier ſomme. Ma bonne Rachel, c'eſt ainſi que s'appeloit la femme du juif, lui dit ma femme, je ſuis bien fâchée de ce qui eſt arrivé, & je vous en fais mes excuſes. Vous ſavez ce que c'eſt que les enfans; un rien les fait rire,

de même que peu de chose les fait pleurer. Entrez, & je vous montrerai le sujet qui fait celui de vos plaintes.

La juive entra, & ma femme prit le diamant, puisqu'enfin c'en étoit un, & un d'une grande singularité. Il étoit encore sur la cheminée, & en le lui présentant : Voyez, dit-elle, c'est ce morceau de verre qui est cause de tout le bruit que vous avez entendu hier au soir. Pendant que la juive, qui avoit connoissance de toutes sortes de pierreries, examinoit ce diamant avec admiration, elle lui raconta comment elle l'avoit trouvé dans le ventre du poisson, & de tout ce qui en étoit arrivé.

Quand ma femme eut achevé, la juive qui savoit comment elle s'appeloit : Aishach, dit-elle, en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'est que du verre ; mais comme il est plus beau que le verre ordinaire, & que j'ai un morceau de verre à-peu-près semblable, dont je me pare quelquefois, & qu'il y feroit un accompagnement, je l'achetterois si vous vouliez me le vendre.

Mes enfans qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la conversation en se récriant contre, en priant leur mère

mère de le leur garder, ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les appaiser.

La juive obligée de se retirer, sortit; & avant de quitter ma femme qui l'avoit accompagnée jusqu'à la porte, elle la pria, en parlant bas, si elle avoit dessein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à personne qu'auparavant elle ne lui en eût donné avis.

Le juif étoit allé à sa boutique de grand matin, dans le quartier des jouailliers. La juive alla l'y trouver, & elle lui annonça la découverte qu'elle venoit de faire; elle lui rendit compte de la grosseur, du poids à-peu-près, de la beauté, de la belle eau & de l'éclat du diamant, & surtout de sa singularité, qui étoit de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable, qu'il étoit naïf.

Le juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de chose, autant qu'elle le jugeroit à propos, & d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouveroit, & enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

La juive, selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, sans attendre qu'elle se fût déterminée à vendre le dia-

mant, & elle lui demanda ſi elle en vouloit vingt pièces d'or. Pour un morceau de verre, comme elle le penſoit, ma femme trouva la ſomme conſidérable. Elle ne voulut répondre néanmoins ni oui ni non; elle dit ſeulement à la juive, qu'elle ne pouvoit l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

Dans ces entrefaites, je venois de quitter mon travail, & je voulois rentrer chez moi pour dîner, comme elles ſe parloient à la porte. Ma femme m'arrête, & me demande ſi je conſentois à vendre le morceau de verre qu'elle avoit trouvé dans le ventre du poiſſon, pour vingt pièces d'or que la juive, notre voiſine, en offroit.

Je ne répondis pas ſur le champ; je fis réflexion à l'aſſurance avec laquelle Saad m'avoit promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il feroit ma fortune; & la juive crut que c'étoit en mépriſant la ſomme qu'elle avoit offerte, que je ne répondois rien. Voiſin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante, en êtes-vous content?

Comme je vis que de vingt pièces d'or, la juive augmentoit ſi promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, & je lui dis qu'elle étoit bien éloignée du prix auquel je prétendois le vendre. Voiſin, reprit-elle, prenez-

en cent pièces d'or; c'eſt beaucoup, je ne ſais même ſi mon mari m'avouera. A cette nouvelle augmentation, je lui dis que je voulois en avoir cent mille pièces d'or; que je voyois bien que le diamant valoit davantage; mais que pour lui faire plaiſir, à elle & à ſon mari, comme voiſins, je me bornois à cette ſomme que je voulois en avoir abſolument, & que s'ils le refuſoient à ce prix-là, d'autres jouailliers m'en donneroient davantage.

La juive me confirma elle-même dans ma réſolution, par l'empreſſement qu'elle témoigna de conclure le marché, en m'en offrant à pluſieurs repriſes juſqu'à cinquante mille pièces d'or, que je refuſai. Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage ſans le conſentement de mon mari: il reviendra ce ſoir; la grâce que je vous demande, c'eſt d'avoir la patience qu'il vous ait parlé, & qu'il ait vu le diamant; ce que je lui promis.

Le ſoir, quand le juif fut revenu chez lui, il apprit de ſa femme qu'elle n'avoit rien avancé avec la mienne ni avec moi; l'offre qu'elle m'avoit faite de cinquante mille pièces d'or, & la grâce qu'elle m'avoit demandée.

Le juif obſerva le temps que je quittai mon ouvrage & que je voulus rentrer chez moi.

Voisin Hassan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne: je le fis entrer & le lui montrai.

Comme il faisoit fort sombre, & que la lampe n'étoit pas encore allumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendoit, & par son grand éclat au milieu de ma main qui en étoit éclairée, que sa femme lui avoit fait un rapport fidelle. Il le prit; & après l'avoir examiné long-temps, & en ne cessant de l'admirer: Eh bien, voisin, dit-il, ma femme, à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or, afin que vous soyez content, je vous en offre vingt mille de plus.

Voisin, repris-je, votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille; ou vous me les donnerez, ou le diamant me demeurera, il n'y a pas de milieu. Il marchanda long-temps dans l'espérance que je le lui donnerois à quelque chose de moins; mais il ne put rien obtenir, & la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres jouailliers, comme je l'eusse fait, fit qu'il ne me quitta pas sans conclure le marché, au prix que je demandois. Il me dit qu'il n'avoit pas les cent mille pièces d'or chez lui; mais que le lendemain

il me consigneroit toute la somme avant qu'il fût la même heure, & il m'en apporta le même jour deux sacs chacun de mille, pour que le marché fût conclu.

Le lendemain, je ne sais si le juif emprunta de ses amis, ou s'il fit société avec d'autres jouailliers : quoiqu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pièces d'or, qu'il m'apporta dans le temps qu'il m'en avoit donné parole, & je lui mis le diamant entre les mains.

La vente du diamant ainsi terminée, & riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai dieu de sa bonté & de sa libéralité, & je fusse allé me jeter aux pieds de Saad, pour lui témoigner ma reconnoissance, si j'eusse su où il demeuroit. J'en aurois usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avois la première obligation de mon bonheur, quoiqu'il n'eût pas réussi dans la bonne intention qu'il avoit pour moi.

Je songeai ensuite au bon usage que je devois faire d'une somme aussi considérable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord des riches habillemens pour elle & pour ses enfans, d'acheter une maison & de la meubler richement. Ma femme, lui dis-je, ce

n'eſt point par ces ſortes de dépenſes que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi, ce que vous demandez viendra avec le temps. Quoique l'argent ne ſoit fait que pour le dépenſer, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produiſe un fonds dont on puiſſe tirer ſans qu'il tariſſe : c'eſt à quoi je penſe, & dès demain je commencerai à établir ce fonds.

Le jour ſuivant, j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier, qui n'étoient pas plus à leur aiſe que je ne l'avois été juſqu'alors ; & en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes ſortes d'ouvrages de corderie, chacun ſelon ſon habileté & ſon pouvoir, avec promeſſe de ne pas les faire attendre, & d'être exact à les bien payer de leur travail, à meſure qu'ils m'apporteroient de leurs ouvrages. Le jour d'après, j'achevai d'engager de même les autres cordiers de ce rang, à travailler pour moi, & depuis ce temps-là, tout ce qu'il y en a dans Bagdad continuent ce travail, très-contens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

Comme ce grand nombre d'ouvriers devoit produire des grands ouvrages, à propor-

tion, je louai des magasins en différens endroits; & dans chacun j'établis un commis, tant pour les recevoir que pour la vente en gros & en détail : & bientôt par cette économie je me fis un gain & un revenu considérables.

Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison, qui occupoit un grand terrein, mais qui tomboit en ruine. Je la fis mettre à bas, & à la place je fis bâtir celle que votre majesté vit hier. Mais quelqu'apparence qu'elle ait, elle n'est composée que des magasins qui me sont nécessaires, & de logemens qu'autant que j'en ai besoin pour moi & pour ma famille.

Il y avoit déjà quelque temps que j'avois abandonné mon ancienne & petite maison, pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi & Saad, qui n'avoient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade; & en passant par la rue où ils m'avoient vu, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avoient vu. Ils demandèrent ce que j'étois devenu, si j'étois mort ou vivant. Leur étonnement augmenta, quand ils eurent

appris que celui qu'ils demandoient étoit devenu un gros marchand, & qu'on ne l'appeloit plus simplement Hassan, mais Cogia Hassan Alhabbal; c'est-à-dire, le marchand Hassan le cordier, & qu'il s'étoit fait bâtir dans la rue qu'on leur nomma, une maison qui avoit l'apparence d'un palais.

Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue; & dans le chemin, comme Saadi ne pouvoit s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avoit donné fût la cause d'une si haute fortune : J'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal. Mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait deux mensonges pour me tirer quatre cent pièces d'or, au lieu de deux cent : car d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis, & personne non plus que moi ne l'y attribueroit.

C'est votre pensée, reprit Saad, mais ce n'est pas la mienne; & je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Hassan l'injustice de le prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser, & que c'est le morceau de plomb que je lui donnai, qui est la cause uni-

que de ſon bonheur. C'eſt de quoi Cogia Haſſan va bientôt nous éclaircir vous & moi.

Ces deux amis arrivèrent dans la rue où eſt ma maiſon, en tenant de ſemblables diſcours. Ils demandèrent où elle étoit, on la leur montra; & à en conſidérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frappèrent à la porte, & mon portier ouvrit.

Saadi qui craignoit de commettre une incivilité, s'il prenoit la maiſon de quelque ſeigneur de marque pour celle qu'il cherchoit, dit au portier: On nous a enſeigné cette maiſon pour celle de Cogia Haſſan Alhabbal; dites-nous ſi nous ne nous trompons pas. Non, ſeigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier, en ouvrant la porte plus grande, c'eſt elle-même; entrez, il eſt dans la ſalle, & vous trouverez parmi les eſclaves quelqu'un qui vous annoncera.

Les deux amis me furent annoncés, & je les reconnus: dès que je les vis paroître, je me levai de ma place, je courus à eux, & voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiſer; ils m'en empêchèrent, & il fallut que je souffriſſe malgré moi qu'ils m'embraſſaſſent. Je les invitai à monter ſur un grand ſopha, en leur en montrant un plus petit à quatre

personnes qui avançoit sur mon jardin. Je les priai de prendre place, & ils vouloient que je me misse à la place d'honneur. Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je suis le pauvre Hassan Alhabbal; & quand je serois tout autre que je ne suis, & que je ne vous aurois pas les obligations que je vous ai, je sais ce qui vous est dû : je vous supplie de ne pas me couvrir plus long-temps de confusion. Ils prirent la place qui leur étoit due; & je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

Alors Saadi en prenant la parole, & en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous voir à-peu-près dans l'état que je souhaitois quand je vous fis présent, sans vous en faire un reproche, des deux cent pièces d'or tant la première que la seconde fois; & je suis persuadé que les quatre cent pièces ont fait en vous le changement merveilleux de votre fortune, que je vois avec plaisir. Une seule chose me fait de la peine, qui est que je ne comprends pas quelle raison vous pouvez avoir eue de me déguiser la vérité deux fois, en alléguant des pertes arrivées par des contre-temps qui m'ont paru & qui me paroissent encore incroyables. Ne seroit-ce pas que quand nous vous vîmes la dernière fois;

vous aviez encore si peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cent premières, qu'avec les deux cent dernières pièces d'or, que vous eûtes honte d'en faire un aveu ? Je veux le croire ainsi par avance, & je m'attends que vous allez me confirmer dans mon opinion.

Saad entendit ce discours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, & il le témoigna les yeux baissés en branlant la tête. Il le laissa parler néanmoins jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé : Saadi, reprit-il, pardonnez si, avant que Cogia vous réponde, je le préviens pour vous dire que j'admire votre prévention contre sa sincérité, & que vous persistiez à ne vouloir pas ajouter foi aux assurances qu'il vous en a données ci-devant. Je vous ai déjà dit, & je vous le répète, que je l'ai cru d'abord, sur le simple récit des deux accidens qui lui sont arrivés ; & quoique vous en puissiez dire, je suis persuadé qu'ils sont véritables. Mais laissons-le parler, nous allons être éclaircis par lui-même, qui de nous deux lui rend justice.

Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, & en la leur adressant également : Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerois

à un ſilence perpétuel, ſur l'éclairciſſement que vous me demandez, ſi je n'étois certain que la diſpute que vous avez à mon occaſion n'eſt pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puiſque vous l'exigez de moi. Mais auparavant, je vous proteſte que c'eſt avec la même ſincérité que je vous ai expoſé ci-devant ce qui m'étoit arrivé. Alors je leur racontai la choſe de point en point, comme votre majeſté l'a entendu, ſans oublier la moindre circonſtance.

Mes proteſtations ne firent pas d'impreſſion ſur l'eſprit de Saadi, pour le guérir de ſa prévention. Quand j'eus ceſſé de parler: Cogia Haſſan, reprit-il, l'aventure du poiſſon & du diamant trouvé dans ſon ventre à point nommé, me paroît auſſi peu croyable, que l'enlèvement de votre turban par un milan, & que le vaſe de ſon échangé pour de la terre à décraſſer. Quoiqu'il en puiſſe être, je n'en ſuis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention étoit que vous le deviniez par mon moyen, je m'en réjouis très-ſincèrement.

Comme il étoit tard, ils ſe levèvent pour prendre congé, & Saad en même-temps que lui. Je me levai de même, & en les arrê-

tant: Seigneurs, leur dis-je, trouvez bon que je vous demande une grâce, & je vous supplie de ne pas me la refuser; c'est de souffrir que j'aye l'honneur de vous donner un soupé frugal, & ensuite à chacun un lit, pour vous mener demain par eau à une petite maison de campagne que j'ai acheté, pour y aller prendre l'air de temps en temps, d'où je vous ramènerai par terre le même jour, chacun sur un cheval de mon écurie.

Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, dit Saadi, j'y consens de bon cœur. Je n'en ai point, reprit Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez vous & chez moi avertir qu'on ne nous attende pas. Je leur fis venir un esclave, & pendant qu'ils le chargèrent de cette commission, je pris le temps de donner ordre pour le soupé.

En attendant l'heure du soupé, je fis voir ma maison & tout ce qui la compose à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue, par rapport à mon état. Je les appelle mes bienfaiteurs l'un & l'autre, sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eût pas donné le morceau de plomb, & que sans Saad, Saadi ne se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cent pièces d'or, à

quoi je rapporte la ſource de mon bonheur. Je les ramenai dans la ſalle, où ils me firent pluſieurs queſtions ſur le détail de mon négoce, & je leur répondis de manière qu'ils parurent contens de ma conduite.

On vint enfin m'avertir que le ſoupé étoit ſervi. Comme la table étoit miſe dans une autre ſalle, je les y fis paſſer. Ils ſe récrièrent ſur l'illumination dont elle étoit éclairée, ſur la propreté du lieu, ſur le buffet, & ſur les mets qu'ils trouvèrent à leur goût. Je les régalai auſſi d'un concert de voix & d'inſtrumens pendant le repas, & quand on eut deſſervi, d'une troupe de danſeurs & danſeuſes, & d'autres divertiſſemens, en tâchant de leur faire connoître autant qu'il m'étoit poſſible, combien j'étois pénétré de reconnoiſſance à leur égard.

Le lendemain, comme j'avois fait convenir Saadi & Saad de partir de grand matin, afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes ſur le bord de la rivière, avant que le ſoleil fût levé. Nous nous embarquâmes ſur un bateau très-propre & garni de tapis, qu'on nous tenoit prêt; & à la faveur de ſix bons rameurs, & du courant de l'eau, environ en une heure & demie de naviga-

tion nous abordâmes à ma maison de campagne.

En mettant pied à terre, les deux amis s'arrêtèrent, moins pour en considérer la beauté par le dehors, que pour en admirer la situation avantageuse pour les belles vues, ni trop bornées, ni trop étendues, qui la rendoient agréable de tous les côtés. Je les menai dans les appartemens, je leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances & les commodités, ce qui la leur fit trouver toute riante & très-charmante.

Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plut davantage, fut une forêt d'orangers & de citroniers de toute sorte d'espèces, chargés de fruits & de fleurs, dont l'air étoit embaumé, plantés par allées à distance égale, & arrosés par une rigole perpétuelle, d'arbre en arbre, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du soleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux, & plusieurs autres agrémens les frappèrent, de manière qu'ils s'arrêtoient presque à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avoient de les avoir amenés dans un lieu si délicieux, tantôt pour me féliciter

de l'acquisition que j'avois faite, & pour me faire d'autres complimens obligeans.

Je les menai jusqu'au bout de cette forêt, qui est fort longue & fort large, où je leur fis remarquer un bois de grands arbres, qui termine mon jardin. Je les menai jusqu'à un cabinet ouvert de tous les côtés, mais ombragé par un bouquet de palmiers qui n'empêchoient pas qu'on n'y eût la vue libre; & je les invitai d'y entrer, & de s'y reposer sur un sopha garni de tapis & de coussins.

Deux de mes fils que nous avions trouvés dans la maison, & que j'y avois envoyés depuis quelque temps avec leur précepteur, pour y prendre l'air, nous avoient quittés pour entrer dans le bois; & comme ils cherchoient des nids d'oiseaux, ils en apperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tentèrent d'abord d'y monter; mais comme ils n'avoient ni la force, ni l'adresse pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un esclave que je leur avois donné, qui ne les abandonnoit pas, & ils lui dirent de leur dénicher les oiseaux.

L'esclave monta sur l'arbre; & quand il fut arrivé jusqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il étoit pratiqué dans un turban. Il enlève le nid tel qu'il étoit, descend de

l'arbre, & fait remarquer le turban à mes enfans ; mais comme il ne douta pas que ce ne fût une chose que je serois bien-aise de voir, il le leur témoigna, & il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid ; & en me le présentant : Mon père, me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban ?

Saadi & Saad ne furent pas moins surpris que moi de la nouveauté ; mais je le fus bien plus qu'eux, en reconnoissant que le turban étoit celui que le milan m'avoit enlevé. Dans mon étonnement, après l'avoir bien examiné & tourné de tous les côtés, je demandai aux deux amis : Seigneurs, avez-vous la mémoire assez bonne pour vous souvenir que c'est là le turban que je portois le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois.

Je ne pense pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention non plus que moi ; mais ni lui ni moi nous ne pourrons en douter, si les cent quatre-vingt-dix pièces d'or s'y trouvent.

Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne soit le même turban : outre que je le reconnois fort bien, je m'apperçois aussi à

la pesanteur que ce n'en est pas un autre, & vous vous en appercevrez vous-même si vous prenez la peine de le manier. Je le lui présentai, après en avoir ôté les oiseaux que je donnai à mes enfans; il le prit entre ses mains, & le présenta à Saadi, pour juger du poids qu'il pourroit avoir.

Je veux croire que c'est votre turban, me dit Saadi; j'en serai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les cent quatre-vingt-dix pièces d'or en espèces.

Au moins, seigneurs, ajoutai-je, quand j'eus repris le turban, observez bien, je vous en supplie, avant que j'y touche, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est trouvé sur l'arbre; & que l'état où vous le voyez, & le nid qui est si proprement accommodé, sans que main d'homme y ait touché, sont des marques certaines qu'il s'y trouvoit depuis le jour que le milan me l'a emporté, & qu'il l'a laissé tomber ou posé sur cet arbre, dont les branches ont empêché qu'il ne soit tombé jusqu'à terre. Et ne trouvez pas mauvais que je vous fasse faire cette remarque; j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout soupçon de fraude de ma part.

Saad me seconda dans mon dessein. Saadi reprit-il, cela vous regarde & non pas moi,

qui ſuis bien perſuadé que Cogia Haſſan ne nous en impoſe pas.

Pendant que Saad parloit, j'ôtai la toile qui environnoit en pluſieurs tours le bonnet qui faiſoit partie du turban, & j'en tirai la bourſe, que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avoit donnée. Je la vuidai ſur le tapis devant eux, & je leur dis : Seigneurs, voilà les pièces d'or, comptez-les vous-mêmes, & voyez ſi le compte n'y eſt pas. Saadi les arrangea par dixaine, juſqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix ; & alors Saadi qui ne pouvoit nier une vérité ſi manifeſte, prit la parole, & en me l'adreſſant : Cogia Haſſan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt-dix pièces d'or n'ont pu ſervir à vous enrichir. Mais les cent quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vaſe de ſon, comme vous voulez me le faire accroire, ont pu y contribuer.

Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité auſſi-bien à l'égard de cette dernière ſomme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me rétractaſſe pour vous dire un menſonge.

Cogia Haſſan, me dit Saad, laiſſez Saadi dans ſon opinion ; je conſens de bon cœur qu'il croye que vous lui êtes redevable de

la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière ſomme, pourvu qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié, par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, & qu'il ne révoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poiſſon.

Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laiſſiez la liberté de croire qu'on n'amaſſe de l'argent qu'avec de l'argent.

Quoi, repartit Saadi, ſi le haſard vouloit que je trouvaſſe un diamant de cinquante mille pièces d'or, & qu'on m'en donnât la ſomme, aurois-je acquis cette ſomme avec de l'argent ?

La conteſtation en demeura-là ; nous nous levâmes, & rentrant dans la maiſon, comme le dîné étoit ſervi, nous nous mîmes à table. Après le dîné je laiſſai à mes hôtes la liberté de paſſer la grande chaleur du jour à ſe tranquilliſer, pendant que j'allai donner mes ordres à mon concierge & à mon jardinier. Je les rejoignis, & nous nous entretînmes de choſes indifférentes, juſqu'à ce que la plus grande chaleur fût paſſée, que nous retournâmes au jardin, où nous reſtâmes à la fraicheur preſque juſqu'au coucher du

ſoleil. Alors les deux amis & moi nous montâmes à cheval, & ſuivis d'un eſclave, nous arrivâmes à Bagdad environ à deux heures de nuit, avec un beau clair de lune.

Je ne ſais par quelle négligence de mes gens il étoit arrivé qu'il manquoit d'orge chez moi pour les chevaux. Les magaſins étoient fermés, & ils étoient trop éloignés pour en aller faire proviſion ſi tard.

En cherchant dans le voiſinage, un de mes eſclaves trouva un vaſe de ſon dans une boutique; il acheta le ſon, & l'apporta avec le vaſe, à la charge de rapporter & de rendre le vaſe le lendemain. L'eſclave vuida le ſon dans l'auge; & en l'étendant, afin que les chevaux en euſſent chacun leur part, il ſentit ſous ſa main un linge lié, qui étoit peſant. Il m'apporta le linge ſaus y toucher, & dans l'état qu'il l'avoit trouvé, & il me le préſenta, en me diſant que c'étoit peut-être le linge dont il m'avoit entendu parler ſouvent, en racontant mon hiſtoire à mes amis.

Plein de joie, je dis à mes bienfaiteurs: Seigneurs, dieu ne veut pas que vous vous ſépariez d'avec moi que vous ne ſoyez pleinement convaincus de la vérité, dont je n'ai ceſſé de vous aſſurer; voici, continuai-je, en

m'adreſſant à Saadi, les autres cent quatre-vingt-dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main, je le connois au linge que vous voyez. Je déliai le linge, & je comptai la ſomme devant eux. Je me fis auſſi apporter le vaſe, je le reconnus, & je l'envoyai à ma femme pour lui demander ſi elle le connoiſſoit, avec ordre de ne lui rien dire de ce qui venoit d'arriver. Elle le connut d'abord, & elle m'envoya dire que c'étoit le même vaſe qu'elle avoit échangé plein de ſon, pour de la terre à décraſſer.

Saadi ſe rendit de bonne foi; & revenu de ſon incrédulité, il dit à Saad: Je vous cède, & je reconnois avec vous que l'argent n'eſt pas toujours un moyen sûr pour en amaſſer d'autre, & devenir riche.

Quand Saadi eut achevé; Seigneur, lui dis-je, je n'oſerois vous propoſer de reprendre les trois cent quatre-vingt pièces qu'il a plû à dieu de faire reparoître aujourd'hui, pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaiſe foi. Je ſuis perſuadé que vous ne m'en avez pas fait préſent dans l'intention que je vous les rendiſſe. De mon côté, je ne prétends pas en profiter, auſſi content que je le ſuis de ce qu'il m'a envoyé d'ailleurs; mais j'eſpère que vous approuverez que je les diſtribue demain

aux pauvres, afin que dieu nous en donne la récompenſe à vous & à moi.

Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là; & le lendemain, après m'avoir embraſſé, ils retournèrent chacun chez ſoi, très-contens de la réception que je leur avois faite, & d'avoir connu que je n'abuſois pas du bonheur dont je leur étois redevable après dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez eux, chacun en particulier. Et depuis ce temps-là, je tiens à grand honneur la permiſſion qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié & de continuer de les voir.

Le calife Haroun Alraſchid donnoit à Cogia Haſſan une attention ſi grande, qu'il ne s'apperçut de la fin de ſon hiſtoire que par ſon ſilence. Il lui dit: Cogia Haſſan, il y avoit long-temps que je n'avois rien entendu qui m'ait fait un auſſi grand plaiſir, que les voies toutes merveilleuſes par leſquelles il a plu à dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'eſt à toi de continuer à lui rendre grâces, par le bon uſage que tu fais de ſes bienfaits. Je ſuis bien aiſe que tu ſaches que le diamant qui a fait ta fortune eſt dans mon tréſor; & de mon côté, je ſuis ravi d'apprendre par quel moyen il y eſt entré. Mais parce qu'il ſe peut faire qu'il reſte encore

quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse & la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède, je veux que tu l'amènes avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre : & pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnoisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un pauvre homme pour acquérir de grandes richesses en peu de temps, & sans beaucoup de peines. Je veux aussi que tu racontes ton histoire au garde de mon trésor, afin qu'il la fasse mettre par écrit, & qu'elle y soit conservée avec le diamant.

En achevant ces paroles, comme le calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogia Hassan, à Sidi Nouman & à Baba-Abdalla, qu'il étoit content d'eux, ils prirent congé en se prosternant devant son trône, après quoi ils se retirèrent.

La sultane Scheherazade voulut commencer un autre conte; mais le sultan des Indes qui s'apperçut que l'aurore commençoit à paroître, remit à lui donner audience le jour suivant.

*

HISTOIRE

HISTOIRE

D'Ali Baba & de quarante voleurs exterminés par une esclave.

LA sultane Scheherazade éveillée par la vigilance de Dinarzade sa sœur, raconta au sultan des Indes, son époux, l'histoire laquelle il s'attendoit.

Puissant sultan, dit-elle ; dans une ville de Perse, aux confins des états de votre majesté, il y avoit deux frères, dont l'un se nommoit Cassim, & l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avoit laissé que peu de biens, & qu'ils les avoient partagés également, il semble que leur fortune devoit être égale : le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, & de biens en fonds de terre, qui le mirent tout-à-coup à son aise, & le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avoit épousé

une femme aussi pauvre que lui, étoit logé fort pauvrement, & il n'avoit autre industrie pour gagner sa vie, & de quoi s'entretenir lui & ses enfans, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, & de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui faisoient toute sa possession.

Ali Baba étoit un jour dans la forêt, & il achevoit d'avoir coupé à-peu-près assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il apperçut une grosse poussière qui s'élevoit en l'air, & qui avançoit droit du côté où il étoit. Il regarde attentivement, & il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venoient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvoient en être; sans considérer ce que deviendroient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur se séparoient en rond, si près les unes des autres, qu'elles n'étoient séparées que par un très-petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvoit voir sans être vu; & l'arbre s'élevoit au pied d'un rocher isolé de tous les côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, & escarpé

de manière qu'on ne pouvoit monter au haut par aucun endroit.

Les cavaliers grands, puissans, tous bien montés & bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pied à terre; & Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine & à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompoit pas; en effet c'étoient des voleurs, qui, sans faire aucun tort aux environs, alloient exercer leurs brigandages bien loin, & avoient là leur rendez-vous; & ce qu'il les vit faire, le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avoit apporté sur la croupe, & ils se chargèrent chacun de leur valise; & la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étoient pleines d'or & d'argent monnoyé.

Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où il s'étoit réfugié, & après qu'il se fut fait chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement, *Sesame, ouvre-toi*, qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des

voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit; & après qu'il eut fait paſſer tous ſes gens devant lui, & qu'ils furent tous entrés, il entra auſſi, & la porte ſe ferma.

Les voleurs demeurèrent long-temps dans le rocher; & Ali Baba qui craignoit que quelqu'un d'eux, ou que tous enſemble ne ſortiſſent s'il quittoit ſon poſte pour ſe ſauver, fut contraint de reſter ſur l'arbre, & d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de deſcendre pour ſe ſaiſir de deux chevaux, en monter un, & mener l'autre par la bride, & de gagner la ville en chaſſant ſes trois ânes devant lui; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte ſe r'ouvrit enfin, les quarante voleurs ſortirent; & au lieu que le capitaine étoit entré le dernier, il ſortit le premier, & après les avoir vu défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : *Seſame, referme-toi.* Chacun retourna à ſon cheval, le rebrida, r'attacha ſa valiſe, & remonta deſſus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étoient tous prêts à partir, il ſe mit à la tête, & il reprit avec eux le chemin par où ils étoient venus.

Ali Baba ne deſcendit pas de l'arbre d'abord: il dit en lui-même, ils peuvent avoir oublié

quelque chose à les obliger de revenir, & je me trouverois attrapé si cela arrivoit. Il les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vûe, & il ne descendit que long-temps après pour plus grande sûreté. Comme il avoit retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avoit fait ouvrir & refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feroient le même effet. Il passa au-travers des arbrisseaux, & il apperçut la porte qu'ils cachoient. Il se présenta devant; & il dit : *Sesame, ouvre-toi*, & dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'étoit attendu de voir un lieu de ténèbres & d'obscurité; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste & spacieux; creusé en voûte fort élevée à main d'homme, qui recevoit la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en piles, des étoffes de soie & de brocard, des tapis de grand prix, & sur-tout de l'or & de l'argent monnoyé par tas, & dans des sacs ou grandes bourses de cuir les unes sur les autres; & à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avoit, non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servoit de retraite à

des voleurs qui avoient succédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devoit prendre ; il entra dans la grotte, & dès qu'il y fût entré, la porte se referma ; mais cela ne l'inquiéta pas ; il savoit le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnoyé, & particulièrement à celui qui étoit dans des sacs. Il en enleva à plusieurs fois autant qu'il pouvoit en porter & qu'ils purent suffire pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui étoient dispersés, & quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs ; & pour les cacher, il accommoda du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvoit les appercevoir. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte ; & il n'eut pas prononcé ces paroles : *Sesame, referme-toi*, qu'elle se ferma ; car elle s'étoit fermée d'elle-même chaque fois qu'il y étoit entré, & demeurée ouverte chaque fois qu'il en étoit sorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville ; & arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour, & referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvroit les sacs, & il porta les sacs,

dans sa maison, qu'il posa & arrangea devant sa femme qui étoit assise sur un sopha.

Sa femme mania les sacs; & comme elle se fut apperçue qu'ils étoient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés; de sorte que quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire: Ali Baba, seriez-vous assez malheureux pour.... Ali Baba l'interrompit. Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. Il vuida les sacs, qui firent un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie; & quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure, depuis le commencement jusqu'à la fin: & en achevant, il lui recommanda sur toute chose de garder le secret.

La femme, revenue & guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari du bonheur qui leur étoit arrivé, & elle voulut compter pièce par pièce tout l'or qui étoit devant elle. Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage, que prétendez-vous faire? Quand auriez-vous achevé de compter? Je vais creuser une fosse & l'enfouir dedans; nous n'a-

vons pas de temps à perdre. Il est bon, reprit la femme, que nous sachions au moins à-peu-près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure dans le voisinage, & je la mesurerai pendant que vous creuserez la fosse. Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'est bon à rien; vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira; mais souvenez-vous de garder le secret.

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort, & elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demeuroit pas loin. Cassim n'étoit pas chez lui; & à son défaut, elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques momens. La belle-sœur lui demanda si elle la vouloit grande ou petite, & la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite. Très-volontiers, dit la belle-sœur; attendez un moment, je vais vous l'apporter.

La belle-sœur va chercher la mesure, elle la trouve, mais comme elle connoissoit la pauvreté d'Ali Baba, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme vouloit mesurer, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif au-dessous de la mesure, & elle y en appliqua. Elle revint; & en la présentant à la

femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre, sur ce qu'elle avoit eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez elle, elle pose la mesure sur le tas d'or, l'emplit & la vuide un peu plus loin sur le sopha, jusqu'à ce qu'elle eut achevé, & elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari qui venoit d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude & sa diligence à sa belle-sœur, lui rapporte sa mesure; mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'étoit attachée au-dessous. Belle-sœur, dit-elle, en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé long-temps votre mesure, je vous en suis bien obligée, je vous la rends.

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous; & elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment. Quoi, dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure! Et où le misérable a-t-il pris cet or? Cassim son mari n'étoit pas à la maison, comme nous l'avons dit; il étoit à sa boutique, d'où il ne devoit revenir que

le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle étoit de lui apprendre une nouvelle dont il ne devoit pas être moins surpris qu'elle.

A l'arrivée de Cassim chez lui : Cassim, dit sa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez ; Ali Baba l'est infiniment plus que vous ; il ne compte pas son or comme vous, il le mesure. Cassim demanda l'explication de cette énigme, & elle lui en donna l'éclaircissement, en lui apprenant de quelle adresse elle s'étoit servie pour faire cette découverte, & elle lui montra le pièce de monnoie qu'elle avoit trouvée attachée au-dessous de la mesure, pièce si ancienne, que le nom du prince qui y étoit marqué lui étoit inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvoit être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui, que le soleil n'étoit pas levé. Il ne le traita pas de frère, il avoit oublié son nom depuis qu'il avoit épousé la riche veuve. Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires ; vous faites le pauvre, le misérable, le gueux, & vous mesurez l'or.

Mon frère, reprit Ali Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler, expliquez-vous. Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim ; & en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avoit mise entre les mains : Combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à celle-ci, que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier ?

A ce discours, Ali Baba connut que Cassim & la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme) savoient déjà ce qu'il avoit un si grand intérêt de tenir caché : mais la faute étoit faite, elle ne pouvoit se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose, & il lui raconta par que hasard il avoit découvert la retraite des voleurs, & en quel endroit ; & il lui offrit, s'il vouloit garder le secret, de lui faire part du trésor.

Je le pretends bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier ; mais, ajouta-t-il, je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, & comment je pourrois y entrer moi-même, s'il m'en prenoit envie ; autrement je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non-seulement

vous n'aurez plus à en espérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé.

Ali Baba, plutôt par son bon naturel, qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frère barbare, l'instruisit pleinement de ce qu'il souhaitoit, & même des paroles dont il falloit qu'il se servît, tant pour entrer dans la grotte, que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba; il le quitta, résolu de le prévenir; & plein d'espérance de s'emparer du trésor lui seul, il part le lendemain de grand matin, avant la pointe du jour, avec dix mulets chargés de grands coffres, qu'il se proposa de remplir, en se réservant d'en mener un plus grand nombre dans un second voyage, à proportion des charges qu'il trouveroit dans la grotte. Il prend le chemin qu'Ali Baba lui avoit enseigné; il arrive près du rocher, & il reconnoît les enseignes & l'arbre sur lequel Ali Baba s'étoit caché. Il cherche la porte, il la trouve; & pour la faire ouvrir, il prononça les paroles *Sésame, ouvre-toi.* La porte s'ouvre, il entre, & aussitôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avoit compris par le

récit d'Ali Baba, & son admiration augmenta à mesure qu'il examina chaque chose en particulier. Avare & amateur des richesses, comme il l'étoit, il eût passé la journée à se repaître les yeux de la vue de tant d'or, s'il n'eût songé qu'il étoit venu pour l'enlever & pour en charger ses dix mulets; il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter; & en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que ce qui lui importoit davantage, il se trouve qu'il oublie le mot nécessaire, & au lieu de *Sesame*, il dit: *Orge ouvre-toi*; & il est bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeura fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grains, autres que celui qu'il falloit, & la porte ne s'ouvre pas.

Cassim ne s'attendoit pas à cet événement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur se saisit de sa personne; & plus il fait d'efforts pour se souvenir du mot de *Sesame*, plus il embrouille sa mémoire, & il en demeure exclus absolument comme si jamais il n'en avoit entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il étoit chargé, il se promène à grands pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laif-

sons Cassim déplorant son sort, il ne mérite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi; & quand ils furent à peu de distance, & qu'ils eurent vu les mulets de Cassim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils avancèrent à toute bride, & firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avoit négligé d'attacher, & qui paissoient librement; de manière qu'ils se dispersèrent deçà & delà dans la forêt, si loin qu'ils les eurent bientôt perdus de vue.

Les voleurs ne se donnèrent pas la peine de courir après les mulets, il leur importoit davantage de trouver celui à qui ils appartenoient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine avec les autres met pied à terre & va droit à la porte, le sabre à la main, prononce les paroles, & la porte s'ouvre.

Cassim qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine. Résolu au moins de faire un effort pour échapper de leurs mains, & se sauver, il s'étoit tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvriroit. Il ne la vit plutôt ou-

verte ; après avoir entendu prononcer le mot *Sesame*, qui étoit échappé de sa mémoire, qu'il s'élança en sortant si brusquement, qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avoient aussi le sabre à la main, & qui lui ôtèrent la vie sur le champ.

Le premier soin des voleurs après cette exécution fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte les sacs que Cassim avoit commencé d'enlever pour les emporter, & en charger ses mulets ; & ils les remirent à leur place sans s'appercevoir de ceux qu'Ali Baba avoit emportés auparavant. En tenant conseil, & délibérant ensemble sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim n'avoit pû sortir de la grotte ; mais qu'il y eût pu entrer, c'est ce qu'ils ne pouvoient s'imaginer. Il leur vint en pensée qu'il pouvoit être descendu par le haut de la grotte ; mais l'ouverture par où le jour y venoit étoit si élevée, & le haut du rocher étoit si inaccessible par dehors, outre que rien ne leur marquoit qu'il l'eût fait, qu'ils tombèrent d'accord que cela étoit hors de leur connoissance. Qu'il fût entré par la porte, c'est ce qu'ils ne pouvoient se persuader, à moins qu'il n'eût eu le secret de

la faire ouvrir ; mais ils tenoient pour certain qu'ils étoient les ſeuls qui l'avoient, en quoi ils ſe trompoient, en ignorant qu'ils avoient été épiés par Ali Baba qui le ſavoit.

De quelque manière que la choſe fût arrivée, comme il s'agiſſoit que leurs richeſſes communes fuſſent en ſûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Caſſim, & de les mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque auroit la hardieſſe de faire une pareille entrepriſe ; ſauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque temps, après que la puanteur du cadavre ſeroit exhalée. Cette réſolution priſe, ils l'exécutèrent ; & quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laisſèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval, & allèrent battre la campagne ſur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer & exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Caſſim cependant fut dans une grande inquiétude, quand elle vit qu'il étoit nuit cloſe & que ſon mari n'étoit pas revenu. Elle alla chez Ali Baba toute alarmée, & elle dit : Beau-frère, vous n'ignorez pas, comme je le crois, que Caſſim

votre frère eſt allé à la forêt, & pour quel ſujet. Il n'eſt pas encore revenu, & voilà la nuit avancée; je crains que quelque malheur ne lui ſoit arrivé.

Ali Baba s'étoit douté de ce voyage de ſon frère, après le diſcours qu'il lui avoit tenu; & ce fut pour cela qu'il s'étoit abſtenu d'aller à la forêt ce jour-là; afin de ne lui pas donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenſer, ni ſon mari, s'il eût été vivant, il lui dit qu'elle ne devoit pas encore s'alarmer, & que Caſſim apparemment avoit jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Caſſim le crut ainſi, d'autant plus facilement, qu'elle conſidéra combien il étoit important que ſon mari fît la choſe ſecrettement. Elle retourna chez elle, & elle attendit patiemment juſqu'à minuit. Mais après cela, ſes alarmes redoublèrent, avec une douleur d'autant plus ſenſible, qu'elle ne pouvoit la faire éclater, ni la ſoulager par des cris, dont elle vit bien que la cauſe devoit être cachée au voiſinage. Alors, ſi ſa faute étoit irréparable, elle ſe repentit de la folle curioſité qu'elle avoit eue, par une envie condamnable de pénétrer dans les affaires de ſon beau-frère & de

ſa belle-ſœur. Elle paſſa la nuit dans les pleurs ; & dès la pointe du jour elle courut chez eux, & elle leur annonça le ſujet qui l'amenoit, plutôt par ſes larmes que par ſes paroles.

Ali Baba n'attendit pas que ſa belle-ſœur le priât de ſe donner la peine d'aller voir ce que Caſſim étoit devenu. Il partit ſur le champ avec ſes trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer ſon affliction, & il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vû dans tout le chemin ni ſon frère, ni les dix mulets, il fut étonné du ſang répandu qu'il apperçut près de la porte, & il en prit un mauvais augure. Il ſe préſenta devant la porte, il prononça les paroles ; elle s'ouvrit ; & il fut frappé du triſte ſpectacle du corps de ſon frère mis en quatre quartiers. Il n'héſita pas ſur le parti qu'il devoit prendre pour rendre les derniers devoirs à ſon frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avoit eu pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un de ſes ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de ſacs pleins d'or & de bois par-deſſus, comme la première fois, ſans perdre

de temps ; & dès qu'il eut achevé, & qu'il eut commandé à la porte de se refermer, il reprit le chemin de la ville ; mais il eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la forêt, assez de temps pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant chez lui, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or ; & après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, & lui avoir fait part en peu de mots de ce qui étoit arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane étoit une esclave adroite, entendue, & féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles, & Ali Baba la connoissoit pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois & des deux paquets ; & en prenant Morgiane à part : Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable : tu vas voir combien il nous est nécessaire autant à ta maîtresse qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets, il s'agit de le faire enterrer comme s'il étoit mort de sa mort naturelle ; fais-moi parler à ta maîtresse, & sois attentive à ce que je lui dirai.

Morgiane avertit sa maîtresse, & Ali

Baba qui la ſuivoit, entra. Hé bien, beau-frère, demanda la belle-ſœur à Ali Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari ? je n'apperçois rien ſur votre viſage qui doive me conſoler.

Belle-ſœur, répondit Ali Baba, je ne puis rien vous dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement juſqu'à la fin ſans ouvrir la bouche. Il ne vous eſt pas moins important qu'à moi, dans ce qui eſt arrivé, de garder un grand ſecret pour votre bien & pour votre repos.

Ah ! s'écria la belle-ſœur, ſans élever la voix, ce préambule me fait connoître que mon mari n'eſt plus ; mais en même-temps je connois la néceſſité du ſecret que vous me demandez. Il faut bien que je me faſſe violence : dites, je vous écoute.

Ali Baba raconta à ſa belle-ſœur tout le ſuccès de ſon voyage juſqu'à ſon arrivée avec le corps de Caſſim. Belle-ſœur, ajouta-t-il, voilà un ſujet d'affliction pour vous, d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal ſoit ſans remède, ſi quelque choſe néanmoins eſt capable de vous conſoler, je vous offre de joindre le peu de bien que dieu m'a en-

voyé, au vôtre, en vous épousant, & en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, & que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agrée, il faut songer à faire en sorte qu'il paroisse que mon frère est mort de sa mort naturelle; c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, & j'y contribuerai de mon côté de tout ce qui sera en mon pouvoir.

Quel meilleur parti pouvoit prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Ali Baba lui proposoit, elle qui, avec les biens qui lui demeuroient par la mort de son premier mari, en trouvoit un autre plus riche qu'elle; & qui, par la découverte du trésor qu'il avoit faite, pouvoit le devenir davantage? Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation. En essuyant ses larmes, qu'elle avoit commencé de verser en abondance, en supprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba qu'elle acceptoit son offre.

Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition; & après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son per-

ge, il retourna chez lui avec ſon âne.
rgiane ne s'oublia pas; elle ſortit en
:-temps qu'Ali Baba, & alla chez un
icaire qui étoit dans le voiſinage : elle
: à la boutique, on ouvre, & elle de-
e d'une ſorte de tablette très-ſalutaire
es maladies les plus dangereuſes. L'apo-
e lui en donna pour l'argent qu'elle
préſenté, en demandant qui étoit ma-
:hez ſon maître. Ah, dit-elle, avec
ànd ſoupir, c'eſt Caſſim lui-même,
on maître! on n'entend rien à ſa ma-
il ne parle ni ne peut manger. Avec
roles, elle emporte les tablettes, dont
blement Caſſim n'étoit plus en état de
ıſage.

lendemain, la même Morgiane revient
le même apothicaire, & demande,
mes aux yeux, d'une eſſence dont on
coutume de ne faire prendre aux ma-
qu'à la dernière extrêmité, & qu'on
roit rien de leur vie, ſi cette eſſence
faiſoit revivre. Hélas, dit-elle, avec
rande affliction, en la recevant des
de l'apothicaire, je crains fort que ce
e ne faſſe pas plus d'effet que les ta-
! Ah, que je perds un bon maître!
n autre côté, comme on vit toute

la journée Ali Baba & sa femme d'un air triste faire plusieurs allées & venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre les cris lamentables de la femme de Cassim, & surtout de Morgiane, qui annonçoient que Cassim étoit mort.

Le jour suivant de grand matin, que le jour ne faisoit que commencer à paroître, Morgiane qui savoit qu'il y avoit sur la place un bon-homme de savetier fort vieux, qui ouvroit tous les jours sa boutique le premier, long-temps avant les autres, fort, & elle va le trouver. En l'abordant, & en lui donnant le bon jour, elle lui mit une pièce d'or dans la main.

Baba Moustafa, connu de tout le monde sous ce nom, Baba Moustafa, dis-je, qui étoit naturellement gai, & qui avoit toujours le mot pour rire, en regardant la pièce d'or, à cause qu'il n'étoit pas encore bien jour, & en voyant que c'étoit de l'or: bonne étrenne, dit-il, de quoi s'agit-il? me voilà prêt à bien faire.

Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, & venez avec moi promptement; mais à condition que je vous banderai les yeux, quand nous serons dans un tel endroit.

A ces paroles, Baba Moustafa fit le difficile, Oh, oh! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience, ou contre mon honneur. En lui mettant une autre pièce d'or dans la main : Dieu garde, reprit Morgiane, que j'exige rien de vous, que vous ne puissiez faire en tout honneur. Venez seulement, & ne craignez rien.

Baba Moustafa se laissa mener ; & Morgiane, après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avoit marqué, le mena chez défunt son maître, & elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avoit mis le corps, chaque quartier à sa place. Quand elle le lui eut ôté : Baba Moustafa, dit-elle, c'est pour vous faire coudre les pièces que voilà que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps ; & quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or.

Quand Baba Moustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux dans la même chambre ; & après lui avoir donné la troisième pièce d'or qu'elle lui avoit promise, & lui avoir recommandé le secret, elle le remena jusqu'à l'endroit où elle lui avoit bandé les yeux en l'amenant ; & là, après lui avoir encore ôté le mouchoir, elle le laissa retourner

chez

chez lui ; & le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avoit fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim : ainsi Ali Baba, qui arriva comme elle venoit de rentrer, le lava, le parfuma d'encens, & l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière, qu'Ali Baba avoit pris le soin de commander.

Afin que le menuisier ne pût s'appercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte ; & après l'avoir payé & renvoyé, elle aida à Ali Baba à mettre le corps dedans ; & quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout étoit prêt pour l'enterrement. Les gens de la mosquée, destinés pour laver les corps morts, s'offrirent pour venir s'acquitter de leur fonction ; mais elle leur dit que la chose étoit faite.

Morgiane de retour, ne faisoit presque que rentrer, quand l'iman & d'autres ministres de de la mosquée arrivèrent. Quatre des voisins assemblés chargèrent la bière sur leurs épaules ; & en suivant l'iman, qui récitoit des prières, ils la portèrent au cimetière. Mor-

giane en pleurs, comme esclave du défunt, suivit la tête nue, en poussant des cris pitoyables, en se frappant la poitrine de grands coups, & en s'arrachant les cheveux; & Ali Baba marchoit après, accompagné des voisins qui se détachoient tour-à-tour, de temps en temps, pour relayer & soulager les autres voisins qui portoient la bière, jusqu'à ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui est de la femme de Cassim, elle resta dans sa maison, en se désolant & en poussant des cris lamentables avec les femmes du voisinage, qui, selon la coutume, y accoururent pendant la cérémonie de l'enterrement, & qui, en joignant leurs lamentations aux siennes, remplirent tout le quartier de tristesse bien loin aux environs.

De la sorte, la mort funeste de Cassim fut cachée & dissimulée entre Ali Baba, sa femme, la veuve de Cassim & Morgiane, avec un ménagement si grand, que personne de la ville, loin d'en avoir connoissance, n'en eut pas le moindre soupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali Baba transporta le peu de meubles qu'il avoit, avec l'argent qu'il avoit enlevé du trésor des voleurs, qu'il ne porta que de nuit dans la maison de la veuve de

ſon frère, pour s'y établir, ce qui fit connoître ſon nouveau mariage avec ſa belle-ſœur. Et comme ces ſortes de mariages ne ſont pas extraordinaires dans notre religion, perſonne n'en fut ſurpris.

Quant à la boutique de Caſſim, Ali Baba avoit un fils, qui depuis quelque temps avoit achevé ſon apprentiſſage chez un autre gros marchand, qui avoit toujours rendu témoignage de ſa bonne conduite ; il la lui donna avec promeſſe, s'il continuoit de ſe gouverner ſagement, qu'il ne ſeroit pas long-temps à le marier avantageuſement ſelon ſon état.

Laiſſons Ali Baba jouir des commencemens de ſa bonne fortune, & parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt, dans le temps dont ils étoient convenus ; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Caſſim, & il augmenta quand ils ſe furent apperçus de la diminution de leurs ſacs d'or. Nous ſommes découverts & perdus, dit le capitaine, ſi nous n'y prenons garde, & que nous ne cherchions promptement à y apporter le remède ; inſenſiblement nous allons perdre tant de richeſſes, que nos ancêtres & nous avons amaſſées avec tant de peines & de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage

qu'on nous a fait, c'eſt que le voleur que nous avons ſurpris a eu le ſecret de faire ouvrir la porte, & que nous ſommes arrivés heureuſement à point nommé dans le temps qu'il en alloit ſortir. Mais il n'étoit pas le ſeul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté & notre tréſor diminué en ſont des marques inconteſtables. Et comme il n'y a pas apparence que plus de deux perſonnes aient eu ce ſecret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous faſſions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous, braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi?

La propoſition du capitaine des voleurs fut trouvée ſi raiſonnable par ſa compagnie, qu'ils l'approuvèrent tous, & qu'ils tombèrent d'accord qu'il falloit abandonner toute autre entrepriſe, pour s'attacher uniquement à celle-ci, & ne s'en pas départir qu'ils n'y euſſent réuſſi.

Je n'en attendois pas moins de votre courage & de votre bravoure, reprit le capitaine; mais avant toute choſe, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit & entreprenant, aille à la ville, ſans armes, & en habit de voyageur & d'étranger, & qu'il employe tout ſon ſavoir-faire pour découvrir ſi on n'y parle

pas de la mort étrange de celui que nous avons maſſacré comme il le méritoit, qui il étoit, & en quelle maiſon il demeuroit. C'eſt ce qu'il nous eſt important que nous ſachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayions lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes, dans un pays où nous ſommes inconnus depuis ſi long-temps, & où nous avons un ſi grand intérêt de continuer à l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour ſe charger de cette commiſſion, & l'empêcher de ſe tromper, en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable, qui ſeroit capable de cauſer notre ruine, je vous demande ſi vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il ſe ſoumette à la peine de mort.

Sans attendre que les autres donnaſſent leurs ſuffrages, je m'y ſoumets, dit l'un des voleurs, & je fais gloire d'expoſer ma vie, en me chargeant de la commiſſion. Si je n'y réuſſis pas, vous vous ſouviendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté, ni de courage, pour le bien commun de la troupe.

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine & de ſes camarades, ſe déguiſa de manière que perſonne ne pou-

voit le prendre pour ce qu'il étoit. En se séparant de la troupe, il partit la nuit, & prit si bien ses mesures, qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faisoit que commencer à paroître. Il avança jusqu'à la place, où il n'y vit qu'une seule boutique ouverte, & c'étoit celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa étoit assis sur son siège, l'alêne à la main, prêt à travailler de son métier. Le voleur alla l'aborder, en lui souhaitant le bon jour; & comme il se fut apperçu de son grand âge: Bon-homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin; il n'est pas possible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes: & quand il feroit plus clair, je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre.

Qui que vous soyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connoissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellens; & vous n'en douterez pas, quand vous saurez qu'il n'y a pas long-temps que j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisoit guères plus clair qu'il fait présentement.

Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme qui d'abord, comme il n'en douta pas, lui donnoit de

lui-même nouvelle de ce qui l'avoit amené, ſans le lui demander. Un mort! reprit-il avec étonnement; & pour le faire parler: pourquoi coudre un mort, ajouta-t-il? vous voulez dire apparemment que vous avez couſu le linceul dans lequel il a été enſeveli.

Non, non, reprit Baba Mouſtafa; je ſais ce que je veux dire; vous voudriez me faire parler, mais vous n'en ſaurez pas davantage.

Le voleur n'avoit pas beſoin d'un éclairciſſement plus ample, pour être perſuadé qu'il avoit découvert ce qu'il étoit venu chercher. Il tira une pièce d'or, & en la mettant dans la main de Baba Mouſtafa, il lui dit: Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre ſecret, quoique je puiſſe vous aſſurer que je ne le divulguerois pas ſi vous me l'aviez confié. La ſeule choſe dont je vous prie, c'eſt de me faire la grâce de m'enſeigner, ou de venir me montrer, la maiſon où vous avez couſu ce mort.

Quand j'aurois la volonté de vous accorder ce que vous me demandez, reprit Baba Mouſtafa, en tenant la pièce d'or prête à la rendre, je vous aſſure que je ne pourrois pas le faire, & vous devez m'en croire ſur ma parole. En voici la raiſon: c'eſt qu'on m'a mené juſqu'à un certain endroit, où l'on

m'a bandé les yeux, & delà en me laissant conduire jusques dans la maison, d'où après avoir fait ce que je devois faire, on me ramena de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service.

Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à-peu-près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés : venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, & nous marcherons ensemble par le même chemin & par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché ; & comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or : venez, faites-moi le plaisir que je vous demande, & en disant ces paroles, il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Moustafa ; il les regarda quelque temps dans sa main sans dire un mot, en se consultant, pour savoir ce qu'il devoit faire. Il tira enfin sa bourse de son sein & en les mettant dedans : Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souvienne précisément du chemin qu'on me fit faire ; mais puisque vous le vou-

lez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir.

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction du voleur; & sans fermer sa boutique, où il n'y avoit rien de conséquence à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avoit bandé les yeux. Quand ils furent arrivés: C'est ici, dit Baba Moustafa, qu'on m'a bandé, & j'étois tourné comme vous me voyez. Le voleur qui avoit son mouchoir prêt, les lui banda, & il marcha à côté de lui, en partie en le conduisant, en partie en se laissant conduire par lui, jusqu'à ce qu'il s'arrêta.

Alors, il me semble, dit Baba Moustafa, que je n'ai point passé plus loin, & il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeuroit alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte, avec de la craie qu'il tenoit prête; & quand il le lui eut ôté, il demanda s'il savoit à qui appartenoit la maison. Baba Moustafa lui répondit qu'il n'étoit pas du quartier, & ainsi qu'il ne pouvoit lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvoit apprendre rien davantage de Baba Moustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avoit fait

prendre; & après qu'il l'eût quitté & laissé retourner à sa boutique, il prit le chemin de la forêt, persuadé qu'il seroit bien reçu.

Peu de temps après que le voleur & Baba Moustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelqu'affaire; & en revenant, elle apperçut la marque que le voleur y avoit faite: elle s'arrêta pour y faire attention. Que signifie cette marque, dit-elle en elle-même? quelqu'un voudroit-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour se divertir? A quelqu'intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il est bon de se précautionner contre tout événement. Elle prend aussi de la craie; & comme les deux ou trois portes au-dessus & au-dessous étoient semblables, elle les marqua au même endroit, & elle rentra dans la maison, sans parler de ce qu'elle venoit de faire, ni à son maître ni à sa maîtresse.

Le voleur cependant qui continuoit son chemin, arriva à la forêt, & réjoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit rapport du succès de son voyage, en exagérant le bonheur qu'il avoit eu, d'avoir trouvé d'abord un homme par lequel il avoit appris le fait dont il étoit venu s'informer, ce que personne que lui n'eût pu lui apprendre. Il

fut écouté avec une grande satisfaction; & le capitaine, en prenant la parole, après l'avoir loué de sa diligence: Camarades, dit-il en s'adressant à tous; nous n'avons pas de temps à perdre; partons bien armés, sans qu'il paroisse que nous le soyons; & quand nous serons entrés dans la ville séparément, les uns après les autres, pour ne pas donner de soupçon, que le rendez-vous soit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pendant que j'irai reconnoître la maison avec notre camarade, qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux.

Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, & ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois; &, en marchant à une distance raisonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine & celui qui étoit venu le matin y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avoit marqué la maison d'Ali Baba; & quand il fut devant une des portes qui avoit été marquée par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui disant que c'étoit celle-là. Mais en continuant leur

chemin ſans s'arrêter, afin de ne pas ſe rendre ſuſpects, comme le capitaine eut obſervé que la porte qui ſuivoit étoit marquée de la même marque & au même endroit, il le fit remarquer à ſon conducteur, & lui demanda ſi c'étoit celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus, & il ne ſut que répondre; encore moins quand il eut vu avec le capitaine, que les quatre ou cinq portes qui ſuivoient avoient auſſi la même marque. Il aſſura au capitaine, avec ſerment, qu'il n'en avoit marqué qu'une. Je ne ſais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de reſſemblance; mais dans cette confuſion, j'avoue que je ne peux diſtinguer laquelle eſt celle que j'ai marquée.

Le capitaine qui vit ſon deſſein avorté, ſe rendit à la grande place, où il fit dire à ſes gens par le premier qu'il rencontra, qu'ils avoient perdu leur peine & fait un voyage inutile, & qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre, que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, & ils le ſuivirent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Quand la troupe ſe fut raſſemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raiſon pourquoi il les avoit fait revenir. Auſſitôt le

conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, & il s'y condamna lui-même, en reconnoissant qu'il avoit dû prendre mieux ses précautions, & il présenta le cou avec fermeté à celui qui se présenta pour lui couper la tête.

Comme il s'agissoit, pour la conservation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance le tort qui lui avoit été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui venoit d'être châtié, se présenta, & demanda en grâce d'être préféré. Il est écouté. Il marche; il corrompt Baba Moustafa, comme le premier l'avoit corrompu, & Baba Moustafa lui fait connoître la maison d'Ali Baba, les yeux bandés. Il la marqua de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'étoit un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étoient marquées de blanc.

Mais peu de temps après, Morgiane sortit de la maison comme le jour précédent; & quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyans. Elle fit le même raisonnement qu'elle avoit fait, & elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines & aux mêmes endroits.

Le voleur, à ſon retour vers ſa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avoit priſe, & comme infaillible, diſoit-il, pour ne pas confondre la maiſon d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine & ſes gens croyent avec lui que la choſe doit réuſſir. Ils ſe rendent à la ville dans le même ordre & avec les mêmes ſoins qu'auparavant, armés auſſi de même, prêts à faire le coup qu'ils méditoient, & le capitaine & le voleur, en arrivant, vont à la rue d'Ali Baba; mais ils trouvent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en eſt indigné, & le voleur dans une confuſion auſſi grande que celui qui l'avoit précédé avec la même commiſſion.

Ainſi le capitaine fut contraint de ſe retirer encore ce jour-là avec ſes gens, auſſi peu ſatisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la mépriſe, ſubit pareillement le châtiment auquel il s'étoit ſoumis volontairement.

Le capitaine qui vit ſa troupe diminuée de deux braves ſujets, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuoit de s'en rapporter à d'autres pour être informé au vrai de la maiſon d'Ali Baba. Leur exemple lui fit connoître qu'ils n'étoient propres

(tous) qu'à des coups de mains, & nullement à agir de tête dans les occasions. Il se charge de la chose lui-même; il vint à la ville, & avec l'aide de Baba Moustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune marque pour connoître la maison d'Ali Baba; mais il l'examina si bien, non-seulement en la considérant attentivement, mais même en passant & en repassant à diverses fois pardevant, qu'il n'étoit pas possible qu'il s'y méprît.

Le capitaine des voleurs, satisfait de son voyage, & instruit de ce qu'il avoit souhaité, retourna à la forêt; & quand il fut arrivé dans la grotte, où sa troupe l'attendoit: Camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connois avec certitude la maison du coupable sur qui elle doit tomber; & dans le chemin, j'ai songé aux moyens de la lui faire sentir si adroitement, que personne ne pourra avoir connoissance du lieu de notre retraite, non plus que de notre trésor; car c'est le but que nous devons avoir dans notre entreprise, autrement, au lieu de nous être utile, elle nous seroit funeste.

Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ai imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendoit s'y comporter, & comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea, en se partageant dans les bourgs & dans les villages d'alentour, & même dans les villes, d'acheter des mulets, jusqu'au nombre de dix-neuf, & trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein, les autres vuides.

En deux ou trois jours de temps les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vases vuides étoient un peu étroits par la bouche, pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir; & après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun, avec les armes qu'il avoit jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avoit fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils paroissoient pleins d'huile; & pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile, qu'il prit du vase qui en étoit plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs,

ſans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vaſes, & du vaſe qui étoit plein d'huile; leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, dans le temps qu'il avoit réſolu, & y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du ſoleil, comme il ſe l'étoit propoſé. Il y entra, & il alla droit à la maiſon d'Ali Baba, dans le deſſein de frapper à la porte, & de demander à y paſſer la nuit avec ſes mulets, ſous le bon plaiſir du maître. Il n'eut pas la peine de frapper; il trouva Ali Baba à la porte, qui prenoit le frais après le ſoupé. Il fit arrêter ſes mulets; & en s'adreſſant à Ali Baba : Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez de bien loin, pour la vendre demain au marché; & à l'heure qu'il eſt, je ne ſais où aller loger : ſi cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaiſir de me recevoir chez vous pour y paſſer la nuit; je vous en aurai obligation.

Quoiqu'Ali Baba eût vu dans la forêt celui qui lui parloit, & même entendu ſa voix, comment eût-il pu le reconnoître pour le capitaine des quarante voleurs, ſous le déguiſement d'un marchand d'huile? Vous êtes le bien-venu, lui dit-il, entrez; & en diſant ces paroles, il lui fit place pour

le laiſſer entrer avec ſes mulets, comme il le fit.

En même-temps, Ali Baba appela un eſclave qu'il avoit, & lui commanda, quand les mulets ſeroient déchargés, de les mettre non-ſeulement à couvert dans l'écurie, mais même de leur donner du foin & de l'orge. Il prit auſſi la peine d'entrer dans la cuiſine, & d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à ſouper pour l'hôte qui venoit d'arriver, & de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba fit plus; pour faire à ſon hôte tout l'accueil poſſible, quand il vit que le capitaine des voleurs avoit déchargé ſes mulets, que les mulets avoient été menés dans l'écurie, comme il l'avoit commandé, & qu'il cherchoit une place pour paſſer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la ſalle où il recevoit ſon monde, en lui diſant qu'il ne ſouffriroit pas qu'il couchât dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excuſa fort, ſous prétexte de ne vouloir pas être incommode, mais dans le vrai, pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditoit avec plus de liberté; & il ne céda aux honnêtetés d'Ali Baba qu'après de fortes inſtances.

Ali Baba, non content de tenir compagnie à celui qui en vouloit à sa vie, jusqu'à ce que Morgiane lui eût servi le soupé, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui faire plaisir ; & il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avoit régalé. Je vous laisse le maître, lui dit-il, vous n'avez qu'à demander toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin ; il n'y a rien chez moi qui ne soit à votre service.

Le capitaine des voleurs se leva en même-temps qu'Ali Baba, & l'accompagna jusqu'à la porte ; & pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour, sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquoit à ses mulets.

Ali Baba, après avoir recommandé de nouveau à Morgiane de prendre un grand soin de son hôte, & de ne le laisser manquer de rien : Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour ; prends soin que mon linge de bain soit prêt, & de le donner à Abdalla (c'étoit le nom de son esclave), & fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher.

Le capitaine des voleurs, cependant, à la ſortie de l'écurie, alla donner à ſes gens l'ordre de ce qu'ils devoient faire. En commençant depuis le premier vaſe juſqu'au dernier, il dit à chacun : Quand je jetterai des petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture, en fendant le vaſe depuis le haut juſqu'en bas, avec le couteau dont vous êtes muni, & d'en ſortir; auſſitôt je ſerai à vous. Et le couteau dont il parloit étoit pointu & affilé pour cet uſage.

Cela fait, il revint; & comme il ſe fut préſenté à la porte de la cuiſine, Morgiane prit de la lumière, & elle le conduiſit à la chambre qu'elle lui avoit préparée, où elle le laiſſa après lui avoir demandé s'il avoit beſoin de quelqu'autre choſe. Pour ne pas donner de ſoupçon, il éteignit la lumière peu de temps après, & il ſe coucha tout habillé, prêt à ſe lever dès qu'il auroit fait ſon premier ſomme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba; elle prépare ſon linge de bain, elle en charge Abdalla qui n'étoit pas encore allé ſe coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, & pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avoit plus d'huile

dans la maiſon, & la chandelle y manquoit auſſi. Que faire? elle a beſoin cependant de voir clair pour écumer ſon pot; elle en témoigne ſa peine à Abdalla. Te voilà bien embarraſſée, lui dit Abdalla, va prendre de l'huile dans un des vaſes que voilà dans la cour.

Morgiane remercia Abdalla de l'avis, & pendant qu'il va ſe coucher près de la chambre d'Ali Baba, pour le ſuivre au bain, elle prend la cruche à l'huile & elle va dans la cour. Comme elle ſe fut approchée du premier vaſe qu'elle rencontra, le voleur qui étoit caché dedans, demanda, en parlant bas, eſt-il temps?

Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement, que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ſes mulets, avoit ouvert, non-ſeulement ce vaſe, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ſes gens, qui d'ailleurs y étoient fort mal à leur aiſe, ſans y être encore privés de la facilité de reſpirer.

Tout autre eſclave que Morgiane, auſſi ſurpriſe qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vaſe, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchoit, eût fait un vacarme capa-

ble de causer de grands malheurs. Mais M
giane étoit au-dessus de ses semblables ;
comprit en un instant l'importance de ga
le secret, le danger pressant où se trou
Ali Baba & sa famille, & où elle se trou
elle-même, & la nécessité d'y apporter pro
tement le remède, sans faire d'éclat ; &
sa capacité elle en pénétra d'abord les moy
Elle rentra donc en elle-même dans le
ment, & sans faire paroître aucune émot
en prenant la place du capitaine des vole
elle répondit à la demande, & elle dit :
encore, mais bientôt. Elle s'approcha du
qui suivoit, & la même demande lui fut f
& ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle arriv
dernier qui étoit plein d'huile ; & à la m
demande, elle donna la même réponse.

Morgiane connut par-là que son m
Ali Baba, qui avoit cru ne donner à l
chez lui qu'à un marchand d'huile, y a
donné entrée à trente-huit voleurs, e
comprenant le faux marchand leur capit
Elle remplit en diligence sa cruche d'hu
qu'elle prit du dernier vase ; elle revint
la cuisine, où après avoir mis de l'huile
la lampe & l'avoir rallumée, elle prend
grande chaudière, elle retourne à la cou
elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la

porte, la met ſur le feu, & met deſſous force bois, parce que plutôt l'huile bouillira, plutôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au ſalut commun de la maiſon, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin, elle prend la chaudière, & elle va verſer dans chaque vaſe aſſez d'huile toute bouillante, depuis le premier juſqu'au dernier, pour les étouffer & leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action digne du courage de Morgiane, exécutée ſans bruit, comme elle l'avoit projeté, elle revint dans la cuiſine avec la chaudière vuide, & ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avoit allumé, & elle n'en laiſſe qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Ali Baba. Enſuite elle ſouffle la lampe, & elle demeure dans un grand ſilence, réſolue de ne pas ſe coucher qu'elle n'eût obſervé ce qui arriveroit, par une fenêtre de la cuiſine qui donnoit ſur la cour, autant que l'obſcurité de la nuit pouvoit le permettre.

Il n'y avoit pas encore un quart-d'heure que Morgiane attendoit, quand le capitaine des voleurs s'éveilla. Il ſe lève, il regarde par la fenêtre qu'il ouvre; & comme il n'apperçoit aucune lumière, & qu'il voit régner un

grand repos & un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant des petites pierres, dont plusieurs tombèrent sur les vases, comme il n'en douta point par le son qui lui en vint aux oreilles. Il prête l'oreille, & il n'entend ni n'apperçoit rien qui lui fasse connoître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet, il jette des petites pierres une seconde & une troisième fois. Elles tombent sur les vases, & cependant pas un des voleurs ne donne le moindre signe de vie, & il n'en peut comprendre la raison. Il descend dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible, il approche de même du premier vase, & quand il veut demander au voleur, qu'il croit vivant, s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude & de brûlé, qui exhale du vase, par où il connoît que son entreprise contre Ali Baba, pour lui ôter la vie & pour piller sa maison, & pour emporter s'il pouvoit l'or qu'il avoit enlevé à sa communauté, étoit échouée. Il passe au vase qui suivoit, & à tous les autres l'un après l'autre, & il trouve que ses gens étoient péris par le même sort; & par la diminution de l'huile dans le vase qu'il avoit apporté plein, il connut la manière dont on s'étoit pris pour le priver du secours qu'il en attendoit.

attendoit. Au désespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin d'Ali Baba, qui donnoit dans la cour, & de jardin en jardin, en passant par-dessus les murs, il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit & qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, après avoir attendu quelque temps, elle ne douta pas du parti qu'il avoit pris, plutôt que de chercher à se sauver par la porte de la maison, qui étoit fermée à double tour. Satisfaite & dans une grande joie d'avoir si bien réussi à mettre toute la maison en sûreté, elle se coucha enfin, & elle s'endormit.

Ali Baba cependant sortit avant le jour, & alla au bain suivi de son esclave, sans rien savoir de l'évènement étonnant qui étoit arrivé chez lui pendant qu'il dormoit, au sujet duquel Morgiane n'avoit pas jugé à propos de l'éveiller, avec d'autant plus de raison, qu'elle n'avoit pas de temps à perdre dans le temps du danger, & qu'il étoit inutile de troubler son repos, après qu'elle l'eut détourné.

En revenant des bains, & en rentrant chez lui, que le soleil étoit levé, Ali Baba fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans

leur place, & que le marchand ne se fût pas rendu au marché avec ses mulets, qu'il en demanda la raison à Morgiane qui lui étoit venue ouvrir, & qui avoit laissé toutes choses dans l'état où il les voyoit, pour lui en donner le spectacle, & lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avoit fait pour sa conservation.

Mon bon maître, dit Morgiane, en répondant à Ali Baba, dieu vous conserve, vous & toute votre maison. Vous apprendrez mieux ce que vous désirez de savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir; prenez la peine de venir avec moi.

Ali Baba suivit Morgiane; quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase: Regardez dans le vase, lui dit-elle, & voyez s'il y a de l'huile.

Ali Baba regarda; & comme il eut vu un homme dans le vase, il se retira en arrière tout effrayé, avec un grand cri. Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal; il en a fait, mais il n'est plus en état d'en faire, ni à vous ni à personne, il n'a plus de vie.

Morgiane, s'écria Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir? explique-le-moi.

Je vous l'expliquerai, dit Morgiane; mais modérez votre étonnement; & n'éveillez pas la curiosité des voisins, d'avoir connoissance d'une chose qu'il est très-important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases.

Ali Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier, où il y avoit de l'huile, dont il remarqua que l'huile étoit notablement diminuée; & quand il eut fait, il demeura comme immobile, tantôt en jetant les yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane, sans dire mot, tant la surprise où il étoit, étoit grande. A la fin, comme si la parole lui fut revenue: Et le marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu?

Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vous dirai aussi qui il est, & ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre; car il est temps, pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain.

Pendant qu'Ali Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine prendre le bouillon; elle le lui apporta, & avant de

le prendre, Ali Baba lui dit : Commence toujours à satisfaire l'impatience où je suis, & raconte-moi une histoire si étrange, avec toutes ses circonstances.

Morgiane, pour obéir à Ali Baba, lui dit : Seigneur, hier au soir, quand vous vous fûtes retiré pour vous coucher, je préparai votre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, & j'en chargeai Abdalla. Ensuite je mis le pot au feu pour le bouillon ; & comme je l'écumois, la lampe, faute d'huile, s'éteignit tout-à-coup ; & il n'y en avoit pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelques bouts de chandelle, & je n'en trouvai pas un. Abdalla, qui me vit embarrassée, me fit souvenir des vases pleins d'huile qui étoient dans la cour, comme il n'en doutoit pas, non plus que moi, & comme vous l'avez cru vous-même. Je pris la cruche & je courus au vase le plus voisin. Mais comme je fus près du vase, il en sortit une voix qui me demanda : Est-il temps ? Je ne m'effrayai pas ; mais en comprenant sur-le-champ la malice du faux marchand, je répondis sans hésiter : Pas encore, mais bientôt. Je passai au vase qui suivoit, & une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres

vases l'un après l'autre ; à pareille demande, pareille réponse, & je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vase, dont j'emplis la cruche.

Quand j'eus considéré qu'il y avoit trente-sept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendoient que le signal ou que le commandement de leur chef, que vous avez pris pour un marchand, & à qui vous aviez fait un si grand accueil, pour mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de temps, je rapportai la cruche, j'allumai la lampe ; & après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuisine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis sur le feu, & quand elle fut bien bouillante, j'en allai verser dans chaque vase où étoient les voleurs, autant q[illegible] en fallut pour les empêcher tous d'exécuter le pernicieux dessein qui les avoit amenés.

La chose ainsi terminée de la manière que je l'avois méditée, je revins dans la cuisine, j'éteignis la lampe ; & avant que je me couchasse, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre quel parti prendroit le faux marchand d'huile.

Au bout de quelque temps, j'entendis que pour signal il jeta de sa fenêtre de petites pierres qui tombèrent sur les vases. Il en jeta

une seconde & troisième fois; & comme il n'apperçut ou n'entendit aucun mouvement, il descendit, & je le vis aller de vase en vase jusqu'au dernier; après quoi l'obscurité de la nuit fit que je le perdis de vue. J'observai encore quelque temps, & comme je vis qu'il ne revenoit pas, je ne doutai pas qu'il ne se fût sauvé par le jardin, désespéré d'avoir si mal réussi. Ainsi, persuadée que la maison étoit en sûreté, je me couchai.

En achevant, Morgiane ajouta : Voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, & je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avois faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avois pas cru devoir vous entretenir, qui est qu'une fois en revenant de la ville de bon matin, j'apperçus que la porte de la rue étoit marquée de blanc, & le jour d'après de rouge, après la marque blanche, & que chaque fois, sans savoir à quel dessein cela pouvoit avoir été fait, j'avois marqué de même & au même endroit, deux ou trois portes de nos voisins, au-dessus & au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne sais pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoiqu'il en soit, la

voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avoient juré votre perte, & qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes, tant qu'il sera certain qu'il en restera quelqu'un au monde. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation, comme j'y suis obligée.

Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba, pénétré de la grande obligation qu'il lui avoit, lui dit : Je ne mourrai pas que je ne t'aye récompensée comme tu le mérites. Je te dois la vie; & pour commencer à t'en donner une marque de reconnoissance, je te donne la liberté dès-à-présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me le propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen; j'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté, & qu'en achevant de la détourner de dessus ma tête, il délivrera le monde de leur persécution & de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de cette peste du genre humain, avec un si grand secret que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée, & c'est à quoi je vais travailler avec Abdalla.

Le jardin d'Ali Baba étoit d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans différer, il alla sous ces arbres avec son esclave, creuser une fosse longue & large à proportion des corps qu'ils avoient à y enterrer. Le terrein étoit aisé à remuer, & ils ne mirent pas un long temps à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vases, & ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étoient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin, & ils les arrangèrent dans la fosse; & après les avoir couverts de la terre qu'ils en avoient tirée, ils dispersèrent ce qui en restoit aux environs, de manière que le terrein parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile & les armes; & quant aux mulets, dont il n'avoit pas besoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenoit toutes ces mesures pour ôter à la connoissance du public par quel moyen il étoit devenu riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs étoit retourné à la forêt, avec une mortification inconcevable, & dans l'agitation, ou plutôt dans la confusion où il étoit d'un succès si malheureux & si contraire à ce qu'il s'étoit

promis; il étoit rentré dans la grotte, sans avoir pu s'arrêter à aucune résolution dans le chemin, sur ce qu'il devoit faire ou ne pas faire à Ali Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure, lui parut affreuse. Braves gens, s'écria-t-il, compagnons de mes veilles, de mes courses & de mes travaux, où êtes-vous? Que puis-je faire sans vous? Vous avois-je rassemblés & choisis pour vous voir périr tous à la fois par une destinée si fatale & si indigne de votre courage? Je vous regretterois moins si vous étiez morts le sabre à la main en vaillans hommes. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens de main comme vous; & quand je le voudrois, pourrois-je l'entreprendre, & ne pas exposer tant d'or, tant d'argent, tant de richesses à la proie de celui qui s'est déjà enrichi d'une partie? Je ne puis & je ne dois pas y songer, qu'auparavant je ne lui aye ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul; & quand j'aurai pourvu de la sorte à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure, ni sans successeurs ni sans maître après moi, qu'il se conserve & qu'il s'augmente dans toute la postérité. Cette

résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter; & alors plein d'espérance, & l'esprit tranquille, il s'endormit, & il passa la nuit assez paisiblement.

Le lendemain, le capitaine des voleurs éveillé de grand matin, comme il se l'étoit proposé, prit un habit fort propre, conformément au dessein qu'il avoit médité, & il vint à la ville, où il prit un logement dans un khan; & comme il s'attendoit que ce qui s'étoit passé chez Ali Baba pouvoit avoir fait de l'éclat, il demanda au concierge, par manière d'entretien, s'il y avoit quelque chose de nouveau dans la ville; sur quoi le concierge parla de toute autre chose que de ce qu'il lui importoit de savoir. Il jugea de là que la raison pourquoi Ali Baba gardoit un si grand secret, venoit de ce qu'il ne vouloit pas que la connoissance qu'il avoit du trésor, & du moyen d'y entrer, fût divulguée; & de ce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit pour c sujet qu'on en vouloit à sa vie. Cela l'anim davantage à ne rien négliger pour se défai de lui par la même voie du secret.

Le capitaine des voleurs se pourvut d cheval, dont il se servit pour transport son logement plusieurs sortes de riches ét

& de toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt, avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il les alloit prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassé ce qu'il avoit jugé à propos; il chercha une boutique. Il en trouva une; & après l'avoir prise à louage du propriétaire, il la garnit, & il s'y établit. La boutique, qui se trouva vis-à-vis de la sienne, étoit celle qui avoit appartenu à Cassim, & qui étoit occupée par le fils d'Ali Baba, il n'y avoit pas long-temps.

Le capitaine des voleurs, qui avoit pris le nom de Cogia Houssain, comme nouveau venu, ne manqua pas de faire civilité aux marchands ses voisins, selon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba étoit jeune, bien fait, qu'il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il avoit occasion plus souvent de lui parler & de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il eut bientôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement & plus assiduement, quand trois ou quatre jours après son établissement, il eut reconnu Ali Baba qui vint voir son fils, qui s'arrêta à s'entretenir avec lui, comme il avoit coutume de le faire de temps en temps, & qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté,

que c'étoit son père. Il augmenta ses empressemens auprès de lui, il le caressa, il lui fit de petits présens, il le régala même, & il lui donna plusieurs fois à manger.

Le fils d'Ali Baba ne voulut pas avoir tant d'obligation à Cogia Houssain sans lui rendre la pareille. Mais il étoit logé étroitement, & il n'avoit pas la même commodité que lui, pour le régaler comme il le souhaitoit. Il parla de son dessein à Ali Baba son père, en lui faisant remarquer qu'il ne seroit pas séant qu'il demeurât plus long-temps sans reconnoître les honnêtetés de Cogia Houssain.

Ali Baba se chargea du régal avec plaisir: Mon fils, dit-il, il est demain vendredi; comme c'est un jour que les gros marchands, comme Cogia Houssain & comme vous, tiennent leurs boutiques fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après-dînée, & en revenant faites ensorte que vous le fassiez passer par chez moi, & que vous le fassiez entrer. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte, que si vous l'invitiez dans les formes. Je vais ordonner à Morgiane de faire le soupé, & de le tenir prêt.

Le vendredi, le fils d'Ali Baba & Cogia Houssain se trouvèrent l'après-dînée au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, & ils firent leur

promenade. En revenant, comme le fils d'Ali Baba avoit affecté de faire passer Cogia Houssain par la rue où demeuroit son père, quand ils furent arrivés devant la porte de la maison, il l'arrêta & en frappant : C'est, lui dit-il, la maison de mon père, lequel, sur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connoissance. Je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres dont je vous suis redevable.

Quoique Cogia Houssain fût arrivé au but qu'il s'étoit proposé, qui étoit d'avoir entrée chez Ali Baba, & de lui ôter la vie sans hasarder la sienne, en ne faisant pas d'éclat, il ne laissa pas néanmoins de s'excuser, & de faire semblant de prendre congé du fils ; mais comme l'esclave d'Ali Baba venoit d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, & en entrant le premier, il le tira & le força en quelque manière d'entrer, comme malgré lui.

Ali Baba reçut Cogia Houssain avec un visage ouvert, & avec le bon accueil qu'il pouvoit souhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avoit pour son fils. L'obligation qu'il vous en a, & que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, est d'autant plus grande, que c'est un jeune homme qui n'a pas encore

l'ufage du monde, & que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former.

Cogia Houffain rendit compliment pour compliment à Ali Baba, en l'affurant que fi fon fils n'avoit pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avoit un bon fens qui lui tenoit lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée fur d'autres fujets indifférens, Cogia Houffain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta : Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de fouper avec moi. Le repas que je veux vous donner, eft beaucoup au-deffous de ce que vous méritez ; mais tel qu'il eft, j'efpère que vous l'agréerez d'auffi bon cœur que j'ai intention de vous le donner.

Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houffain, je fuis très-perfuadé de votre bon cœur, & fi je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire fans accepter l'offre obligeante que vous me faites, je vous fupplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité, mais parce que j'en ai une raifon que vous approuveriez fi elle vous étoit connue.

Et quelle peut être cette raifon, feigneur,

reprit Ali Baba, peut-on vous la demander? Je puis la dire, répliqua Cogia Houssain; c'est que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du sel; jugez vous-même de la contenance que je ferois à votre table. Si vous n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi; & quant à la viande & aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous, je vais y donner ordre; ainsi faites-moi la grâce de demeurer, je reviens à vous dans un moment.

Ali Baba alla à la cuisine, & il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du sel sur la viande qu'elle avoit à servir, & de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avoit commandés, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane qui étoit prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, & de s'en expliquer à Ali Baba: Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile, qui ne mange pas de sel? votre soupé ne sera plus bon à manger, si je le sers plus tard. Ne te fâche pas, Morgiane,

reprit Ali Baba, c'eſt un honnête homme; fais ce que je te dis.

Morgiane obéit, mais à contre-cœur, & elle eut la curioſité de connoître cet homme qui ne mangeoit pas de ſel. Quand elle eut achevé, & qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houſſain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs, malgré ſon déguiſement; & en l'examinant avec attention, elle apperçut qu'il avoit un poignard caché ſous ſon habit. Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le ſcélérat ne veuille pas manger de ſel avec mon maître; c'eſt ſon plus fier ennemi, il veut l'aſſaſſiner; mais je l'en empêcherai.

Quand Morgiane eut achevé de ſervir, ou de faire ſervir par Abdalla, elle prit le temps pendant que l'on ſoupoit, & fit les préparatifs néceſſaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis; & elle venoit d'achever, lorſqu'Abdalla vint l'avertir qu'il étoit temps de ſervir le fruit. Elle porta le fruit, & dès qu'Abdalla eut levé ce qui étoit ſur la table, elle le ſervit. Enſuite elle poſa près d'Ali Baba une petite table, ſur laquelle elle mit le vin avec trois taſſes; & en ſortant elle emmena Abdalla avec elle, comme pour aller

ſouper enſemble, & donner à Ali Baba, ſelon la coutume, la liberté de s'entretenir & de ſe réjouir agréablement avec ſon hôte, & de le faire bien boire.

Alors, le faux Cogia Houſſain, ou plutôt le capitaine des quarante voleurs, crut que l'occaſion favorable pour ôter la vie à Ali Baba étoit venue. Je vais, dit-il, faire enivrer le père & le fils, & le fils à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père, & je me ſauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuiſinière & l'eſclave n'auront pas encore achevé de ſouper ou ſeront endormis dans la cuiſine.

Au lieu de ſouper, Morgiane qui avoit pénétré dans l'intention du faux Cogia Houſſain, ne lui donna pas le temps de venir à l'exécution de ſa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danſeuſe fort propre, prit une coëffure convenable, & ſe ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard, dont la gaîne & le poignard étoient de même métal; & avec cela elle appliqua un fort beau maſque ſur ſon viſage. Quand elle ſe fut déguiſée de la ſorte, ellle dit à Abdalla : Abdalla, prends ton tambour de baſque, & allons donner à l'hôte de notre

maître & ami de ſon fils, le divertiſſement que nous lui donnons quelquefois.

Abdalla prend le tambour de baſque, il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, & il entre dans la ſalle. Morgiane en entrant après, lui fait une profonde révérence d'un air délibéré & à ſe faire regarder, comme en demandant la permiſſion de faire voir ce qu'elle ſavoit faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba vouloit parler, il ceſſa de toucher le tambour de baſque. Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba; Cogia Houſſain jugera de quoi tu es capable, & il nous dira ce qu'il en penſera. Au moins, ſeigneur, dit-il à Cogia Houſſain, en ſe tournant de ſon côté, ne croyez pas que je me mette en dépenſe pour vous donner ce divertiſſement. Je le trouve chez moi, & vous voyez que ce ſont mon eſclave & ma cuiſinière, & dépenſière en même-temps, qui me le donnent. J'eſpère que vous ne le trouverez pas déſagréable.

Cogia Houſſain ne s'attendoit pas qu'Ali Baba dût ajouter ce divertiſſement au ſoupé qu'il lui donnoit. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occaſion qu'il croyoit avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il ſe conſola par l'eſpérance de la trouver en

continuant de ménager l'amitié du père & du fils. Ainsi, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner, il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, & il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisoit plaisir ne pouvoit pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba & Cogia Houssain avoient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque & l'accompagna de sa voix sur un air à danser; & Morgiane, qui ne cédoit à aucun danseur ou danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnoit ce spectacle, dont il n'y avoit peut-être que le faux Cogia Houssain qui y donnât le moins d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément & de la même force, elle tira enfin le poignard, & en le tenant à la main elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans, & par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en

faiſant ſemblant de s'en frapper elle-même dans le ſein.

Comme hors d'haleine, enfin, elle arracha le tambour de baſque des mains d'Abdalla, de la main gauche, & en tenant le poignard de la droite, elle alla préſenter le tambour de baſque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danſeurs & danſeuſes de profeſſion, qui en uſent ainſi pour ſolliciter la libéralité de leurs ſpectateurs.

Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de baſque de Morgiane ; Morgiane s'adreſſa enſuite au fils d'Ali Baba, qui ſuivit l'exemple de ſon père. Cogia Houſſain qui vit qu'elle alloit venir auſſi à lui, avoit déjà tiré la bourſe de ſon ſein pour lui faire ſon préſent, & il y mettoit la main, dans le moment que Morgiane, avec un courage digne de ſa fermeté & de ſa réſolution, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, ſi avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba & ſon fils, épouvantés de cette action, pouſsèrent un grand cri : Ah malheureuſe ! s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait ? eſt-ce pour nous perdre moi & ma famille ?

Ce n'eſt pas vous perdre, répondit Morgiane, je l'ai fait pour votre conſervation.

Alors en ouvrant la robe de Cogia Houssain, & en montrant à Ali Baba le poignard dont il étoit armé : Voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, & regardez-le-bien au visage, vous y reconnoîtrez le faux marchand d'huile, & le capitaine des quarante voleurs. Ne considérez-vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous? en voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein pernicieux? Avant que je l'eusse vu, le soupçon m'en étoit venu, du moment que vous m'avez fait connoître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vu, & vous voyez que mon soupçon n'étoit pas mal fondé.

Ali Baba qui connut la nouvelle obligation qu'il avoit à Morgiane de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa : Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, & alors je t'ai promis que ma reconnoissance n'en demeureroit pas là, & que bientôt j'y mettrois le comble. Ce temps est venu, & je te fais ma belle-fille.

Et en s'adressant à son fils : Mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois assez bon fils, pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme sans vous consulter. Vous ne lui avez pas moins d'obli-

gation que moi. Vous voyez que Cogia Houſſain n'avoit recherché votre amitié que dans le deſſein de mieux réuſſir à m'arracher la vie par ſa trahiſon ; & s'il y eût réuſſi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût ſacrifié auſſi à ſa vengeance. Conſidérez de plus qu'en épouſant Morgiane, vous épouſez le ſoutien de ma famille, tant que je vivrai, & l'appui de la vôtre juſqu'à la fin de vos jours.

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il conſentoit à ce mariage, non-ſeulement parce qu'il ne vouloit pas déſobéir à ſon père, mais même parce qu'il y étoit porté par ſa propre inclination.

On ſongea enſuite dans la maiſon d'Ali Baba à enterrer le corps du capitaine, auprès de ceux des quarante voleurs ; & cela ſe fit ſi ſecrètement, qu'on n'en eut connoiſſance qu'après de longues années, lorſque perſonne ne ſe trouvoit plus intéreſſé dans la publication de cette hiſtoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba célébra les nôces de ſon fils & de Morgiane avec grande ſolemnité, & par un feſtin ſomptueux, accompagné de danſes, de ſpecta-

cles & des divertiſſemens accoutumés; & il eut la ſatisfaction de voir que ſes amis & ſes voiſins, qu'il avoit invités, ſans avoir connoiſſance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoroient pas les belles & bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de ſa générosité & de ſon bon cœur.

Après le mariage, Ali Baba qui s'étoit abſtenu de retourner à la grotte des voleurs depuis qu'il en avoit tiré & rapporté le corps de ſon frère Caſſim ſur un de ſes trois ânes, avec l'or dont il les avoit chargés, par la crainte de les y trouver, ou d'y être ſurpris, s'en abſtint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur capitaine; parce qu'il ſuppoſa que les deux autres, dont le deſtin ne lui étoit pas connu, étoient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vu qu'il ne s'étoit fait aucune entrepriſe pour l'inquiéter, la curioſité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions néceſſaires pour ſa sûreté. Il monta à cheval; & quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'apperçut aucun veſtige, ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre, il attacha ſon cheval, & en

se présentant devant la porte, il prononça ces paroles : *Sesame, ouvre-toi*, qu'il n'avoit pas oubliées. La porte s'ouvrit; il entra, & l'état où il trouva toutes choses dans la grotte, lui fit juger que personne n'y étoit entré depuis environ le temps que le faux Cogia Houssain étoit venu lever boutique dans la ville, & ainsi que la troupe des quarante voleurs étoit entièrement dissipée & exterminée depuis ce temps-là, & il ne douta plus qu'il ne fût le seul au monde qui eût le secret de faire ouvrir la grotte, & que le trésor qu'elle enfermoit étoit à sa disposition. Il s'étoit muni d'une valise, il la remplit d'autant d'or que son cheval en put porter, & il revint à la ville.

Depuis ce temps-là, Ali Baba, son fils, qu'il mena à la grotte, & à qui il enseigna le secret pour y entrer, & après eux leur postérité, à laquelle ils firent passer le même secret, en profitant de leur fortune avec modération, vécurent dans une grande splendeur, & honorés des premières dignités de la ville.

Après avoir achevé de raconter cette histoire au sultan Schahriar, Scheherazade qui vit qu'il n'étoit pas encore jour, commença de lui faire le récit de celle que nous allons voir.

HISTOIRE

HISTOIRE

D'Ali Cogia, Marchand de Bagdad.

SOUS le règne du calife Haroun Alraschid, dit la sultane, il y avoit à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia, qui n'étoit ni des plus riches, ni aussi du dernier ordre, lequel demeuroit dans sa maison paternelle, sans femme & sans enfans. Dans le temps que libre de ses actions il vivoit content de ce que son négoce lui produisoit, il eut trois jours de suite un songe dans lequel un vieillard vénérable lui apparut avec un regard sévère, qui le réprimandoit de ce qu'il ne s'étoit pas encore acquitté du pélérinage de la Mecque.

Ce songe troubla Ali Cogia & le mit dans un grand embarras. Comme bon musulman, il n'ignoroit pas l'obligation où il étoit de faire ce pélérinage; mais comme il étoit chargé d'une maison, de meubles & d'une boutique, il avoit toujours cru que c'étoient des motifs assez puissans pour s'en dispenser, en tâchant d'y suppléer par des

aumônes, & par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le ſonge, ſa conſcience le preſſoit ſi vivement, que la crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur, le fit réſoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour ſe mettre en état d'y ſatisfaire dans l'année qui couroit, Ali Cogia commença par la vente de ſes meubles; il vendit enſuite ſa boutique, & la plus grande partie des marchandiſes dont elle étoit garnie, en réſervant celles qui pouvoient être de débit à la Mecque; & pour ce qui eſt de la maiſon, il trouva un locataire à qui il en fit un bail. Les choſes ainſi diſpoſées, il ſe trouva prêt à partir dans le temps que la caravane de Bagdad pour la Mecque ſe mettroit en chemin. La ſeule choſe qui lui reſtoit à faire, étoit de mettre en ſûreté une ſomme de mille pièces d'or qui l'eût embarraſſé dans le pélérinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui, pour ſa dépenſe & pour d'autres beſoins.

Ali Cogia choiſit un vaſe d'une capacité convenable; il y mit les mille pièces d'or, & il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vaſe, il le porte chez un marchand de ſes amis. Il lui dit: Mon frère, vous n'ignorez pas que dans peu de

jours je pars comme pélerin de la Mecque avec la caravane ; je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger d'un vase d'olives que voici, & de me le conserver jusqu'à mon retour. Le marchand lui dit obligeamment : Tenez, voilà la clef de mon magasin, portez-y vous-même votre vase, & mettez-le où il vous plaira ; je vous promets que vous l'y retrouverez.

Le jour du départ de la caravane de Bagdad arrivé, Ali Cogia, avec un chameau chargé de marchandises dont il avoit fait choix, & qui lui servit de monture dans le chemin, s'y joignit ; & il arriva heureusement à la Mecque. Il y visita, avec tous les autres pélerins, le temple si célèbre & si fréquenté chaque année par toutes les nations musulmanes qui y abordent de tous les endroits de la terre où elles sont répandues, en observant très-religieusement les cérémonies qui leur sont prescrites. Quand il se fut acquitté des devoirs de son pélerinage, il exposa les marchandises qu'il avoit apportées pour les vendre ou pour les échanger.

Deux marchands qui passoient, & qui virent les marchandises d'Ali Cogia, les trouvèrent si belles, qu'ils s'arrêtèrent pour les

considérer, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre en se retirant : Si ce marchand savoit le gain qu'il feroit au Caire sur ses marchandises, il les y porteroit, plutôt que de les vendre ici, où elles sont à bon marché.

Ali Cogia entendit ces paroles; & comme il avoit entendu parler mille fois des beautés de l'Egypte, il résolut sur le champ de profiter de l'occasion & d'en faire le voyage. Ainsi après avoir rempaqueté & r'emballé ses marchandises, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Egypte, en se joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de se repentir du parti qu'il avoit pris; il y trouva si bien son compte, qu'en très-peu de jours il eut achevé de vendre toutes ses marchandises, avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avoit espéré. Il en acheta d'autres dans le dessein de passer à Damas; & en attendant la commodité d'une caravane qui devoit partir dans six semaines, il ne se contenta pas de voir tout ce qui étoit digne de sa curiosité dans le Caire, il alla aussi admirer les pyramides, & il remonta le Nil jusqu'à une cer-

taine distance, & il vit les villes les plus célèbres situées sur l'un & l'autre bord.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane étoit de passer par Jérusalem, notre marchand de Bagdad profite de l'occasion de visiter le temple, regardé par tous les musulmans comme le plus saint, après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de Noble Sainteté.

Ali Cogia trouva la ville de Damas un lieu si délicieux par l'abondance de ses eaux, par ses prairies & par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avoit lu de ses agrémens dans nos histoires, lui parut beaucoup au-dessous de la vérité, & qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oublioit pas qu'il étoit de Bagdad, il en prit enfin le chemin, & il arriva à Alep, où il fit encore quelque séjour; & delà, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abréger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Moussoul, des marchands de Perse, avec lesquels il étoit venu d'Alep, & avec qui il avoit contracté une grande amitié, avoient pris un si grand ascendant sur son esprit, par leurs honnêtetés & par leurs entretiens agréables, qu'ils n'eurent pas de peine à lui persuader

de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Schiraz, d'où il lui seroit aisé de retourner à Bagdad avec un gain considérable. Ils le menèrent par les villes de Sultanie, de Reï, de Coam, de Caschan, d'Ispahan, & delà à Schiraz, d'où il eut encore la complaisance de les accompagner aux Indes & de revenir à Schiraz avec eux.

De la sorte, en comptant le séjour qu'il avoit fait dans chaque ville, il y avoit bientôt sept ans qu'Ali Cogia étoit parti de Bagdad, quand enfin il résolut d'en prendre le chemin, & jusqu'alors, l'ami auquel il avoit confié le vase d'olives avant son départ, pour le lui garder, n'avoit songé ni à lui ni au vase. Dans le temps qu'il étoit en chemin avec une caravane partie de Schiraz, un soir que ce marchand son ami soupoit en famille, on vint à parler d'olives, & sa femme témoigna quelque désir d'en manger, en disant qu'il y avoit long-temps qu'on n'en avoit vu dans la maison.

A propos d'olives, dit le mari, vous me faites souvenir qu'Ali Cogia m'en laissa un vase en allant à la Mecque il y a sept ans, qu'il mit lui-même dans mon magasin, pour le reprendre à son retour. Mais où est Ali Cogia depuis qu'il est parti? Il est vrai qu'au retour

de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avoit paſſé en Egypte. Il faut qu'il y ſoit mort, puiſqu'il n'eſt pas revenu depuis tant d'années; nous pouvons déſormais manger les olives ſi elles ſont bonnes. Qu'on me donne un plat & de la lumière, j'en irai prendre, & nous en goûterons.

Mon mari, reprit la femme, gardez-vous bien, au nom de dieu, de commettre une action ſi noire; vous ſavez que rien n'eſt plus ſacré qu'un dépôt. Il y a ſept ans, dites-vous, qu'Ali Cogia eſt allé à la Mecque, & qu'il n'eſt pas revenu; mais l'on vous a dit qu'il étoit allé en Egypte; & d'Egypte, que ſavez-vous s'il n'eſt pas allé plus loin? Il ſuffit que vous n'ayez pas de nouvelles de ſa mort; il peut revenir demain, après demain. Quelle infamie ne ſeroit-ce pas pour vous & pour votre famille s'il revient, & que vous ne lui rendiſſiez pas ſon vaſe dans le même état & tel qu'il vous l'a confié? Je vous déclare que je n'ai pas envie de ces olives, & que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par manière d'entretien. De plus, croyez vous qu'après tant de temps les olives ſoient encore bonnes? elles ſont pourries & gâtées. Et ſi Ali Cogia revient, comme un preſſentiment me le dit, & qu'il s'apperçoive que

vous y ayez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié & de votre fidélité? Abandonnez votre dessein, je vous en conjure.

La femme ne tint un si long discours à son mari, que parce qu'elle lisoit son obstination sur son visage. En effet, il n'écouta pas de si bons conseils; il se leva & il alla à son magasin avec de la lumière & un plat. Alors, souvenez-vous au moins, lui dit sa femme, que je ne prends pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuiez pas la faute s'il vous arrive de vous en repentir.

Le marchand eut encore les oreilles fermées, & il persista dans son dessein. Quand il fut dans son magasin, il prend le vase, il le découvre, & il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous étoit aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, & de la secousse avec laquelle il les versa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand, naturellement avide & attentif, regarde dans le vase, & apperçoit qu'il avoit versé presque toutes les olives dans le plat, & que le reste étoit tout or en belle monnoie. Il remet dans le vase ce qu'il avoit versé d'olives, il le recouvre & il revient.

Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez

raiſon, les olives ſont pourries, & j'ai rebouché le vaſe, de manière qu'Ali Cogia ne s'appercevra pas que j'y ai touché, ſi jamais il revient. Vous euſſiez mieux fait de me croire, reprit la femme, & de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive aucun mal.

Le marchand fut auſſi peu touché de ces dernières paroles de ſa femme, que de la remontrance qu'elle lui avoit faite. Il paſſa la nuit preſqu'entière à ſonger au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia, & à faire enſorte qu'il lui demeurât au cas qu'il revînt & qu'il lui demandât le vaſe. Le lendemain de grand matin, il va acheter des olives de l'année; il revient, il jete les vieilles du vaſe d'Ali Cogia; il en prend l'or, il le met en ſûreté; & après l'avoir rempli des olives qu'il venoit d'acheter, il le recouvre du même couvercle, & il le remet à la même place où Ali Cogia l'avoit mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action ſi lâche, & qui devoit lui coûter cher, Ali Cogia arriva à Bagdad de ſon long voyage. Comme il avoit loué ſa maiſon avant ſon départ, il mit pied à terre dans un khan, où il prit un logement en attendant qu'il eût ſignifié ſon arrivée à

ſon locataire, & que le locataire ſe fût pourvu ailleurs d'un logement.

Le lendemain, Ali Cogia alla trouver le marchand ſon ami, qui le reçut en l'embraſſant, & en lui témoignant la joie qu'il avoit de ſon retour, après une abſence de tant d'années, qui, diſoit-il, avoit commencé de lui faire perdre l'eſpérance de jamais le revoir.

Après les complimens de part & d'autre, accoutumés dans une ſemblable rencontre, Ali Cogia pria le marchand de vouloir bien lui rendre le vaſe d'olives qu'il avoit confié à ſa garde, & de l'excuſer de la liberté qu'il avoit priſe de l'en embarraſſer.

Ali Cogia, mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire des excuſes, je n'ai été nullement embarraſſé de votre vaſe, & dans une pareille occaſion, j'en euſſe uſé avec vous de la même manière que vous en avez uſé avec moi. Tenez, voilà la clef de mon magaſin, allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis.

Ali Cogia alla au magaſin du marchand, il en apporta ſon vaſe; & après lui avoir rendu la clef, l'avoir bien remercié du plaiſir qu'il en avoit reçu, il retourne au khan où

il avoit pris logement. Il découvre le vase, & en y mettant la main, à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avoit cachées devoient être, il est dans une grande surprise de ne les y pas trouver. Il crut se tromper; & pour se tirer hors de peine promptement, il prend une partie des plats & autres vases de sa cuisine de voyage, & il verse tout le vase d'olives sans y trouver une seule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement; & en élevant les mains & les yeux au ciel: Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardois comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité si insigne!

Ali Cogia, sensiblement alarmé par la crainte d'avoir fait une perte si considérable, revient chez le marchand. Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je reviens sur mes pas: j'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives que j'ai repris dans votre magasin pour celui que j'y avois mis; avec les olives, j'y avois mis mille pièces d'or que je n'y trouve pas; peut-être en avez-vous eu besoin, & que vous vous en êtes servi pour votre négoce. Si cela est, elles sont à votre service; je vous prie seulement de me tirer hors de peine & de m'en donner une reconnoissance,

après quoi vous me les rendrez à votre commodité.

Le marchand qui s'étoit attendu qu'Ali Cogia viendroit lui faire ce compliment, avoit médité aussi ce qu'il devoit lui répondre. Ali Cogia, mon ami, dit-il, quand vous m'avez apporté votre vase d'olives, y ai-je touché ? ne vous ai-je pas donné la clef de mon magasin ? ne l'y avez vous pas porté vous-même, & ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état & couvert de même ? Si vous y avez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avoit des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en sais ; vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'y ai pas touché.

Ali Cogia prit toutes les voies de douceur pour faire en sorte que le marchand se rendît justice à lui-même. Je n'aime, dit-il, que la paix, & je serois fâché d'en venir à des extrêmités qui ne vous feroient pas honneur dans le monde, & dont je ne me servirois qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation. Encore une fois, je serois au désespoir si votre opiniâtreté m'obligeoit de

prendre les voies de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque chose de mon droit, que d'y recourir.

Ali Cogia, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt, vous l'avez repris, vous l'avez emporté, & vous venez me demander mille pièces d'or. M'avez-vous dit qu'elles fussent dans le vase? J'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez pas des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez-moi, retirez-vous, & ne faites pas assembler le monde devant ma boutique.

Quelques-uns s'y étoient déjà arrêtés; & ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme qui sortoit hors des bornes de la modération, firent que non-seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques, & vinrent pour prendre connoissance de la dispute qui étoit entre lui & Ali Cogia, & tâcher de les mettre d'accord. Quand Ali Cogia leur eut exposé le sujet, les plus apparens demandèrent au marchand ce qu'il avoit à répondre.

Le marchand avoua qu'il avoit gardé le

vase d'Ali Cogia dans son magasin; mais il nia qu'il y eût touché, & il fit serment qu'il ne savoit qu'il y eût des olives, que parce qu'Ali Cogia le lui avoit dit, & qu'il les prenoit tous à témoins de l'insulte qu'il venoit lui faire jusques chez lui.

Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Ali Cogia en prenant le marchand par le bras; mais puisque vous en usez si méchamment, je vous cite à la loi de dieu: voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le cadi.

A cette sommation, à laquelle tout bon musulman doit obéir, à moins de se rendre rebelle à la religion, le marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance. Allons, dit-il, c'est ce que je demande; nous verrons qui a tort vous ou moi.

Ali Cogia mena le marchand devant le tribunal du cadi, où il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait de la manière que nous venons de le voir. Le cadi lui demanda s'il avoit des témoins. Il répondit que c'étoit une précaution qu'il n'avoit pas prise, parce qu'il avoit cru que celui à qui il confioit son dépôt étoit son ami, & que jusqu'alors il l'avoit reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre chose, pour sa défense que ce qu'il avoit déjà dit à Ali Cogia, & en présence de ses voisins; & il acheva en disant qu'il étoit prêt d'affirmer par serment, non-seulement qu'il étoit faux qu'il eût pris les mille pièces d'or, comme on l'en accusoit, mais même qu'il n'en avoit aucune connoissance. Le cadi exigea de lui le serment, après quoi il le renvoya absous.

Ali Cogia extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable, protesta contre le jugement, en déclarant au cadi qu'il en porteroit sa plainte au calife Haroun Alraschid, qui lui feroit justice; mais le cadi ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leur procès, & il crut avoir fait son devoir, en renvoyant absous un accusé contre lequel on ne lui avoit pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournoit chez lui en triomphant d'Ali Cogia, avec la joie d'avoir ses mille pièces d'or à si bon marché, Ali Cogia alla dresser un placet; & dès le lendemain, après avoir pris son temps que le calife devoit retourner de la mosquée après la prière de midi, il se mit dans une rue sur le chemin, & dans le temps qu'il passoit,

il éleva le bras en tenant le placet à la main, & un officier, chargé de cette fonction, qui marchoit devant le calife, & qui se détacha de son rang, vint le prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia savoit que la coutume du calife Haroun Alraschid, en rentrant dans son palais, étoit de lire lui-même les placets qu'on lui présentoit de la sorte, il suivit la marche, entra dans le palais, & attendit que l'officier qui avoit pris le placet sortît de l'appartement du calife. En sortant, l'officier lui dit que le calife avoit lu son placet, lui marqua l'heure qu'il lui donneroit audience le lendemain; & après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui signifier de se trouver aussi le lendemain à la même heure.

Le soir du même jour, le calife avec le grand-visir Giafar, & Mesrour le chef des eunuques, l'un & l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, comme j'ai déjà fait remarquer à votre majesté, qu'il avoit coutume de le faire de temps en temps.

En passant par une rue, le calife entendit du bruit; il pressa le pas, & il arriva à une porte qui donnoit entrée dans une cour, où dix ou douze enfans, qui n'étoient pas en-

core retirés, jouoient au clair de la lune, de quoi il s'apperçut en regardant par une fente.

Le calife curieux de savoir à quel jeu ces enfans jouoient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte; & comme il continuoit de regarder par la fente, il entendit qu'un des enfans, le plus vif & le plus éveillé de tous, dit aux autres: Jouons au cadi; je suis le cadi, amenez-moi Ali Cogia & le marchand qui lui a volé mille pièces d'or.

A ces paroles de l'enfant, le calife se souvint du placet qui lui avoit été présenté le même jour, & qu'il avoit lu; & cela lui fit redoubler son attention, pour voir quel seroit le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia & du marchand étoit nouvelle, & qu'elle faisoit grand bruit dans la ville de Bagdad, jusques parmi les enfans, les autres enfans acceptèrent la proposition avec joie, & ils convinrent du personnage que chacun devoit jouer. Personne ne refuse à celui qui s'étoit offert de faire le cadi, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant & la gravité d'un cadi, un autre comme officier compétent du tribunal, lui en présenta deux,

dont il appela l'un Ali Cogia, & l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portoit sa plainte.

Alors le feint cadi prit la parole; & en interrogeant gravement le feint Ali Cogia: Ali Cogia, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà?

Le feint Ali Cogia, après une profonde révérence, informa le feint cadi du fait de point en point; & en achevant il conclut en le suppliant à ce qu'il lui plût interposer l'autorité de son jugement, pour empêcher qu'il ne fît une perte si considérable.

Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand, & il lui demanda pourquoi il ne rendoit pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandoit.

Le feint marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avoit alléguées devant le cadi de Bagdad; & il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disoit étoit la vérité.

N'allons pas si vîte, reprit le feint cadi, avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il, en s'adressant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté

le vaſe? Comme il eut répondu qu'il ne l'avoit pas apporté: Allez le prendre, reprit-il, apportez-le-moi.

Le feint Ali Cogia diſparoît pour un moment; & en revenant il feint de poſer un vaſe devant le feint cadi, en diſant que c'étoit le même vaſe qu'il avoit mis chez l'accuſé & qu'il avoit retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnoiſſoit auſſi pour le même vaſe; & comme le feint marchand eut témoigné par ſon ſilence qu'il ne pouvoit le nier, il commanda qu'on le découvrît. Le feint Ali Cogia fit ſemblant d'ôter le couvercle, & le feint cadi en faiſant ſemblant de regarder dans le vaſe: Voilà de belles olives, dit-il, que j'en goûte. Il fit ſemblant d'en prendre une & d'en goûter, & il ajouta; elles ſont excellentes.

Mais, continua le feint cadi, il me ſemble que les olives gardées pendant ſept ans ne devroient pas être ſi bonnes. Qu'on faſſe venir des marchands d'olives, & qu'ils voyent ce qui en eſt. Deux enfans lui furent préſentés en qualité de marchands d'olives. Etes-vous marchands d'olives, leur demanda le feint cadi? Comme ils eurent répondu que c'étoit leur profeſſion: Dites-moi, reprit-

il, savez-vous combien de temps des olives accommodées par des gens qui s'y entendent, peuvent se conserver bonnes à manger?

Seigneur, répondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année, elles n'ont plus ni saveur, ni couleur; elles ne sont bonnes qu'à jeter. Si cela est, reprit le feint cadi, voyez le vase que voilà, & dites-moi combien il y a de temps qu'on y a mis les olives qui y sont?

Les marchands feints firent semblant d'examiner les olives & d'en goûter, & témoignèrent au cadi qu'elles étoient récentes & bonnes. Vous vous trompez, reprit le feint cadi: voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mises dans le vase il y a sept ans.

Seigneur, repartirent les feints marchands, appelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année; & nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous.

Le feint marchand accusé par le feint Ali Cogia voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts; mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps.

Tais-toi, dit-il, tu es un voleur, qu'on le pende. De la sorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec une grande joie, en frappant des mains, & en se jetant sur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

On ne peut exprimer combien le calife Haroun Alraschid admira la sagesse & l'esprit de l'enfant qui venoit de rendre un jugement si sage, sur l'affaire qui devoit être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente, & en se levant, il demanda à son grand-visir, qui avoit été attentif aussi à ce qui venoit de se passer, s'il avoit entendu le jugement que l'enfant venoit de rendre, & ce qu'il en pensoit. Commandeur des croyans, répondit le grand-visir Giafar, on ne peut-être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse, dans un âge si peu avancé.

Mais, reprit le calife, sais-tu une chose, qui est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, & que le véritable Ali Cogia m'en a présenté le placet aujourd'hui? Je l'apprends de votre majesté, répond le grand-visir. Crois-tu, reprit encore le calife, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre? Si l'affaire est la même, repartit le grand-visir, il ne

me paroît pas que votre majesté puisse y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. Remarque donc bien cette maison, lui dit le calife, & amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma présence. Mande aussi au cadi, qui a renvoyé absous le marchand voleur, de s'y trouver, afin qu'il apprenne son devoir de l'exemple d'un enfant, & qu'il se corrige. Je veux aussi que tu prennes le soin de faire avertir Ali Cogia d'apporter son vase d'olives, & que deux marchands d'olives se trouvent à mon audience. Le calife lui donna cet ordre, en continuant sa tournée, qu'il acheva sans rencontrer autre chose qui méritât son attention.

Le lendemain, le grand-visir Giafar vint à la maison où le calife avoit été témoin du jeu des enfans, & il demanda à parler au maître; au défaut du maître, qui étoit sorti, on le fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avoit des enfans. Elle répondit qu'elle en avoit trois, & elle les fit venir devant lui. Mes enfans, leur demanda le grand-visir, qui de vous faisoit le cadi hier au soir que vous jouiez ensemble? Le plus grand, qui étoit l'aîné, répondit que c'étoit lui; & comme il ignoroit pourquoi il lui faisoit cette

demande, il changea de couleur. Mon fils, lui dit le grand-visir, venez avec moi, le commandeur des croyans veut vous voir.

La mère fut dans une grande alarme, quand elle vit que le grand-visir vouloit emmener son fils. Elle lui demanda : Seigneur, est-ce pour enlever mon fils, que le commandeur des croyans le demande ? Le grand-visir la rassura, en lui promettant que son fils lui seroit renvoyé en moins d'une heure, & qu'elle apprendroit à son retour le sujet pourquoi il étoit appelé, dont elle seroit contente. Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre, & qui le rende plus digne de paroître devant le commandeur des croyans, & elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

Le grand-visir emmena l'enfant, & il le présenta au calife à l'heure qu'il avoit donnée à Ali Cogia & au marchand pour les entendre.

Le calife qui vit l'enfant un peu interdit, & qui voulut le préparer à ce qu'il attendoit de lui : Venez, mon fils, dit-il, approchez ; est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia & du marchand qui lui a volé son or ? Je vous ai vu & je vous ai entendu ; je suis bien content de vous. L'enfant ne se décon-

certa pas, il répondit modeſtement que c'étoit lui. Mon fils, reprit le calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia & le véritable marchand : venez vous aſſeoir près de moi.

Alors le calife prit l'enfant par la main, monta & s'aſſit ſur ſon trône ; & quand il l'eut fait aſſeoir près de lui, il demanda où étoient les parties. On les fit avancer, & on les lui nomma, pendant qu'ils ſe proſternoient & qu'ils frappoient de leur front le tapis qui couvroit le trône. Quand ils ſe furent relevés, le calife leur dit : Plaidez chacun votre cauſe, l'enfant que voici vous écoutera & vous fera juſtice, & s'il manque en quelque choſe, j'y ſuppléerai.

Ali Cogia & le marchand parlèrent l'un après l'autre ; & quand le marchand vint à demander à faire le même ferment qu'il avoit fait dans ſon premier jugement, l'enfant dit qu'il n'étoit pas encore temps, & qu'auparavant il étoit à propos de voir le vaſe d'olives.

A ces paroles, Ali Cogia préſenta le vaſe, le poſa aux pieds du calife, & le découvrit. Le calife regarda les olives, & il en prit une dont il goûta. Le vaſe fut donné à examiner aux marchands experts, qui avoient été appelés ;

appelés ; & leur rapport fut que les olives étoient bonnes, & de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assuroit qu'elles y avoient été mises il y avoit sept ans ; à quoi ils firent la même réponse que les enfans, feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venoient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier ; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre, il regarda le calife : Commandeur des croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu ; c'est à votre majesté de condamner à mort sérieusement, & non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire.

Le calife instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre, ce qui fut exécuté, après qu'il eut déclaré où il avoit caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque, enfin, plein de justice & d'équité, après avoir averti le cadi qui avoit rendu le premier jugement, lequel étoit présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant, & le renvoya avec une bourse de

cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

HISTOIRE

Le Cheval enchanté.

SCHEHERAZADE, en continuant de raconter au sultan des Indes ses histoires si agréables, & auxquelles il prenoit un si grand plaisir, l'entretint de celle du cheval enchanté. Sire, dit-elle, comme votre majesté ne l'ignore pas, le Nevroux, c'est-à-dire le nouveau jour, qui est le premier de l'année & du printemps, ainsi nommé par excellence, est une fête si solemnelle & si ancienne dans toute l'étendue de la Perse, dès les premiers temps même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle est, & que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant, n'a pu jusqu'à nos jours venir à bout de l'abolir; quoique l'on puisse dire qu'elle est toute payenne, & que les cérémonies qu'on y observe sont superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célèbrée avec des réjouissances extraordinaires.

Mais les réjouiſſances qui ſe font à la cour les ſurpaſſent toutes infiniment par la variété des ſpectacles ſurprenans & nouveaux, & les étrangers des états voiſins, & même des plus éloignés, attirés par les récompenſes, & par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions & par leur induſtrie; de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles & les plus ingénieux du pays, avec les étrangers qui s'étoient rendus à Schiraz, où la cour étoit alors, eurent donné au roi & à toute ſa cour le divertiſſement de leurs ſpectacles, & que le roi leur eut fait ſes largeſſes, à chacun ſelon ce qu'il avoit mérité, & ce qu'il avoit fait paroître de plus extraordinaire, de plus merveilleux & de plus ſatisfaiſant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'eſtimât dignement récompenſé: dans le temps qu'il ſe préparoit à ſe retirer & à congédier la grande aſſemblée, un indien parut au pied de ſon trône, en faiſant avancer un cheval ſellé, bridé, & richement harnaché, repréſenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un véritable cheval.

L'indien ſe proſterna devant le trône, & quand il ſe fut relevé, en montrant le cheval au roi : Sire, dit-il, quoique je me préſente le dernier devant votre majeſté pour entrer en lice, je puis l'aſſurer néanmoins que dans ce jour de fête, elle n'a rien vu d'auſſi merveilleux & d'auſſi ſurprenant que le cheval ſur lequel je la ſupplie de jeter les yeux. Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre choſe que l'art & l'induſtrie de l'ouvrier à lui donner la reſſemblance du naturel, autant qu'il lui a été poſſible. Mais un autre ouvrier pourroit en faire un ſemblable, qui le ſurpaſſeroit même en perfection.

Sire, reprit l'indien, ce n'eſt pas auſſi par ſa conſtruction, ni par ce qu'il paroît à l'extérieur, que j'ai deſſein de faire regarder mon cheval par votre majeſté comme une merveille. C'eſt par l'uſage que j'en ſais faire, & que tout homme comme moi peut en faire, par le ſecret que je puis lui communiquer. Quand je le monte, en quelqu'endroit de la terre, ſi éloigné qu'il puiſſe être, que je veuille me tranſporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très-peu de temps. En peu de mots, ſire, voilà en quoi conſiſte la merveille de mon cheval ; merveille dont perſonne n'a jamais entendu parler, & dont

je m'offre de faire voir l'expérience à votre majesté, si elle me le commande.

Le roi de Perse qui étoit curieux de tout ce qui tenoit du merveilleux, & qui après tant de choses de cette nature qu'il avoit vues, & qu'il avoit cherché & désiré de voir, n'avoit rien vu qui en approchât, ni entendu dire qu'on eût vu rien de semblable, dit à l'indien qu'il n'y avoit que l'expérience qu'il venoit de lui proposer qui pût le convaincre de la prééminence de son cheval, & qu'il étoit prêt d'en voir la vérité.

L'indien mit aussitôt le pied dans l'étrier, se jeta sur le cheval avec une grande légèreté; & quand il eut mis le pied dans l'autre étrier, & qu'il se fut bien assuré sur la selle, il demanda au roi de Perse où il lui plaisoit de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz il y avoit une haute montagne qu'on découvroit à plein de la grande place où le roi de Perse étoit, devant son palais, remplie de tout le peuple qui s'y étoit rendu. Vois-tu cette montagne, dit le roi, en la montrant à l'indien, c'est où je souhaite que tu ailles; la distance n'est pas longue; mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller & pour revenir. Et parce qu'il n'est pas possible de te

conduire des yeux jufques-là, pour marque certaine que tu y feras allé, j'entends que tu m'apportes une palme d'un palmier qui eft au pied de la montagne.

A peine le roi de Perfe eut achevé de déclarer fa volonté par ces paroles, que l'indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevoit un peu au défaut du cou du cheval, en approchant du pommeau de la felle. Dans l'inftant le cheval s'éleva de terre, & enleva le cavalier en l'air comme un éclair, fi haut qu'en peu de momens ceux qui avoient les yeux les plus perçans le perdirent de vue, & cela fe fit avec une grande admiration du roi & de fes courtifans, & de grands cris d'étonnement de la part de tous les fpectateurs affemblés.

Il n'y avoit prefque pas un quart-d'heure que l'indien étoit parti, quand on l'apperçut au haut de l'air, qu'il revenoit la palme à la main. On le vit enfin arriver au-deffus de la place où il fit plufieurs caracoles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudiffoit, jufqu'à ce qu'il vînt fe pofer devant le trône du roi, à la même place d'où il étoit parti, fans aucune fecouffe du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre; & en s'ap-

prochant du trône, il se prosterna, & il posa la palme aux pieds du roi.

Le roi de Perse qui fut témoin avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inoui que l'indien venoit de lui donner, conçut en même-temps une forte envie de posséder le cheval. Et comme il se persuadoit qu'il ne trouveroit pas de difficultés à en traiter avec l'indien, quelque somme qu'il en demandât, résolu de la lui accorder, il le regardoit déjà comme la pièce la plus précieuse qu'il auroit dans son trésor, dont il comptoit de l'enrichir. A juger de ton cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'indien, je ne comprenois pas qu'il dût être considéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir désabusé; & pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt de l'acheter, s'il est à vendre.

Sire, reprit l'indien, je n'ai pas douté que votre majesté, qui passe entre tous les rois qui régnent aujourd'hui sur la terre, pour celui qui sait juger le mieux de toutes choses, & les estimer selon leur juste valeur, rendroit à mon cheval la justice qu'elle lui rend, dès que je lui aurois fait connoître par où il étoit digne de son attention. J'a-

vois même prévu qu'elle ne se contenteroit pas de l'admirer & de le louer, mais même qu'elle désireroit d'abord d'en être possesseur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, sire, quoique j'en connoisse le prix, autant qu'on peut le connoître, & que sa possession me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache si forte, que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de votre majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire, touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part.

Votre majesté aura donc pour agréable, continua l'indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur & du fabricateur, qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda, & en même-temps il exigea de moi que je ne le vendrois pas, & que si j'avois à lui donner un autre possesseur, ce seroit par un échange tel que je le jugerois à propos.

L'indien vouloit poursuivre, mais au mot d'échange, le roi de Perse l'interrompit : Je

ſuis prêt, repartit-il, de t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu ſais que mon royaume eſt grand, qu'il eſt rempli de grandes villes, puiſſantes, riches & peuplées. Je laiſſe à ton choix celle qu'il te plaira de choiſir en pleine puiſſance & ſouveraineté pour le reſte de tes jours.

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perſe, mais il étoit fort au-deſſous de ce que l'indien s'étoit propoſé. Il avoit porté ſes vues à quelque choſe de beaucoup plus élevé. Il répondit au roi : Sire, je ſuis infiniment obligé à votre majeſté de l'offre qu'elle me fait, & je ne puis aſſez la remercier de ſa généroſité. Je la ſupplie néanmoins de ne pas s'offenſer, ſi je prends la hardieſſe de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en ſa poſſeſſion, qu'en recevant de ſa main la princeſſe ſa fille pour épouſe. Je ſuis réſolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix.

Les courtiſans qui environnoient le roi de Perſe, ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire, à la demande extravagante de l'indien. Mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi, & héritier préſomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation. Le roi penſa tout autrement, & il crut qu'il pouvoit ſa-

crifier la princeſſe de Perſe à l'indien pour ſatisfaire ſa curioſité. Il balança néanmoins, ſavoir s'il devoit prendre ce parti.

Le prince Firouz Schah qui vit que le roi ſon père héſitoit ſur la réponſe qu'il devoit faire à l'indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandoit, choſe qu'il eut regardée comme également injurieuſe à la dignité royale, à la princeſſe ſa ſœur & à ſa propre perſonne. Il prit donc la parole, & en le prévenant : Sire, dit-il, que votre majeſté me pardonne ſi j'oſe lui demander, s'il eſt poſſible qu'elle balance un moment ſur le refus qu'elle doit faire à la demande inſolente d'un homme de rien & d'un bateleur infâme, & qu'elle lui donne lieu de ſe flater un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puiſſans monarques de la terre ; je la ſupplie de conſidérer ce qu'elle ſe doit, non-ſeulement à ſoi-même, mais même à ſon ſang & à la haute nobleſſe de ſes ayeux.

Mon fils, reprit le roi Perſe, je prends votre remontrance en bonne part, & je vous fais bon gré du zèle que vous témoignez pour vous conſerver l'éclat de votre naiſſance dans le même état que vous l'avez reçu ; mais vous ne conſidérez pas aſſez l'excellence de ce cheval, ni que l'indien qui me propoſe

cette voie pour l'acquérir, peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par-dessus le point d'honneur; & que je serois au désespoir, si un autre monarque pouvoit se vanter de m'avoir surpassé en générosité, & de m'avoir privé de la gloire de posséder le cheval que j'estime la chose la plus singulière & la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consente à lui accorder ce qu'il demande; peut-être n'est-il pas bien d'accord avec lui-même, sur l'exorbitance de sa prétention, & que la princesse ma fille, à part, je ferai telle autre convention avec lui qu'il en sera content. Mais avant que je vienne à la dernière discussion du marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, & que vous en fassiez l'essai vous-même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien le permettre.

Comme il est naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite, l'indien qui crut entrevoir dans le discours qu'il venoit d'entendre, que le roi de Perse n'étoit pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance, en acceptant le cheval à ce prix, & que le prince, au lieu de lui être contraire,

comme il venoit de le faire paroître, pourroit lui devenir favorable, loin de s'oppofer au défir du roi, il en témoigna de la joie; & pour marque qu'il y confentoit avec plaifir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, & l'avertit enfuite de ce qu'il falloit qu'il fît pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah, avec une adreffe merveilleufe, monta le cheval fans le fecours de l'indien; & il n'eut pas plutôt le pied affuré dans l'un & l'autre étrier, que fans attendre aucun avis de l'indien, il tourna la cheville qu'il lui avoit vû tourner peu de temps auparavant, lorfqu'il l'avoit monté. Du moment qu'il l'eut retournée, le cheval l'enleva avec la même viteffe qu'une flèche tirée par l'archer le plus fort & le plus adroit; & de la forte, en peu de momens le roi, toute la cour, & toute la nombreufe affemblée le perdirent de vue.

Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paroiffoient plus dans l'air, & le roi de Perfe faifoit des efforts inutilement pour l'appercevoir, quand l'indien alarmé de ce qui venoit d'arriver fe profterna devant le trône, & obligea le roi de jeter les yeux fur lui, & de faire attention au difcours qu'il

lui tint en ces termes : Sire, dit-il, votre majesté elle-même a vû que le prince ne m'a pas permis par sa promptitude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu faire, il a voulu marquer qu'il n'avoit pas besoin de mon avis pour partir & s'élever en l'air; mais il ignore l'avis que j'avois à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, & pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, sire, la grâce que je demande à votre majesté, c'est de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver.

Le discours de l'indien affligea fort le roi de Perse, qui comprit que le danger où étoit le prince son fils étoit inévitable, s'il étoit vrai, comme l'indien le disoit, qu'il y eût un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisoit partir & élever en l'air. Il lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rappelé dans le moment qu'il l'avoit vû partir.

Sire, répondit l'indien, votre majesté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval & le prince ont été enlevés; la surprise où j'en ai été, & où j'en

ſuis encore, m'a d'abord ôté la parole, & quand j'ai été en état de m'en ſervir, il étoit déjà ſi éloigné qu'il n'eût pas entendu ma voix; & quand il l'eût entendue, il n'eut pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puiſqu'il n'en ſavoit pas le ſecret, & qu'il ne s'eſt pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, ſire, ajouta-t-il, il y a lieu d'eſpérer néanmoins que le prince, dans l'embarras où il ſe trouvera, s'appercevra d'une autre cheville, & qu'en la tournant, le cheval auſſitôt ceſſera de s'élever, & deſcendra du côté de la terre, où il pourra ſe poſer en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride.

Nonobſtant le raiſonnement de l'indien, qui avoit toute l'apparence poſſible, le roi de Perſe alarmé du péril évident où étoit le prince ſon fils: Je ſuppoſe, reprit-il, choſe néanmoins très-incertaine, que le prince mon fils s'apperçoive de l'autre cheville, & qu'il en faſſe l'uſage que tu dis, le cheval au lieu de deſcendre juſqu'en terre, ne peut-il pas tomber ſur des rochers, ou ſe précipiter avec lui juſqu'au profond de la mer?

Sire, repartit l'indien, je puis délivrer votre majeſté de cette crainte, en l'aſſurant

que le cheval passe les mers sans jamais y tomber, & qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre; & votre majesté peut s'assurer, que pour peu que le prince s'apperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre; & il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du secours, & se faire connoître.

A ces paroles de l'indien : Quoiqu'il en soit, repliqua le roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain & sauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. Il commanda qu'on s'assurât de sa personne, & qu'on le resserrât dans une prison étroite; après quoi il se retira dans son palais, extrêmement affligé de ce que la fête du Nevroux, si solemnelle dans la Perse, se fût terminée d'une manière si triste pour lui & pour sa cour.

Le prince Firouz Schah, cependant, fut enlevé dans l'air avec la rapidité que nous avons dit; & en moins d'une heure il se vit si haut, qu'il ne distinguoit plus rien sur la terre, où les montagnes & les vallées

lui paroiſſoient confondues avec les plaines. Ce fut alors qu'il ſongea à revenir au lieu d'où il étoit parti. Pour y réuſſir, il s'imagina qu'à tourner la même cheville à contre-ſens, & en tournant la bride en même-temps, il réuſſiroit ; mais ſon étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevoit toujours avec la même rapidité. Il la tourna & retourna pluſieurs fois, mais inutilement ; ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avoit commiſe, de ne pas prendre de l'indien tous les enſeignemens néceſſaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il étoit ; mais cette connoiſſance ne lui fit pas perdre le jugement ; il ſe recueillit en lui-même, avec tout le bon ſens dont il étoit capable ; & en examinant la tête & le cou du cheval avec attention, il apperçut une autre cheville plus petite, & moins apparente que la première, à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, & dans le moment il remarqua qu'il deſcendoit vers la terre, par une ligne ſemblable à celle par où il avoit monté, mais moins rapidement.

Il y avoit une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvroient la terre à l'endroit

où le prince Firouz Schah se trouvoit perpendiculairement, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se coucha aussi pour lui en peu de temps, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le col du cheval, en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude du lieu où il s'arrêteroit, savoir si ce seroit un lieu habité, un désert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta, & se posa qu'il étoit plus de minuit, & le prince Firouz Schah mit pied à terre; mais avec une grande foiblesse, qui venoit de ce qu'il n'avoit rien pris depuis le matin du jour qui venoit de finir, avant qu'il sortît du palais avec le roi son père, pour assister aux spectacles de la fête. La première chose qu'il fit dans l'obscurité de la nuit, fut de reconnoître le lieu où il étoit, & il se trouva sur le toît en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où on y montoit

du palais, dont la porte n'étoit pas fermée ; mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firoux Schah n'eut peut-être pas hasardé de descendre, dans la grande obscurité qui règnoit alors dans l'escalier, outre la difficulté qui se présentoit, s'il trouveroit amis ou ennemis; considération qui ne fut pas capable de l'arrêter. Je ne viens pas pour faire mal à personne, se dit-il à lui-même; & apparemment ceux qui me verront les premiers, & qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. Il ouvrit la porte davantage sans faire de bruit, & il descendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas, dont le bruit eût pû éveiller quelqu'un. Il réussit, & dans un entrepôt de l'escalier il trouva la porte ouverte d'une grande salle, où il y avoit de la lumière.

Le prince Firouz Schah s'arrêta à la porte; & en prêtant l'oreille, il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormoient profondément, & qui ronfloient en différentes manières. Il avança un peu dans la salle; & à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormoient étoient des eunuques noirs,

chacun avec le ſabre nud près de ſoi; & cela lui fit connoître que c'étoit la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princeſſe, & il ſe trouva que c'étoit celui d'une princeſſe.

La chambre où couchoit la princeſſe ſuivoit après cette ſalle, & la porte qui étoit ouverte le faiſoit connoître à la grande lumière dont elle étoit éclairée, qui ſe laiſſoit voir au-travers d'une portière d'une étoffe de ſoie fort légère.

Le prince Firouz Schah s'avance juſqu'à la portière, le pied en l'air, ſans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit, & quand il fut entré, ſans s'arrêter à conſidérer la magnificence de la chambre, qui étoit toute royale, circonſtance qui lui importoit peu dans l'état où il étoit, il ne fit attention qu'à ce qui lui importoit davantage. Il vit pluſieurs lits, un ſeul ſur le ſopha, & les autres au bas. Des femmes de la princeſſe étoient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie & l'aſſiſter dans ſes beſoins, & la princeſſe dans le premier.

A cette diſtinction, le prince Firouz Schah ne ſe trompa pas dans le choix qu'il avoit à faire pour s'adreſſer à la princeſſe elle-même. Il s'approcha de ſon lit ſans l'éveiller,

ni pas une de ses femmes. Quand il fut assez près, il vit une beauté si extraordinaire & si surprenante, qu'il en fut charmé & enflammé d'amour dès la première vûe. Ciel ! s'écria-t-il en lui-même, ma destinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté, que j'ai conservée entière jusqu'à présent ? Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain, dès qu'elle aura ouvert les yeux, si ces yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le lustre & la perfection à un assemblage d'attraits & de charmes si merveilleux ? Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre homicide de moi-même, & que la nécessité l'ordonne ainsi.

En achevant ces réflexions, par rapport à l'état où il se trouvoit & à la beauté de la princesse, le prince Firouz Schah se mit sur les deux genoux, & en prenant l'extrêmité de la manche pendante de la chemise de la princesse, d'où sortoit un bras blanc comme de la neige & fait au tour, il la tira fort légèrement.

La princesse ouvrit les yeux ; & dans la surprise où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis, & de bonne mine, elle demeura interdite, sans donner

néanmoins aucun ſigne de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable; il baiſſa la tête preſque juſques ſur le tapis de pied, & en la relevant : Reſpectable princeſſe, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire & la plus merveilleuſe qu'on puiſſe imaginer, vous voyez à vos pieds un prince ſuppliant, fils du roi de Perſe, qui ſe trouvoit hier au matin près du roi ſon père, au milieu des réjouiſſances d'une fête ſolemnelle, & qui ſe trouve à l'heure qu'il eſt dans un pays inconnu, où il eſt en danger de périr, ſi vous n'avez la bonté & la générosité de l'aſſiſter de votre ſecours & de votre protection. Je l'implore, cette protection, adorable princeſſe, avec la confiance que vous ne me la refuſerez pas. J'oſe me le perſuader avec d'autant plus de fondement, qu'il n'eſt pas poſſible que l'inhumanité ſe rencontre avec tant de beauté, tant de charmes & tant de majeſté.

La princeſſe, à qui le prince Firouz Schah s'étoit adreſſé ſi heureuſement, étoit la princeſſe de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avoit fait bâtir ce palais, peu éloigné de la capitale, où elle venoit ſouvent prendre le divertiſſement de

la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvoit déſirer, elle lui répondit avec la même bonté : Prince, dit-elle, raſſûrez-vous, vous n'êtes pas dans un pays barbare ; l'hoſpitalité, l'humanité & la politeſſe ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perſe. Ce n'eſt pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez ; vous l'avez trouvée toute acquiſe, non - ſeulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume, vous pouvez m'en croire & vous fier à ma parole.

Le prince de Perſe vouloit remercier la princeſſe de Bengale de ſon honnêteté, & de la grâce qu'elle venoit de lui accorder ſi obligeamment ; & il avoit déjà baiſſé la tête fort bas pour lui en faire ſon compliment, mais elle ne lui donna pas le temps de parler : Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis ſi peu de temps à venir de la capitale de Perſe, & par quel enchantement vous avez pu pénétrer juſqu'à vous préſenter devant moi ſi ſecrètement, que vous avez trompé la vigilance de ma garde ; comme néanmoins il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez beſoin de nourriture, & en vous

regardant en qualité d'un hôte qui est le bien venu, j'aime mieux remettre ma curiosité à demain matin, & donner ordre à mes femmes, de vous loger dans une de mes chambres, de vous bien régaler, & de vous y laisser reposer & délasser, jusqu'à ce que vous soyez en état de satisfaire ma curiosité, & moi de vous entendre.

Les femmes de la princesse qui s'étoient éveillées dès les premières paroles que le prince Firouz Schah avoit adressées à la princesse leur maîtresse, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la princesse, qu'elles ne concevoient comment il avoit pu y arriver sans les éveiller ni elles ni les eunuques; ces femmes, dis-je, n'eurent pas plutôt compris l'intention de la princesse, qu'elles s'habillèrent en diligence, & qu'elles furent prêtes d'exécuter ses ordres dans le moment qu'elle les leur eût donnés. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre qui éclairoient la chambre de la princesse; & quand le prince eut pris congé, en se retirant très-respectueusement, elles marchèrent devant lui, & le conduisirent dans une très-belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pen-

dant que les autres allèrent à la cuiſine & à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes néanmoins de la princeſſe de Bengale ne firent pas attendre long-temps le prince Firouz Schah. Elles apportèrent pluſieurs ſortes de mets en grande affluence. Il choiſit ce qu'il lui plut; & quand il eut mangé ſuffiſamment, ſelon le beſoin qu'il en avoit, elles deſſervirent, & le laiſsèrent en liberté de ſe coucher, après lui avoir montré pluſieurs armoires où il trouveroit toutes les choſes qui pouvoient lui être néceſſaires.

La princeſſe de Bengale, remplie des charmes, de l'eſprit, de la politeſſe, & de toutes les autres belles qualités du prince de Perſe, dont elle avoit été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui, n'avoit encore pu ſe rendormir, quand ſes femmes rentrèrent dans ſa chambre pour ſe coucher. Elle leur demanda ſi elles avoient eu bien ſoin de lui; ſi elles l'avoient laiſſé content; ſi rien ne lui manquoit, & ſur toutes choſes ce qu'elles penſoient de ce prince.

Les femmes de la princeſſe, après l'avoir ſatisfaite ſur les premiers articles, répondirent ſur le dernier: Princeſſe, nous ne ſavons pas ce que vous en penſez vous-même.

Pour

Pour nous, nous vous estimerions très-heureuse si le roi votre père vous donnoit pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, & nous n'apprenons pas aussi qu'il y en ait dans les états voisins qui soient dignes de vous.

Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale; mais comme elle ne vouloit pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence. Vous êtes des conteuses, dit-elle, recouchez-vous, & laissez-moi me rendormir.

Le lendemain, la première chose que fit la princesse quand elle fut levée, fut de se mettre à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avoit pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coiffer & s'ajuster, en consultant son miroir. Jamais ses femmes n'avoient eu besoin de plus de patience pour faire & défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fût contente.

Je n'ai pas déplu au prince de Perse en déshabillé, je m'en suis bien apperçue, disoit-elle en elle-même, il verra autre chose quand je serai dans mes atours. Elle s'orna la tête de diamans les plus gros & les plus brillans, avec un collier, des bracelets, &

une ceinture de pierreries ſemblables, le tout d'un prix ineſtimable; & l'habit qu'elle prit, étoit d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travailloit que pour les rois, les princes & les princeſſes, & d'une couleur qui achevoit de la parer avec tous ſes avantages. Après qu'elle eut encore conſulté ſon miroir pluſieurs fois, & qu'elle eut demandé à ſes femmes l'une après l'autre, s'il manquoit quelque choſe à ſon ajuſtement, elle envoya ſavoir ſi le prince de Perſe étoit éveillé, & au cas qu'il le fût, & habillé, comme elle ne doutoit pas qu'il ne demandât de venir ſe préſenter devant elle, de lui marquer qu'elle alloit venir elle-même, & qu'elle avoit ſes raiſons pour en uſer de la ſorte.

Le prince de Perſe qui avoit gagné ſur le jour ce qu'il avoit perdu la nuit, & qui s'étoit remis parfaitement de ſon voyage pénible, venoit d'achever de s'habiller, quand il reçut le bon jour de la princeſſe de Bengale par une de ſes femmes.

Le prince, ſans donner à la femme de la princeſſe le temps de lui faire part de ce qu'elle avoit à lui dire, lui demanda ſi la princeſſe étoit en état qu'il pût lui rendre ſon devoir & ſes reſpects. Mais quand la femme

ſe fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avoit : La princeſſe, dit-il, eſt la maîtreſſe, & je ne ſuis chez elle que pour exécuter ſes commandemens.

La princeſſe de Bengale n'eut pas plutôt appris que le prince de Perſe l'attendoit, qu'elle vint le trouver. Après les complimens réciproques de la part du prince, ſur ce qu'il avoit éveillé la princeſſe au plus fort de ſon ſommeil, dont il lui demanda mille pardons, & de la part de la princeſſe, qui lui demanda comment il avoit paſſé la nuit, & en quel état il ſe trouvoit; la princeſſe s'aſſit ſur le ſopha, & le prince fit la même choſe, en ſe plaçant à quelque diſtance par reſpect.

Alors la princeſſe, en prenant la parole : Prince, dit-elle, j'euſſe pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée couchée cette nuit. Mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer, & que jamais il ne pénètre ici ſans ma permiſſion; dans l'impatience où je ſuis d'apprendre de vous l'aventure ſurprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous en ſommer ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne ſerons pas interrompus. Obligez-moi donc, je vous en con-

jure, de me donner la ſatisfaction que je vous demande.

Pour ſatisfaire à la princeſſe de Bengale, le prince Firouz Schaz commença ſon diſcours par la fête ſolemnelle & annuelle du Nevrouz, dans tout le royaume de Perſe, avec le récit de tous les ſpectacles dignes de ſa curioſité, qui avoient fait le divertiſſement de la cour de Perſe, & preſque généralement de la ville de Schiraz. Il vint enſuite au cheval enchanté, dont la deſcription, avec le récit des merveilles que l'indien monté deſſus avoit fait voir devant une aſſemblée ſi célèbre, convainquit la princeſſe, qu'on ne pouvoit rien imaginer au monde de plus ſurprenant en ce genre. Princeſſe, continua le prince de Perſe, vous jugez bien que le roi mon père qui n'épargne aucune dépenſe pour augmenter ſes tréſors des choſes les plus rares & les plus curieuſes dont il peut avoir connoiſſance, doit avoir été enflammé d'un grand déſir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet, & il n'héſita pas à demander à l'indien ce qu'il l'eſtimoit.

La réponſe de l'indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avoit pas acheté le cheval, mais qu'il l'avoit acquis en échange d'une fille unique qu'il avoit, & que comme

il ne pouvoit s'engager à s'en priver que sous une condition semblable, il ne pouvoit le lui céder qu'en épousant, avec son consentement, la princesse ma sœur.

La foule des courtisans qui environnoient le trône du roi mon père, qui entendirent l'extravagance de cette proposition, s'en moquèrent hautement; & en mon particulier j'en conçus une indignation si grande, qu'il ne me fut pas possible de la dissimuler, d'autant plus que je m'apperçus que le roi mon père balançoit sur ce qu'il devoit répondre. En effet, je crus voir le moment qu'il alloit lui accorder ce qu'il demandoit, si je ne lui eusse représenté vivement le tort qu'il alloit faire à sa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le dessein de sacrifier la princesse ma sœur à un homme si méprisable. Il crut que je pourrois entrer dans son sentiment, si une fois je pouvois comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginoit, combien ce cheval étoit estimable par sa singularité. Dans cette vue, il voulut que je l'examinasse, que je le montasse, & que j'en fisse l'essai moi-même.

Pour complaire au roi mon père, je montai le cheval: & dès que je fus dessus, comme j'avois vu l'indien mettre la main à une che-

ville & la tourner, pour se faire enlever avec le cheval, sans prendre autre enseignement de lui, je fis la même chose, & dans l'instant je fus enlevé en l'air d'une vîtesse beaucoup plus grande, que d'une flèche décochée par l'archer le plus robuste & le plus expérimenté.

En peu de temps je fus si fort éloigné de la terre, que je ne distinguois plus aucun objet, & il me sembloit que j'approchois si fort de la voûte du ciel, que je craignois d'aller m'y briser la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étois emporté, je fus long-temps comme hors de moi-même, & hors d'état de faire attention au danger présent auquel j'étois exposé en plusieurs manières. Je voulus tourner à contre-sens la cheville que j'avois tournée d'abord, mais je n'en expérimentai pas l'effet que je m'étois attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel, & ainsi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'apperçus enfin d'une autre cheville; je la tournai, & le cheval au lieu de s'élever davantage, commença à décliner vers la terre; & comme je me trouvai bientôt dans les ténèbres de la nuit, & qu'il n'étoit pas possible de gouverner le cheval pour me faire poser dans un lieu où je ne courusse pas de danger, je tins la

bride en un même état, & je me remis à la volonté de dieu fur ce qui pourroit arriver de mon fort.

Le cheval enfin fe pofa, je mis pied à terre; & en examinant le lieu, je me trouvai fur la terraffe de ce palais. Je trouvai la porte de l'efcalier qui étoit entr'ouverte, je defcendis fans bruit, & une porte ouverte, avec un peu de lumière, fe préfenta devant moi. J'avançai la tête; & comme j'eus vu des eunuques endormis, & une grande lumière au-travers d'une portière, la néceffité preffante où j'étois, nonobftant le danger inévitable dont j'étois menacé fi les eunuques fe fuffent éveillés, m'infpira la hardieffe, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement & d'ouvrir la portière.

Il n'eft pas befoin, princeffe, ajouta le prince, de vous dire le refte; vous le favez. Il ne me refte qu'à vous remercier de votre bonté & de votre générofité, & vous fupplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnoiffance d'un fi grand bienfait, tel que vous en foyez fatisfaite. Comme, felon le droit des gens, je fuis déjà votre efclave, & que je ne puis plus vous offrir ma perfonne, il ne me refte plus que mon cœur. Que dis-je, princeffe? il

n'eſt plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, & d'une manière que, bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne. Ainſi, permettez-moi de vous déclarer, que je ne vous connois pas moins pour maîtreſſe de mon cœur que de mes volontés.

Ces dernières paroles du prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton & d'un air qui ne laiſsèrent pas douter la princeſſe de Bengale un ſeul moment de l'effet qu'elle avoit attendu de ſes attraits. Elle ne fut pas ſcandaliſée de la déclaration du prince de Perſe, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au viſage, ne ſervit qu'à la rendre plus belle & plus aimable aux yeux du prince.

Quand le prince Firouz Schah eut achevé de parler: Prince, reprit la princeſſe de Bengale, ſi vous m'avez fait un plaiſir des plus ſenſibles en me racontant les choſes ſurprenantes & merveilleuſes que je viens d'entendre; d'un autre côté, je n'ai pu vous regarder ſans frayeur dans la plus haute région de l'air, & quoique j'euſſe le bien de vous voir devant moi ſain & ſauf, je n'ai ceſſé néanmoins de craindre, que dans le moment que vous m'avez appris que le

cheval de l'indien étoit venu se poser si heureusement sur la terrasse de mon palais, la même chose pouvoit arriver en mille autres endroits; mais je suis ravie de ce que le hasard m'a donné la préférence, & l'occasion de vous faire connoître que le même hasard pouvoit vous adresser ailleurs, mais non pas où vous puissiez être reçu plus agréablement, & avec plus de plaisir.

Ainsi, prince, je me tiendrois offensée très-sensiblement, si je voulois croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave fût sérieuse, & que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté plutôt qu'à un sentiment sincère; & la réception que je vous fis hier, doit vous faire connoître suffisamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perse.

Quant à votre cœur, ajouta la princesse de Bengale, d'un ton qui ne marquoit rien moins qu'un refus, comme je suis bien persuadée que vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à en disposer, & que vous ne devez avoir fait choix que d'une princesse qui le mérite, je serois fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité.

Le prince Firouz Schah voulut protester à la princesse de Bengale qu'il étoit venu de

Perse maître de son cœur ; mais dans le moment qu'il alloit prendre la parole, une des femmes de la princesse, qui en avoit l'ordre, vint avertir que le dîné étoit servi.

Cette interruption délivra le prince & la princesse d'une explication qui les eût embarrassés également, dont ils n'avoient pas besoin. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse ; & quant au prince, quoique la princesse ne se fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles & à la manière favorable dont il avoit été écouté, qu'il avoit lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la princesse tenoit la portière ouverte, la princesse de Bengale, en se levant, dit au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avoit pas coutume de dîner de si bonne heure ; mais que, comme elle ne doutoit pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant soupé, elle avoit donné ordre qu'on servît le dîné plutôt qu'à l'ordinaire : & en disant ces paroles, elle le conduisit dans un sallon magnifique, où la table étoit préparée & chargée d'une grande abondance d'excellens mets. Ils se mirent à table ; & dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse, en grand nombre,

belles & richement habillées, commencèrent un concert agréable d'inſtrumens & de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert étoit des plus doux, & ménagé de manière qu'il n'empêchoit pas le prince & la princeſſe de s'entretenir, ils paſsèrent une grande partie du repas, la princeſſe à ſervir le prince & à l'inviter de manger, & le prince de ſon côté à ſervir la princeſſe de ce qui lui paroiſſoit le meilleur, afin de la prévenir avec des manières & des paroles qui lui attiroient de nouvelles honnêtetés & de nouveaux complimens de la part de la princeſſe; & dans ce commerce réciproque de civilités & d'attentions l'un pour l'autre, l'amour fit plus de progrès de part & d'autre qu'un tête-à-tête prémédité.

Le prince & la princeſſe ſe levèrent enfin de table; la princeſſe mena le prince de Perſe dans un cabinet grand & magnifique par ſa ſtructure, & par l'or & l'azur qui l'embelliſſoient avec ſymétrie, & richement meublé. Ils s'aſſirent ſur le ſopha, qui avoit une vue très-agréable ſur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah, pour la variété des fleurs, des arbuſtes & des arbres, tous différens de ceux de Perſe, auxquels ils ne cédoient pas en

beauté. En prenant occaſion de lier la converſation avec la princeſſe par cet endroit : Princeſſe, dit-il, j'avois cru qu'il n'y avoit au monde que la Perſe où il y eût des palais ſuperbes & des jardins admirables, dignes de la majeſté des rois ; mais je vois que par-tout où il y a de grands rois, les rois ſavent ſe faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur & à leur puiſſance ; & s'il y a de la différence dans la manière de bâtir & dans les accompagnemens, elles ſe reſſemblent dans la grandeur & dans la magnificence.

Prince, reprit la princeſſe de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perſe, je ne puis porter mon jugement ſur la comparaiſon que vous en faites avec le mien pour vous en dire mon ſentiment ; mais quelque ſincère que vous puiſſiez être, j'ai de la peine à me perſuader qu'elle ſoit juſte : vous voudrez bien que je croye que la complaiſance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriſer mon palais devant vous ; vous avez de trop bons yeux, & vous êtes d'un trop bon goût pour n'en pas juger ſainement ; mais je vous aſſure que je le trouve très-médiocre, quand je le mets en parallèle avec celui du roi mon

père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté & en richesses. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir & y saluer le roi mon père, afin qu'il vous rende les honneurs dûs à un prince de votre rang & de votre mérite.

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale, & d'y saluer le roi son père, la princesse se flattoit que si elle pouvoit y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage & si accompli en toutes sortes de belles qualités, pourroit peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse; & par-là, comme elle étoit bien persuadée qu'elle n'étoit pas indifférente au prince, & que le prince ne refuseroit pas d'entrer dans cette alliance, elle espéroit de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui vouloit paroître être soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article conformément à ce qu'elle en avoit pensé,

Princesse, reprit le prince, le rapport que vous venez de me faire de la préférence du palais du roi de Bengale, que vous donnez au vôtre, me suffit pour ne pas faire difficulté de croire qu'il est sincère. Quant à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au roi votre père, je me ferois non-seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princesse, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même; me conseilleriez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque comme un aventurier, sans suite & sans un train convenable à mon rang?

Prince, repartit la princesse, que cela ne vous fasse pas de peine, vous n'avez qu'à vouloir, l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre; vous pouvez en choisir autant que vous le jugerez à propos, pour vous faire une maison qui vous fera honneur.

Le prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princesse de Bengale; & la marque sensible qu'elle lui donnoit de son amour par cet endroit, augmenta la passion qu'il avoit conçue pour elle; mais quelque forte

qu'elle fût, elle ne lui fit pas oublier son devoir. Il lui répliqua sans hésiter : Princesse, dit-il, j'accepterois de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis assez vous marquer ma reconnoissance, si l'inquiétude où le roi mon père doit être de mon éloignement ne m'en empêchoit absolument. Je serois indigne des bontés & de la tendresse qu'il a toujours eues pour moi, si je ne retournois au plutôt, & ne me rendois auprès de lui pour les faire cesser. Je le connois; & pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princesse si aimable, je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles, & qu'il a perdu l'espérance de me revoir. J'espère que vous me ferez la justice de comprendre que je ne puis sans ingratitude, & même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé trop long-temps pourroit lui causer la perte.

Après cela, princesse, continua le prince de Perse, si vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne vouloit pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurois pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en in-

connu, mais en prince, demander de sa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera de lui-même, dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma disgrâce.

De la manière que le prince de Perse venoit de s'expliquer, la princesse de Bengale étoit trop raisonnable pour insister à lui persuader de se faire voir au roi de Bengale, & d'exiger de lui de rien faire contre son devoir & contre son honneur; mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditoit, à ce qu'il lui parut, & elle craignit, s'il prenoit congé d'elle sitôt, que bien-loin de lui tenir la promesse qu'il lui faisoit, il ne l'oubliât dès qu'il auroit cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit; Prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'opposer à une excuse aussi légitime que celle que vous m'apportez, & que je n'avois pas prévue. Je me rendrois complice moi-même de la faute que vous commettriez si j'en avois la pensée; mais je ne puis approuver que vous songiez à partir aussi promptement que vous semblez vous le proposer.

Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le temps de vous reconnoître; & puiſque mon bonheur a voulu que vous ſoyez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un déſert, ou que ſur le ſommet d'une montagne ſi eſcarpée, qu'il vous eût été impoſſible d'en deſcendre, d'y faire un ſéjour ſuffiſant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perſe.

Ce diſcours de la princeſſe de Bengale avoit pour but, que le prince Firouz, en faiſant avec elle un ſéjour de quelque durée, devînt inſenſiblement plus paſſionné pour ſes charmes, dans l'eſpérance que par ce moyen, l'ardent déſir qu'elle appercevoit en lui de retourner en Perſe, ſe ralentiroit, & qu'alors il pourroit ſe déterminer à paroître en public & à ſe faire voir au roi de Bengale. Le prince de Perſe ne put honnêtement lui refuſer la grâce qu'elle lui demandoit, après la réception & l'accueil favorable qu'il en avoit reçu. Il eut la complaiſance d'y condeſcendre, & la princeſſe ne ſongea plus qu'à lui rendre ſon ſéjour agréable par tous les divertiſſemens qu'elle put imaginer.

Pendant pluſieurs jours, ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que feſtins,

ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin, & que chaſſes dans le parc du palais, où il y avoit toutes ſortes de bêtes fauves, de cerfs, biches, daims, chevreuils, & d'autres ſemblables, particulières au royaume de Bengale, dont la chaſſe, non dangereuſe, pouvoit convenir à la princeſſe.

A la fin de ces chaſſes, le prince & la princeſſe ſe rejoignoient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendoit un grand tapis avec des couſſins, afin qu'ils fuſſent aſſis plus commodément. Là, en reprenant leurs eſprits, & en ſe remettant de l'exercice violent qu'ils venoient de ſe donner, ils s'entretenoient ſur divers ſujets. Sur toute choſe, la princeſſe de Bengale prenoit un grand ſoin de faire tomber la converſation ſur la grandeur, la puiſſance, les richeſſes & le gouvernement de la Perſe, afin que du diſcours du prince Firouz Schah, elle pût à ſon tour prendre occaſion de lui parler du royaume de Bengale & de ſes avantages, & par-là gagner ſur ſon eſprit de le faire réſoudre à s'y arrêter; mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'étoit propoſée.

En effet, le prince de Perſe, ſans rien exagérer, lui fit un détail ſi avantageux de

la grandeur du royaume de Perſe, de la magnificence & de l'opulence qui y regnoient, de ſes forces militaires, de ſon commerce par terre & par mer juſqu'aux pays les plus éloignés, dont quelques-uns lui étoient inconnus, & de la multitude de ſes grandes villes, preſqu'auſſi peuplées que celle qu'il avoit choiſie pour ſa réſidence, où il avoit même des palais tout meublés, prêts à le recevoir, ſelon les différentes ſaiſons, de manière qu'il étoit à ſon choix de jouir d'un printemps perpétuel; qu'avant qu'il eût achevé, la princeſſe regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perſe par pluſieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini ſon diſcours, & qu'il l'eut priée de l'entretenir à ſon tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y réſoudre qu'après pluſieurs inſtances de la part du prince.

La princeſſe de Bengale donna donc cette ſatisfaction au prince Firouz Schah, mais en diminuant pluſieurs avantages par où il étoit conſtant que le royaume de Bengale ſurpaſſoit le royaume de Perſe. Elle lui fit ſi bien connoître la diſpoſition où elle étoit de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourroit y conſentir à la première propoſition qu'il lui

en feroit; mais il crut qu'il ne feroit à propos de la lui faire, que quand il auroit eu la complaisance de demeurer avec elle assez de temps pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulût le retenir un peu plus long-temps, & l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du roi son père.

Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale, en se présentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer, & qu'elle voulut bien lui donner, comme si jamais il n'eût dû faire autre chose que de passer sa vie avec elle de la sorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement qu'il n'y avoit que trop long-temps qu'il manquoit à son devoir, & il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avoit déjà faite de revenir incessamment, & dans un équipage digne d'elle & digne de lui, la demander en mariage dans les formes au roi de Bengale.

Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes; & que sur la permission que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces faux amans

qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils en ſont éloignés ; mais pour marque de la paſſion non feinte & non ſimulée avec laquelle je ſuis perſuadé que la vie ne me peut être agréable qu'avec une princeſſe auſſi aimable que vous l'êtes, & qui m'aime, comme je ne veux pas en douter, j'oſerois vous demander la grâce de vous emmener avec moi, ſi je ne craignois que vous ne priſſiez ma demande pour une offenſe.

Comme le prince Firouz Schah ſe fut apperçu que la princeſſe avoit rougi à ces dernières paroles, & que ſans aucune marque de colère elle héſitoit ſur le parti qu'elle devoit prendre : Princeſſe, continua-t-il, pour ce qui eſt du conſentement du roi mon père, & de l'accueil avec lequel il vous recevra dans ſon alliance, je puis vous en aſſurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendreſſe, d'amitié & de conſidération qu'il a toujours eues & qu'il conſerve encore pour vous, il faudroit qu'il fût tout autre que vous ne me l'avez dépeint ; c'eſt-à-dire, ennemi de votre repos & de votre bonheur, s'il ne recevoit avec bienveillance l'ambaſſade que le roi mon père lui enverroit, pour obtenir de lui *l'approbation* de notre mariage.

La princeſſe de Bengale ne répondit rien à ce diſcours du prince de Perſe; mais ſon ſilence & ſes yeux baiſſés lui firent connoître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avoit pas de répugnance à l'accompagner en Perſe, & qu'elle y conſentoit. La ſeule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le prince de Perſe ne fût pas aſſez expérimenté pour gouverner le cheval, & qu'elle craignoit de ſe trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avoit fait l'eſſai. Mais le prince Firouz Schah la délivra ſi bien de cette crainte, en lui perſuadant qu'elle pouvoit s'en fier à lui, & qu'après ce qui lui étoit arrivé, il pouvoit défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adreſſe que lui, qu'elle ne ſongea plus qu'à prendre avec lui des meſures pour partir ſi ſecrètement, que perſonne de ſon palais ne pût avoir le moindre ſoupçon de leur deſſein.

Elle réuſſit; & dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout ſon palais étoit encore enſeveli dans un profond ſommeil, comme elle ſe fut rendue ſur la terraſſe avec le prince; le prince tourna le cheval du côté de la Perſe, dans un endroit où la princeſſe pouvoit elle-même s'aſſeoir en croupe aiſément. Il monta le pre-

mier; & quand la princeſſe ſe fut aſſiſe derrière lui à ſa commodité, qu'elle l'eut embraſſé de la main, pour une plus grande ſûreté, & qu'elle lui eut marqué qu'il pouvoit partir, il tourna la même cheville qu'il avoit tournée dans la capitale de Perſe, & le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit ſa diligence ordinaire, & le prince Firouz Schah le gouverna de manière, qu'environ en deux heures & demie, il découvrit la capitale de la Perſe. Il n'alla pas deſcendre dans la grande place d'où il étoit parti, ni dans le palais du ſultan, mais dans un palais de plaiſance, peu éloigné de la ville. Il mena la princeſſe dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs, il alloit avertir le ſultan ſon père de leur arrivée, & qu'elle le reverroit inceſſamment; que cependant il donnoit ordre au concierge du palais, qui étoit préſent, de ne lui laiſſer manquer de rien de toutes les choſes dont elle pouvoit avoir beſoin.

Après avoir laiſſé la princeſſe dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au concierge de lui faire ſeller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta; & après avoir renvoyé le concierge auprès de

la princeſſe, avec ordre ſur toute choſe, de la faire déjeûner de ce qui pouvoit lui être ſervi le plus promptement, il partit; & dans le chemin & dans les rues de la ville par où il paſſa pour ſe rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea ſa triſteſſe en joie, après avoir déſeſpéré de le revoir jamais, depuis qu'il avoit diſparu. Le ſultan ſon père donnoit audience quand il ſe préſenta devant lui au milieu de ſon conſeil, qui étoit tout en habit de deuil, comme le ſultan, depuis le jour que le cheval l'avoit emporté. Il le reçut en l'embraſſant avec des larmes de joie & de tendreſſe; il lui demanda avec empreſſement ce que le cheval de l'Indien étoit devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occaſion de raconter au ſultan ſon père, l'embarras & le danger où il s'étoit trouvé, après que le cheval l'eut enlevé dans l'air; de quelle manière il s'en étoit tiré, & comment il étoit arrivé enſuite au palais de la princeſſe de Bengale; la bonne réception qu'elle lui avoit faite; le motif qui l'avoit obligé de faire avec elle un plus long ſéjour qu'il ne devoit, & la complaiſance qu'elle avoit eue de ne le pas déſobliger; juſqu'à

obtenir

obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser.

Et, sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même-temps que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'indien; elle attend dans un des palais de plaisance de votre majesté, où je l'ai laissée, que j'aille lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain.

A ces paroles, le prince se prosterna devant le sultan son père, pour le fléchir; mais le sultan l'en empêcha, il le retint, & en l'embrassant une seconde fois: Mon fils, dit-il, non-seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au-devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui ai en mon particulier, l'amener dans mon palais, & célébrer ses noces dès aujourd'hui.

Ainsi le sultan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il vouloit faire à la princesse de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, & que les réjouissances commençassent par le concert des timbales, des trompettes & des tambours, avec les autres instrumens guerriers; il commanda qu'on

allât faire ſortir l'indien de priſon, & qu'on le lui amenât.

L'indien lui fut amené; & quand on le lui eut préſenté: Je m'étois aſſuré de ta perſonne, lui dit le ſultan, afin que ta vie, qui cependant n'eut pas été une victime ſuffiſante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondit de celle du prince mon fils. Rends grâces à dieu de ce que je l'ai retrouvé. Vas, reprends ton cheval, & ne parois plus devant moi.

Quand l'indien fut hors de la préſence du ſultan de Perſe; comme il avoit appris de ceux qui étoient venus le délivrer de priſon, que le prince Firouz Schah étoit de retour avec la princeſſe qu'il avoit amenée avec lui ſur le cheval enchanté, le lieu où il avoit mis pied à terre, & où il l'avoit laiſſée, & que le ſultan ſe diſpoſoit à aller la prendre & l'amener à ſon palais; il n'héſita pas à le devancer lui & le prince de Perſe, & ſans perdre de temps, il ſe rendit en diligence au palais de plaiſance; & en s'adreſſant au concierge, il dit qu'il venoit de la part du ſultan & du prince de Perſe, pour prendre la princeſſe de Bengale en croupe ſur le cheval, & la mener en l'air au ſultan qui l'attendoit, diſoit-il, dans la place de ſon pa-

lais pour la recevoir, & donner ce ſpectacle à ſa cour & à la ville de Schiraz.

L'indien étoit connu du concierge, qui ſavoit que le ſultan l'avoit fait arrêter ; & le concierge fit d'autant moins de difficulté à ajouter foi à ſa parole, qu'il le voyoit en liberté. Il ſe préſenta à la princeſſe de Bengale, & la princeſſe n'eut pas plutôt appris qu'il venoit particulièrement de la part du prince de Perſe, qu'elle conſentit à ce que le prince ſouhaitoit, comme elle ſe le perſuadoit.

L'indien, ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvoit à faire réuſſir ſa méchanceté, monta le cheval, prit la princeſſe en croupe, avec l'aide du concierge ; il tourna la cheville, & auſſitôt le cheval les enleva lui & la princeſſe au plus haut de l'air.

Dans le même moment, le ſultan de Perſe, ſuivi de ſa cour, ſortoit de ſon palais pour ſe rendre au palais de plaiſance, & le prince de Perſe venoit de prendre le devant pour préparer la princeſſe de Bengale à le recevoir ; comme l'indien affectoit de paſſer au-deſſus de la ville avec ſa proie, pour braver le ſultan & le prince, & pour ſe venger du traitement injuſte qui lui avoit été fait, comme il le prétendoit.

Quand le ſultan de Perſe eut apperçu le raviſſeur qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus ſenſible & plus affligeant, qu'il n'étoit pas poſſible de le faire repentir de l'affront inſigne qu'il lui faiſoit avec un ſi grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ſes courtiſans, & avec tous ceux qui furent témoins d'une inſolence ſi ſignalée, & de cette méchanceté ſans égale.

L'indien, peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva juſqu'à lui, continua ſa route, pendant que le ſultan de Perſe rentra dans le palais, extrêmement mortifié de recevoir une injure auſſi atroce, & de ſe voir dans l'impuiſſance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur de prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ſes propres yeux, ſans pouvoir y apporter empêchement, l'indien lui enlevoit la princeſſe de Bengale, qu'il aimoit ſi paſſionnément, qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. A cet objet, auquel il ne s'étoit pas attendu, il demeura comme immobile. Et avant qu'il eût délibéré s'il ſe déchaîneroit en injures contre l'indien, ou s'il plaindroit le ſort déplorable de la princeſſe, & s'il lui demanderoit pardon du peu de précaution qu'il avoit pris pour ſe la con-

ſerver, elle qui s'étoit livrée à lui d'une manière qni marquoit ſi bien combien il en étoit aimé; le cheval qui emportoit l'un & l'autre avec une rapidité incroyable, les avoit dérobés à ſa vue. Quel parti prendre? Retournera-t-il au palais du ſultan ſon père, ſe renfermer dans ſon appartement, pour ſe plonger dans l'affliction, ſans ſe donner aucun mouvement à la pourſuite du raviſſeur, pour délivrer ſa princeſſe de ſes mains, & le punir comme il le méritoit? Sa générosité, ſon amour, ſon courage ne le permettent pas. Il continue ſon chemin juſqu'au palais de plaiſance.

A l'arrivée du prince, le concierge qui s'étoit apperçu de ſa crédulité, & qu'il s'étoit laiſſé tromper par l'indien, ſe préſente devant lui les larmes aux yeux, ſe jette à ſes pieds, s'accuſe lui-même du crime qu'il croit avoir commis, & ſe condamne à la mort qu'il attend de ſa main.

Lève-toi, lui dit le prince, ce n'eſt pas à toi que j'impute l'enlèvement de ma princeſſe, je ne l'impute qu'à moi-même & qu'à ma ſimplicité. Sans perdre de temps, vas-moi chercher un habillement de derviche, & prends garde de dire que c'eſt pour moi.

Peu loin du palais de plaiſance, il y avoit

un couvent de derviches, dont le scheilkh ou supérieur étoit ami du concierge. Le concierge alla le trouver; & en lui faisant une fausse confidence de la disgrace d'un officier de considération de la cour, auquel il avoit de grandes obligations, & qu'il étoit bien aise de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colère du sultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit; il apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah. Le prince s'en revêtit, après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte; &, pour la dépense & pour le besoin du voyage qu'il alloit entreprendre, muni d'une boîte de perles & de diamans qu'il avoit apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit, & incertain de la route qu'il devoit prendre; mais, résolu de ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé sa princesse, & qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

Revenons à l'indien, il gouverna le cheval enchanté de manière que, le même jour, il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Kaschmir. Comme il avoit besoin de manger, & qu'il jugea que la princesse de Bengale pouvoit

être dans le même besoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la princesse sur un gazon, près d'un ruisseau d'une eau très-fraîche & très-claire.

Pendant l'absence de l'indien, la princesse de Bengale qui se voyoit sous la puissance d'un indigne ravisseur, dont elle redoutoit la violence, avoit songé à se dérober & à chercher un lieu d'asyle; mais comme elle avoit mangé fort légèrement le matin, à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouva dans une foiblesse si grande, quand elle eût voulu exécuter son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, & de demeurer sans autre ressource que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perse. Ainsi elle n'attendit pas que l'indien l'invitât une seconde fois à manger, elle mangea, & elle reprit assez de force pour répondre courageusement aux discours insolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'indien se préparoit à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent elle & l'indien.

C'étoit le ſultan du royaume de Kaſchmir, lequel, en revenant de la chaſſe avec ſa ſuite, paſſoit par cet endroit-là, heureuſement pour la princeſſe de Bengale, & qui étoit accouru au bruit qu'il avoit entendu. Il s'adreſſa à l'indien, & il lui demanda qui il étoit, & ce qu'il prétendoit de la dame qu'il voyoit. L'indien répondit avec impudence que c'étoit ſa femme, & qu'il n'appartenoit à perſonne d'entrer en connoiſſance du démêlé qu'il avoit avec elle.

La princeſſe qui ne connoiſſoit ni la qualité ni la dignité de celui qui ſe préſentoit ſi à propos pour la délivrer, démentit l'indien. Seigneur, qui que vous ſoyez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon ſecours, ayez compaſſion d'uue princeſſe, & n'ajoutez pas foi à un impoſteur : dieu me garde d'être femme d'un indien auſſi vil & auſſi mépriſable. C'eſt un magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perſe, auquel j'étois deſtinée pour épouſe, & qui m'a amenée ici ſur le cheval enchanté que vous voyez.

La princeſſe de Bengale n'eut pas beſoin d'un plus long diſcours, pour perſuader au ſultan de Kaſchmir qu'elle diſoit la vérité. Sa beauté, ſon air de princeſſe & ſes larmes

parloient pour elle ; elle voulut pourſuivre, mais au lieu de l'écouter, le ſultan de Kaſchmir, juſtement indigné de l'inſolence de l'indien, le fit environner ſur le champ, & commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que l'indien qui avoit commis ce rapt à la ſortie de ſa priſon, n'avoit aucune arme pour ſe défendre.

La princeſſe de Bengale, délivrée de la perſécution de l'indien, tomba dans une autre qui ne lui fut pas moins douloureuſe. Le ſultan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à ſon palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le ſien, & il lui donna un grand nombre de femmes eſclaves pour être auprès d'elle & la ſervir, avec des euneques pour ſa garde. Il la mena lui-même juſques dans cet appartement, où, ſans lui donner le temps de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avoit, de la manière qu'elle l'avoit médité : Princeſſe, lui dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez beſoin de repos, je vous laiſſe en liberté de le prendre, demain vous ſerez plus en état de m'entretenir des circonſtances de l'étrange aventure qui vous eſt arrivée, & en achevant ces paroles, il ſe retira.

La princesse de Bengale étoit dans une joie inexprimable, de se voir en si peu de temps délivrée de la persécution d'un homme qu'elle ne pouvoit regarder qu'avec horreur; & elle se flatta que le sultan de Kaschmir voudroit bien mettre le comble à sa générosité, en la renvoyant au prince de Perse, quand elle lui auroit appris de quelle manière elle étoit à lui, & qu'elle l'auroit supplié de lui faire cette grâce. Mais elle étoit bien éloignée de voir l'accomplissement de l'espérance qu'elle avoit conçue.

En effet, le roi de Kaschmir avoit résolu de l'épouser le lendemain; & il en avoit fait annoncer les réjouissances dès la pointe du jour par le son des timbales, des tambours, des trompettes & d'autres instrumens propres à inspirer la joie, qui retentissoient non-seulement dans le palais, mais même par toute la ville. La princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, & elle en attribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel il se faisoit entendre. Mais quand le sultan de Kaschmir, qui avoit donné ordre qu'on l'avertît lorsqu'elle seroit en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre, & qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait

connoître que les fanfares qu'elle entendoit étoient pour rendre leurs noces plus folemnelles, & l'eut priée en même-temps d'y prendre part, elle en fut dans une consternation si grande, qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princesse qui étoient présentes accoururent à son secours, & le sultan lui-même s'employa pour la faire revenir; mais elle demeura long-temps dans cet état avant qu'elle reprît ses esprits. Elle les reprit enfin; & alors, plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit promise au prince Firouz Schah, en consentant aux noces que le sultan de Kaschmir avoit résolues sans la consulter, elle prit le parti de feindre que l'esprit venoit de lui tourner dans l'évanouissement. Dès-lors elle commença à dire des extravagances en présence du sultan, elle se leva même comme pour se jeter sur lui; de manière que le sultan fut fort surpris & fort affligé de ce contre-temps fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenoit pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner, & de prendre un grand soin de sa personne. Pendant la journée, il prit celui d'envoyer souvent s'informer de l'état où elle se trouvoit, & chaque fois on lui rapporta,

ou qu'elle étoit au même état, ou que le mal augmentoit plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent sur le soir que pendant le jour, & de la sorte le sultan de Kaschmir ne fût pas cette nuit-là aussi heureux qu'il se l'étoit promis.

La princesse de Bengale ne continua pas seulement le lendemain ses discours extravagans, & d'autres marques d'une grande aliénation d'esprit, ce fut la même chose les jours suivans, jusqu'à ce que le sultan de Kaschmir fut contraint d'assembler les médecins de sa cour, de leur parler de cette maladie, & de leur demander s'ils ne savoient pas de remèdes ppur la guérir.

Les médecins, après une consultation entre eux, répondirent d'un commun accord, qu'il y avoit plusieurs sortes & plusieurs degrés de cette maladie, dont les unes, selon leur nature, pouvoient se guérir, & les autres étoient incurables, & qu'ils ne pouvoient juger de quelle nature étoit celle de la princesse de Bengale qu'ils ne la vissent. Le sultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse, l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La princesse qui avoit prévu ce qui arrivoit, & qui craignit que si elle laissoit ap-

procher des médecins de sa personne, & qu'ils vinssent à lui tâter le pouls, le moins expérimenté ne vînt à connoître qu'elle étoit en bonne santé, & que sa maladie n'étoit qu'une feinte; à mesure qu'il en paroissoit, elle entroit dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager s'ils approchoient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y opposer.

Quelques-uns de ceux qui se prétendoient plus habiles que les autres, & qui se vantoient de juger des maladies à la seule vue des malades, lui ordonnèrent de certaines potions qu'elle faisoit d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle étoit sûre qu'il étoit en son pouvoir d'être malade autant qu'il lui plairoit & qu'elle le jugeroit à propos, & que ces potions ne pouvoient pas lui faire de mal.

Quand le sultan de Kaschmir vit que les médecins de sa cour n'avoient rien opéré pour la guérison de la princesse, il appela ceux de sa capitale, dont la science, l'habileté & l'expérience n'eurent pas un meilleur succès. Ensuite il fit appeler les médecins des autres villes de son royaume, ceux particulièrement les plus renommés dans la pra-

tique de leur profeſſion. La princeſſe ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers, & tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans les états, dans les royaumes & dans les cours des princes voiſins, des exprès avec des conſultations en forme pour être diſtribuées aux médecins les plus fameux, avec promeſſe de bien payer le voyage de ceux qui viendroient ſe rendre à la capitale de Kaſchmir, & d'une récompenſe magnifique à celui qui guériroit la malade.

Pluſieurs de ces médecins entreprirent le voyage; mais pas un ne put ſe vanter d'avoir été plus heureux que ceux de ſa cour & de ſon royaume, & lui remettre l'eſprit dans ſon aſſiette; choſe qui ne dépendoit ni d'eux, ni de leur art, mais de la volonté de la princeſſe elle-même.

Dans cet intervalle, le prince Firouz Schah, déguiſé ſous l'habit de derviche, avoit parcouru pluſieurs provinces, & les principales villes de ces provinces, avec d'autant plus de peines d'eſprit, ſans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignoroit s'il ne tenoit pas un chemin oppoſé à celui qu'il eût dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchoit.

Attentif aux nouvelles qu'on débitoit dans chaque lieu par où il passoit, il arriva enfin dans une grande ville des Indes, où l'on s'entretenoit fort d'une princesse de Bengale, à qui l'esprit avoit tourné le même jour que le sultan de Kaschmir avoit destiné pour la célébration de ses nôces avec elle. Au nom de la princesse de Bengale, en supposant que c'étoit celle qui faisoit le sujet de son voyage, avec d'autant plus de vraisemblance, qu'il n'avoit pas appris qu'il y eût à la cour de Bengale une autre princesse que la sienne, sur la foi du bruit commun qui s'en étoit répandu, il prit la route du royaume & de la capitale de Kaschmir. A son arrivée dans cette capitale, il se logea dans un khan, où il apprit dès le même jour l'histoire de la princesse de Bengale, & la malheureuse fin de l'indien, telle qu'il la méritoit, qui l'avoit amenée sur le cheval enchanté; circonstance qui lui fit connoître, à ne pouvoir pas s'y tromper, que la princesse étoit celle qu'il venoit chercher, & enfin la dépense inutile que le sultan avoit faite en médecins qui n'avoient pu la guérir.

Le prince de Perse bien informé de toutes ces particularités, se fit faire un habit de médecin dès le lendemain; & avec cet habit

& la longue barbe qu'il s'étoit laissé croître dans le voyage, il se fit connoître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il étoit de voir sa princesse, il ne différa pas d'aller au palais du sultan, où il demanda à parler à un officier; on l'adressa au chef des huissiers, auquel il marqua qu'on pourroit peut-être regarder en lui comme une témérité, qu'en qualité de médecin il vînt se présenter pour tenter la guérison de la princesse après que tant d'autres avant lui n'avoient pu y réussir; mais qu'il espéroit, par la vertu de quelques remèdes spécifiques qui lui étoient connus & dont il avoit l'expérience, de lui procurer la guérison qu'ils n'avoient pu lui donner. Le chef des huissiers lui dit qu'il étoit le bien venu; que le sultan le verroit avec plaisir, & que s'il réussissoit à lui donner la satisfaction de voir la princesse dans sa première santé, il pouvoit s'attendre à une récompense convenable à la libéralité du sultan son seigneur & maître. Attendez-moi, ajouta-t-il, je serai à vous dans un moment.

Il y avoit du temps qu'aucun médecin ne s'étoit présenté; & le sultan de Kaschmir, avec grande douleur, avoit comme perdu l'espérance de revoir la princesse de Bengale

dans l'état de ſanté où il l'avoit vue, & en même-temps dans celui de lui témoigner en l'épouſant juſqu'à quel point il l'aimoit. Cela fit qu'il commanda au chef des huiſſiers de lui amener promptement le médecin qu'il venoit de lui annoncer.

Le prince de Perſe fut préſenté au ſultan de Kaſchmir ſous l'habit & le déguiſement de médecin ; & le ſultan ſans perdre de temps en des diſcours ſuperflus, après lui avoir marqué que la princeſſe de Bengale ne pouvoit ſupporter la vue d'un médecin ſans entrer dans des tranſports qui ne faiſoient qu'augmenter ſon mal, le fit monter dans un cabinet en ſoupente, d'où il pouvoit la voir par une jalouſie ſans être vu.

Le prince Firouz Schah monta ; & il apperçut ſon aimable princeſſe aſſiſe négligemment, qui chantoit les larmes aux yeux une chanſon par laquelle elle déploroit ſa malheureuſe deſtinée, qui la privoit peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimoit ſi tendrement.

Le prince attendri de la triſte ſituation où il vit ſa chère princeſſe, n'eut pas beſoin d'autres marques pour comprendre que ſa maladie étoit feinte, & que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle ſe trouvoit dans une

contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet, & après avoir rapporté au sultan de quelle nature étoit la maladie de la princesse, & qu'elle n'étoit pas incurable, il lui dit que, pour parvenir à sa guérison, il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, & seul à seul; & quant aux emportemens où elle entroit à la vue des médecins, il espéroit qu'elle le recevroit & l'écouteroit favorablement.

Le sultan fit ouvrir la porte de la chambre de la princesse, & le prince Firouz Schah entra. Dès que la princesse le vit paroître, comme elle le prenoit pour un médecin, dont il avoit l'habit, elle se leva comme en furie, en le menaçant & en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher; & quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne vouloit être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas, & d'un air respectueux à se rendre croyable: Princesse, je ne suis pas médecin; reconnoissez, je vous en supplie, le prince de Perse qui vient vous mettre en liberté.

Au ton de voix & aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même-temps, nonobstant la longue barbe que le prince s'étoit laissé croître, la princesse de Bengale

se calma, & en un instant elle fit paroître sur son visage la joie, que ce que l'on désire le plus, & à quoi l'on s'attend le moins, est capable de causer quand il arrive. La surprise agréable où elle se trouva lui ôta la parole pour un temps, & donna lieu au prince Firouz Schah de lui raconter le désespoir dans lequel il s'étoit trouvé plongé, dans le moment qu'il avoit vu l'indien la ravir & l'enlever à ses yeux; la résolution qu'il avoit prise dès-lors d'abandonner toute chose pour la chercher en quelqu'endroit de la terre qu'elle pût être, & de ne pas cesser qu'il ne l'eût trouvée & arrachée des mains du perfide; & par quel bonheur enfin, après un voyage ennuyeux & fatigant, il avoit la satisfaction de la retrouver dans le palais du sultan de Kaschmir. Quand il eut achevé, en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la princesse de l'informer de ce qui lui étoit arrivé depuis son enlèvement jusqu'au moment qu'il avoit le bonheur de lui parler, en lui marquant qu'il étoit important qu'il eût cette connoissance, afin de prendre des mesures justes pour ne pas la laisser plus long-temps sous la tyrannie du sultan de Kaschmir.

La princesse de Bengale n'avoit pas un

long discours à tenir au prince de Perse ; puisqu'elle n'avoit qu'à lui raconter de quelle manière elle avoit été délivrée de la violence de l'indien par le sultan de Kaschmir en revenant de la chasse ; mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il étoit venu lui faire, du dessein précipité qu'il avoit pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement ; conduite violente & tyrannique, qui lui avoit causé un évanouissement, après lequel elle n'avoit vu de parti à prendre que celui qu'elle avoit pris comme le meilleur pour se conserver un prince auquel elle avoit donné son cœur & sa foi, ou mourir plutôt que de se livrer à un sultan qu'elle n'aimoit pas & qu'elle ne pouvoit aimer.

Le prince de Perse, à qui la princesse n'avoit en effet autre chose à dire, lui demanda si elle savoit ce que le cheval enchanté étoit devenu après la mort de l'indien. J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné là-dessus ; mais après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'aura pas négligé.

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Kaschmir n'eût fait gar-

der le cheval ſoigneuſement, il communiqua à la princeſſe le deſſein qu'il avoit de s'en ſervir pour la ramener en Perſe, après être convenu avec elle des moyens qu'ils devoient prendre pour y réuſſir, afin que rien n'empêchât l'exécution, & particulièrement, qu'au lieu d'être en déshabillé, comme elle étoit alors, elle s'habilleroit le lendemain pour recevoir le ſultan avec civilité, quand il le lui amèneroit, ſans l'obliger néanmoins de lui parler.

Le ſultan de Kaſchmir fut dans une grande joie, quand le prince de Perſe lui eut appris ce qu'il avoit opéré dès la première viſite pour l'avancement de la guériſon de la princeſſe de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princeſſe l'eut reçu d'une manière qui lui perſuada que véritablement ſa guériſon étoit bien avancée, comme il le lui avoit fait entendre.

En la voyant en cet état, il ſe contenta de lui marquer combien il étoit ravi de la voir en diſpoſition de recouvrer bientôt ſa ſanté parfaite; & après qu'il l'eut exhortée à concourir avec un médecin ſi habile pour achever ce qu'il avoit ſi bien commencé,

en lui donnant toute sa confiance, il se retira, sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perse qui avoit accompagné le sultan de Kaschmir, sortit avec lui de la chambre de la princesse; & en l'accompagnant, il lui demanda, si sans manquer au respect qui lui étoit dû, il pouvoit lui faire cette demande, par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvoit seule dans le royaume de Kaschmir, si fort éloignée de son pays, comme s'il l'eût ignoré, & que la princesse ne lui en eût rien dit; mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté, & apprendre de sa bouche ce qu'il en avoit fait.

Le sultan de Kaschmir qui ne pouvoit pénétrer par quel motif le prince de Perse lui faisoit cette demande, ne lui en fit pas un mystère; il lui dit à-peu-près la même chose que ce qu'il avoit appris de la princesse de Bengale; & quant au cheval enchanté; qu'il l'avoit fait porter dans son trésor, comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvoit s'en servir.

Sire, reprit le feint médecin, la connoissance que votre majesté vient de me donner, me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur

ce cheval, & que le cheval eſt enchanté, elle a contracté quelque choſe de l'enchantement, qui ne peut être diſſipé que par de certains parfums qui me ſont connus. Si votre majeſté veut en avoir le plaiſir, & donner un ſpectacle des plus ſurprenans à ſa cour, & au peuple de ſa capitale; que demain elle faſſe apporter le cheval au milieu de la place devant ſon palais, & qu'elle s'en remette ſur moi pour le reſte; je promets de faire voir à ſes yeux & à ceux de toute l'aſſemblée, en très-peu de momens, la princeſſe de Bengale auſſi ſaine d'eſprit & de corps que jamais de ſa vie; & afin que la choſe ſe faſſe avec tout l'éclat qu'elle mérite, il eſt à propos que la princeſſe ſoit habillée le plus magnifiquement qu'il ſera poſſible, avec les joyaux les plus précieux que votre majeſté peut avoir.

Le ſultan de Kaſchmir eût fait des choſes plus difficiles que celles que le prince de Perſe lui propoſoit, pour arriver à la jouiſſance de ſes déſirs qu'il regardoit ſi prochaine.

Le lendemain, le cheval enchanté fut tiré du tréſor par ſon ordre, & poſé de grand matin dans la grande place du palais; & comme le bruit ſe répandit bientôt dans toute la ville, que c'étoit un préparatif pour quelque choſe

d'extraordinaire qui devoit s'y paſſer, l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du ſultan y furent diſpoſés pour empêcher le déſordre, & pour laiſſer un grand vuide autour du cheval.

Le ſultan de Kaſchmir parut; & quand il eut pris place ſur un échafaud, environné des principaux ſeigneurs & officiers de ſa cour, la princeſſe de Bengale, accompagnée de toute la troupe des femmes que le ſultan lui avoit aſſignées, s'approcha du cheval enchanté, & ſes femmes l'aidèrent à monter deſſus. Quand elle fut ſur la ſelle, les pieds dans l'un & l'autre étrier, avec la bride à la main, le feint médecin fit poſer autour du cheval pluſieurs caſſolettes pleines de feu, qu'il avoit fait apporter; & en tournant à l'entour, il jeta dans chacune un parfum compoſé de pluſieurs ſortes d'odeurs les plus exquiſes. Enſuite, recueilli en lui-même, les yeux baiſſés & les mains appliquées ſur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faiſant ſemblant de prononcer certaines paroles; & dans le moment que les caſſolettes exhaloient à la fois une fumée la plus épaiſſe, d'une odeur très-ſuave, & que la princeſſe en étoit environnée, de manière qu'on avoit de la peine à la voir, ni

elle

Sultan de Kachmir, quand tu voudras épouser des
Princesses qui imploreront ta protection, apprends
auparavant à avoir leur consentement.

C. P. Marillier del. C. Duponchel

elle ni le cheval, il prit son temps, il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ qu'il tourna; & dans le moment que le cheval les enlevoit en l'air, lui & la princesse, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement que le sultan lui-même les entendit : *Sultan de Kaschmir, quand tu voudras épouser des princesses qui imploreront ta protection, apprends auparavant à avoir leur consentement.*

Ce fut de la sorte que le prince de Perse recouvra & délivra la princesse de Bengale, & la ramena le même jour en peu de temps à la capitale de Perse, où il n'alla pas mettre pied à terre au palais de plaisance, mais au milieu du palais devant l'appartement du roi son père; & le roi de Perse ne différa la solemnité de son mariage avec la princesse de Bengale, qu'autant de temps qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse, & qui marquât davantage la part qu'il y prenoit.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, le premier soin que le roi de Perse se donna, fut de nommer & d'envoyer une ambassade célèbre au roi de Bengale pour lui rendre compte

de tout ce qui s'étoit passé, & pour lui demander l'approbation & la ratification de l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui par ce mariage, que le roi de Bengale, bien informé de toutes choses, se fit un honneur & un plaisir d'accorder.

HISTOIRE

Du Prince Ahmed, & de la Fée Pari-Banou.

LA sultane Scheherazade fit suivre l'histoire du cheval enchanté par celle du prince Ahmed, & de la fée (1) Pari-Banou; & en prenant la parole, elle dit :

Sire, un sultan, l'un des prédécesseurs de votre majesté, qui occupoit paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années, avoit dans sa vieillesse la satisfaction de voir que trois princes ses fils, dignes imitateurs de ses vertus, avec une princesse sa nièce, faisoient l'ornement de sa cour. L'aîné des princes se nommoit Houssain, le second Ali, le plus jeune Ahmed, & la princesse sa nièce (2) Nourounnihar.

---

(1) Ce sont deux mots persans, qui signifient la même chose, c'est-à-dire, *génie femelle*, *fée*.

(2) Mot arabe, qui signifie *lumière du jour*.

La princesse Nourounnihar étoit fille d'un prince, cadet du sultan, que le sultan avoit partagé d'un appanage d'un grand revenu, mais qui étoit mort peu d'années après avoir été marié, en la laissant dans un fort bas âge. Le sultan, en considération de ce que le prince son frère avoit toujours parfaitement correspondu à l'amitié fraternelle qui étoit entr'eux, avec une grande attache à sa personne, s'étoit chargé de l'éducation de sa fille, & l'avoit fait venir dans son palais pour être élevée avec les trois princes. Avec une beauté singulière, & avec toutes les perfections du corps qui pouvoient la rendre accomplie, cette princesse avoit aussi infiniment d'esprit, & sa vertu sans reproche la distinguoit entre toutes les princesses de son temps.

Le sultan, oncle de la princesse, qui s'étoit proposé de la marier dès qu'elle seroit en âge, & de faire alliance avec quelque prince de ses voisins, en la lui donnant pour épouse, y songeoit sérieusement, lorsqu'il s'apperçut que les trois princes ses fils l'aimoient passionnément. Il en eut une grande douleur; cette douleur ne venoit pas tant de ce que leur passion l'empêcheroit de contracter l'alliance qu'il avoit méditée, que de la difficulté, comme il le prévoyoit, à obtenir d'eux

qu'ils s'accordaſſent, & que les deux cadets au moins conſentiſſent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier ; & après leur avoir remontré l'impoſſibilité qu'il y avoit qu'une ſeule princeſſe devînt l'épouſe des trois, & les troubles qu'ils alloient cauſer s'ils perſiſtoient dans leur paſſion, elle n'oublia rien pour leur perſuader ou de s'en rapporter à la déclaration que la princeſſe en feroit en faveur de l'un des trois, ou de ſe déſiſter de leurs prétentions, & de ſonger à d'autres noces, dont il leur laiſſoit la liberté du choix, & de convenir entr'eux de permettre qu'elle fût mariée à un prince étranger. Mais comme il eut trouvé en eux une opiniâtreté inſurmontable, il les fit venir tous trois devant lui, & il leur tint ce diſcours : Mes enfans, dit-il, puiſque pour votre bien & pour votre repos je n'ai pu réuſſir à vous perſuader de ne plus aſpirer à épouſer la princeſſe ma nièce & votre couſine ; comme je ne veux pas uſer de mon autorité en la donnant à l'un de vous préférablement aux deux autres, il me ſemble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contens, & à conſerver l'union qui doit être entre vous, ſi vous voulez m'écouter, & que vous exécutiez ce que vous allez entendre. Je

trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun séparément dans un pays différent, de manière que vous ne puissiez pas vous rencontrer; & comme vous savez que je suis curieux, sur toute chose, de tout ce qui peut passer pour rare & singulier, je promets la princesse ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire & la plus singulière: de la sorte, comme le hasard fera que vous jugerez vous-mêmes de la singularité des choses que vous aurez apportées, par la comparaison que vous en ferez, vous n'aurez pas de peine à vous faire justice, en cédant la préférence à celui de vous qui l'aura méritée. Pour les fraix du voyage & pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'acquisition, je vous donnerai la même somme à chacun, convenable à votre naissance, sans l'employer néanmoins en dépenses de suite & d'équipage, qui, en vous faisant connoître pour ce que vous êtes, vous priveroit de la liberté dont vous avez besoin, non-seulement pour vous bien acquitter du motif que vous avez à vous proposer, mais même pour mieux observer les choses qui mériteront votre attention, & enfin tirer une plus grande utilité de votre voyage.

Comme les trois princes avoient toujours été très-soumis aux volontés du sultan leur père, & que chacun de son côté se flattoit que la fortune lui seroit favorable, & lui donneroit lieu de parvenir à la possession de Nourounnihar, ils lui marquèrent qu'ils étoient prêts d'obéir. Sans différer, le sultan leur fit compter la somme qu'il venoit de leur promettre; & dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage; ils prirent même congé du sultan, pour être en état de partir de grand matin dès le lendemain. Ils sortirent par la même porte de la ville, bien montés & bien équipés, habillés en marchands, chacun avec un seul officier de confiance, déguisé en esclave, & ils se rendirent ensemble au premier gîte, où le chemin se partageoit en trois, par l'un desquels ils devoient continuer leur voyage chacun de son côté. Le soir en se régalant d'un soupé qu'ils s'étoient fait préparer, ils convinrent que leur voyage seroit d'un an, & se donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriveroit attendroit les deux autres, & les deux le troisième, afin que, comme ils avoient pris congé du sultan leur père tous les trois ensemble, ils se présentassent de

même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embrassés & souhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval, & prirent chacun l'un des trois chemins, sans se rencontrer dans leur choix.

Le prince Houssain, l'aîné des trois frères, qui avoit entendu dire des merveilles de la grandeur, des forces, des richesses & de la splendeur du royaume de Bisnagar, prit sa route du côté de la mer des Indes; & après une marche d'environ trois mois, en se joignant à différentes caravanes, tantôt par des déserts & par des montagnes stériles, tantôt par des pays très-peuplés, les mieux cultivés & les plus fertiles qu'il y eût en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Bisnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume, dont elle est la capitale, & qui est la demeure ordinaire de ses rois. Il se logea dans un khan destiné pour les marchands étrangers; & comme il avoit appris qu'il y avoit quatre quartiers principaux où les marchands de toutes les sortes de marchandises avoient leurs boutiques, au milieu desquels étoit situé le château, ou plutôt le palais des rois, lequel occupoit un terrain très-vaste, comme au centre de la ville,

qui avoit trois enceintes & deux lieues en tous ſens d'une porte à l'autre, dès le lendemain il ſe rendit à l'un de ces quartiers.

Le prince Houſſain ne put voir le quartier où il ſe trouva ſans admiration ; il étoit vaſte, coupé & traverſé par pluſieurs rues toutes voûtées contre l'ardeur du ſoleil, & néanmoins très-bien éclairées. Les boutiques étoient d'une même grandeur & d'une même ſymétrie, & celles des marchands d'une même ſorte de marchandiſes n'étoient pas diſperſées, mais raſſemblées dans une même rue, & il en étoit de même des boutiques des artiſans.

La multitude des boutiques, remplies d'une même ſorte de marchandiſes, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes ; des toiles peintes des couleurs les plus vives, qui repréſentoient au naturel des perſonnages, des payſages, des arbres, des fleurs ; d'étoffes de ſoie & de brocard, tant de la Perſe que de la Chine, & d'autres lieux ; de porcelaines du Japon & de la Chine ; de tapis de pied de toutes les grandeurs, le ſurprirent ſi extraordinairement, qu'il ne ſavoit s'il devoit s'en rapporter à ſes propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfèvres & des jouailliers, car

les deux professions étoient exercées par les mêmes marchands, il fut comme ravi en extase, à la vue de la quantité prodigieuse d'excellens ouvrages en or & en argent, & comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des saphirs & autres pierreries qui y étoient en vente & en confusion. S'il fut étonné de tant de richesses réunies en un seul endroit, il le fut bien davantage quand il vint à juger de la richesse du royaume en général, en considérant qu'à la réserve des bramines & des ministres des idoles, qui faisoient profession d'une vie éloignée de la vanité du monde, il n'y avoit dans toute son étendue ni indien ni indienne qui n'eût des colliers, des bracelets & des ornemens aux jambes & aux pieds, de perles ou de pierreries, qui paroissoient avec d'autant plus d'éclat, qu'ils étoient tous noirs, d'un noir à en relever parfaitement le brillant.

Une autre particularité qui fut admirée par le prince Houssain, fut le grand nombre de vendeurs de roses qui faisoient la plus grande foule dans les rues par leur multitude. Il comprit qu'il falloit que les indiens fussent grands amateurs de cette fleur, puisqu'il n'y en avoit pas un qui n'en portât un bouquet

à la main, ou à la tête en guirlande, ni de marchands qui n'en eût plusieurs vases garnis dans sa boutique, de manière que le quartier, si grand qu'il étoit, en étoit tout embaumé.

Le prince Houssain enfin après avoir parcouru le quartier de rue en rue, l'idée remplie de tant de richesses qui s'étoient présentées à ses yeux, eut besoin de se reposer. Il le témoigna à un marchand, & le marchand fort civilement l'invita à entrer & à s'asseoir dans sa boutique, ce qu'il accepta. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit assis dans la boutique, quand il vit passer un crieur avec un tapis sur le bras d'environ six pieds en quarré, qui le crioit à trente bourses à l'enchère. Il appela le crieur, & demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non-seulement pour sa petitesse, mais même pour sa qualité. Quand il eut bien examiné le tapis, il dit au crieur, qu'il ne comprenoit pas comment un tapis de pied si petit & de si peu d'apparence, étoit mis à un si haut prix.

Le crieur, qui prenoit le prince Houssain pour un marchand, lui dit pour réponse : Seigneur, si ce prix vous paroît excessif, votre étonnement sera beaucoup plus grand quand vous saurez que j'ai ordre de le faire

monter jusqu'à quarante bourses, & de ne le livrer qu'à celui qui en comptera la somme. Il faut donc, reprit le prince Houssain, qu'il soit précieux par quelqu'endroit qui ne m'est pas connu. Vous l'avez deviné, seigneur, repartit le crieur, & vous en conviendrez, quand vous saurez qu'en s'asseyant sur ce tapis, aussitôt on est transporté avec le tapis où l'on souhaite d'aller, & l'on s'y trouve presque dans le moment, sans que l'on soit arrêté par aucun obstacle.

Ce discours du crieur fit que le prince des Indes, en considérant que le motif principal de son voyage étoit d'en rapporter au sultan son père quelque rareté singulière, dont on n'eût pas entendu parler, jugea qu'il n'en pouvoit acquérir aucune dont le sultan dût être plus satisfait. Si le tapis, dit-il au crieur, avoit la vertu que tu lui donnes, non-seulement je ne trouverois pas que ce seroit l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourses qu'on en demande, je pourrois même me résoudre à m'en accorder pour le prix, & avec cela, je te ferois un présent dont tu aurois lieu d'être content. Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, & il sera aisé de vous en convaincre, dès que vous aurez arrêté le marché

à quarante bourſes, en y mettant la condition que je vous en ferai voir l'expérience. Alors, comme vous n'avez pas ici les quarante bourſes, & qu'il faudroit que pour les recevoir, je vous accompagnaſſe juſqu'au khan où vous devez être logé comme étranger, avec la permiſſion du maître de la boutique, nous entrerons dans l'arrière-boutique; j'y étendrai le tapis, & quand nous y ſerons aſſis vous & moi, que vous aurez formé le ſouhait d'être tranſporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le khan, ſi nous n'y ſommes pas tranſportés ſur le champ, il n'y aura pas de marché fait, & vous ne ſerez tenu à rien. Quant au préſent, comme c'eſt au vendeur à me récompenſer de ma peine, je le recevrai comme une grâce que vous aurez bien voulu me faire, dont je vous aurai l'obligation.

Sur la bonne foi du crieur, le prince accepta le parti. Il conclut le marché ſous la condition propoſée, après quoi il entra dans l'arrière-boutique du marchand, après en avoir obtenu la permiſſion. Le crieur étendit le tapis, ils s'aſſirent deſſus l'un & l'autre; & dès que le prince eut formé le déſir d'être tranſporté au khan dans ſon appartement, il s'y trouva avec le crieur dans

la même ſituation. Comme il n'avoit pas beſoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il compta au crieur la ſomme de quarante bourſes en or, & il y ajouta un préſent de vingt-cinq pièces d'or dont il gratifia le crieur.

De la ſorte, le prince Huſſain demeura poſſeſſeur du tapis, avec une joie extrême d'avoir acquis à ſon arrivée à Biſnagar une pièce ſi rare, qui devoit, comme il n'en doutoit pas, lui valoir la poſſeſſion de Nourounnihar. En effet, il tenoit comme une choſe impoſſible que les princes ſes cadets rapportaſſent rien de leur voyage qui pût entrer en comparaiſon avec ce qu'il avoit rencontré ſi heureuſement. Sans faire un plus long ſéjour à Biſnagar, il pouvoit, en s'aſſeyant ſur le tapis, ſe rendre le même jour au rendez-vous dont il étoit convenu avec eux; mais il eût été obligé de les attendre trop long-temps: cela fit que, curieux de voir le roi de Biſnagar & ſa cour, & de prendre connoiſſance des forces, des loix, des coutumes, de la religion & de l'état de tout le royaume, il réſolut d'employer quelques mois à ſatisfaire ſa curioſité.

La coutume du roi de Biſnagar étoit de donner accès auprès de ſa perſonne une fois la ſemaine aux marchands étrangers. Ce fut

ſous ce titre que le prince Houſſain, qui ne vouloit point paſſer pour ce qu'il étoit, le vit pluſieurs fois; & comme ce prince, qui d'ailleurs étoit très-bien fait de ſa perſonne, avoit infiniment d'eſprit, & qu'il étoit d'une politeſſe achevée, c'étoit par où il ſe diſtinguoit des marchands avec leſquels il paroiſſoit devant le roi; c'étoit à lui, préférablement aux marchands, qu'il adreſſoit la parole pour s'informer de la perſonne du ſultan des Indes, des forces, des richeſſes & du gouvernement de ſon empire.

Les autres jours, le prince les employoit à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville & aux environs. Entr'autres choſes dignes d'être admirées, il vit un temple d'idoles, dont la ſtructure étoit particulière en ce qu'elle étoit toute de bronze; il avoit dix coudées en quarré dans ſon aſſiette, & quinze en hauteur; & ce qui en faiſoit la plus grande beauté, étoit une idole d'or maſſif, de la hauteur d'un homme, dont les yeux étoient d'un rubis, appliqué avec tant d'art, qu'il ſembloit à ceux qui la regardoient, qu'elle avoit les yeux ſur eux, de quel côté qu'ils ſe tournaſſent pour la voir. Il en vit un autre qui n'étoit pas moins admirable. C'étoit dans un village où il y avoit une

plaine d'environ dix arpens, laquelle n'étoit qu'un jardin délicieux, parsemé de roses & d'autres fleurs agréables à la vue, & tout cet espace étoit environné d'un petit mur à hauteur d'appui, pour empêcher que les animaux n'en approchassent. Au milieu de la plaine, il s'élevoit une terrasse à hauteur d'homme, revêtue de pierres jointes ensemble, avec tant de soin & d'industrie, qu'il sembloit que ce ne fût qu'une seule pierre. Le temple, qui étoit en dôme, étoit posé au milieu de la terrasse, haut de cinquante coudées, ce qui faisoit qu'on le découvroit de plusieurs lieues à l'entour. La longueur étoit de trente, & la largeur de vingt; & le marbre rouge dont il étoit bâti, étoit extrêmement poli. La voûte du dôme étoit ornée de trois rangs de peintures fort vives & de bon goût; & tout le temple étoit généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas reliefs & d'idoles, qu'il n'y avoit aucun endroit où il n'y en eût depuis le haut jusqu'en bas.

Le soir & le matin, on faisoit des cérémonies superstitieuses dans ce temple, lesquelles étoient suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants & de festins; & les ministres du temple & les ha-

bitans du lieu, ne subsistent que des offrandes que les pélerins en foule y apportent des endroits les plus éloignés du royaume, pour s'acquitter de leurs vœux.

Le prince Houssain fut encore spectateur d'une fête solemnelle qui se célèbre tous les ans à la cour de Bisnagar, à laquelle les gouverneurs des provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs & les juges des villes, & les bramines les plus célèbres par leur doctrine, sont obligés de se trouver : il y en a de si éloignés, qu'ils ne mettent pas moins de quatre mois à s'y rendre. L'assemblée, composée d'une multitude innombrable d'indiens, se fait dans une plaine d'une vaste étendue, où ils font un spectacle surprenant, tant que la vue peut s'étendre. Comme au centre de cette plaine il y avoit une place d'une grande longueur & largeur, fermée d'un côté par un bâtiment superbe en forme d'échafaudage à neuf étages, soutenu par quarante colonnes, & destiné pour le roi, pour sa cour, & pour les étrangers qu'il honoroit de son audience une fois la semaine; en dedans, il étoit orné & meublé magnifiquement, & au-dehors, peint de paysages, où l'on voyoit toutes sortes d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, & même de

mouches & de moucherons, le tout au naturel, & d'autres échafauds, hauts au moins de quatre ou de cinq étages, & peints à peu-près les uns de même que les autres, formoient les trois autres côtés; & ces échafauds avoient cela de particulier, qu'on les faisoit tourner & changer de face & de décoration, d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de distance les uns des autres, étoient rangés mille éléphans, avec des harnois d'une grande somptuosité, chargés chacun d'une tour quarrée de bois doré, avec des joueurs d'instrumens ou des farceurs dans chaque tour. La trompe de ces éléphans, leurs oreilles & le reste du corps étoient peints de cinabre & d'autres couleurs qui représentoient des figures grotesques.

Dans tout ce spectacle, ce qui fit admirer davantage au prince Houssain l'industrie, l'adresse & le génie inventif des indiens, fut de voir un des éléphans, le plus puissant & le plus gros, les quatre pieds posés sur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement, & hors de terre environ deux pieds, jouer, en battant l'air de sa trompe, à la cadence des instrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant, non moins puis-

ſant, au bout d'une poutre poſée en travers ſur un poteau, à la hauteur de dix pieds, avec une pierre d'une groſſeur prodigieuſe attachée & ſuſpendue à l'autre bout, qui lui ſervoit de contre-poids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas, en préſence du roi & de ſa cour, il marquoit par les mouvemens de ſon corps & de ſa trompe, les cadences des inſtrumens, de même que l'autre éléphant. Les indiens, après avoir attaché la pierre de contre-poids, avoient attiré l'autre bout juſqu'en terre à force d'hommes, & y avoient fait monter l'éléphant.

Le prince Houſſain eût pu faire un plus long ſéjour à la cour & dans le royaume de Biſnagar ; une infinité d'autres merveilles euſſent pu l'y arrêter agréablement juſqu'au dernier jour de l'année révolue, dont les princes ſes frères & lui étoient convenus pour ſe rejoindre ; mais pleinement ſatisfait de ce qu'il avoit vu, comme il étoit continuellement occupé de l'objet de ſon amour, & que depuis l'acquiſition qu'il avoit faite, la beauté & les charmes de la princeſſe Nourounnihar augmentoient de jour en jour la violence de ſa paſſion, il lui ſembla qu'il auroit l'eſprit plus tranquille, & qu'il ſeroit

plus près de son bonheur quand il se seroit approché d'elle. Après avoir satisfait le concierge du khan pour le louage de l'appartement qu'il y avoit occupé, & lui avoir marqué l'heure qu'il pourroit venir prendre la clef qu'il laisseroit à la porte, sans lui avoir marqué de quelle manière il partiroit, il y rentra en fermant la porte sur lui & en y laissant la clef. Il étendit le tapis, & s'y assit avec l'officier qu'il avoit amené avec lui. Alors il se recueillit en lui-même ; & après avoir souhaité sérieusement d'être transporté au gîte où les princes ses frères devoient se rendre comme lui, il s'apperçut bientôt qu'il y étoit arrivé. Il s'y arrêta, & sans se faire connoître que pour un marchand, il les attendit.

Le prince Ali, frère puîné du prince Houssain, qui avoit projeté de voyager en Perse, pour se conformer à l'intention du sultan des Indes, en avoit pris la route avec une caravane, à laquelle il s'étoit joint à la troisième journée après sa séparation d'avec les deux princes ses frères. Après une marche de près de quatre mois, il arriva enfin à Schiraz, qui étoit alors la capitale du royaume de Perse. Comme il avoit fait amitié & société en chemin avec un petit nombre de

marchands, sans se faire connoître pour autre que pour marchand jouaillier, il prit logement avec eux dans un même khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvroient leurs ballots de marchandises, le prince Ali qui ne voyageoit que pour son plaisir, & qui ne s'étoit embarrassé que des choses nécessaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, se fit conduire au quartier où se vendoient les pierreries, les ouvrages en or & en argent, brocards, étoffes de soie, toiles fines, & les autres marchandises les plus rares & les plus précieuses. Ce lieu qui étoit spacieux & bâti solidement, étoit voûté, & la voûte étoit soutenue de gros piliers, autour desquels les boutiques étoient ménagées de même que le long des murs, tant en-dedans qu'en-dehors, & il étoit connu communément à Schiraz sous le nom de bezestein. D'abord le prince Ali parcourut le bezestein en long & en large de tous les côtés, & il jugea avec admiration des richesses qui y étoient renfermées, par la quantité prodigieuse des marchandises les plus précieuses qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui alloient & venoient, chargés de différentes pièces, en les criant à l'encan, il ne fut pas peu

surpris d'en voir un qui tenoit à la main un tuyau d'ivoire, long d'environ un pied, & de la grosseur d'un peu plus d'un pouce, qu'il crioit à trente bourses. Il s'imagina d'abord que le crieur n'étoit pas dans son bon sens. Pour s'en éclaircir, en s'approchant de la boutique d'un marchand : Seigneur, dit-il au marchand, en lui montrant le crieur, dites-moi, je vous prie, si je me trompe ; cet homme qui crie un petit tuyau d'ivoire à trente bourses, a-t-il l'esprit bien sain ? Seigneur, répondit le marchand, à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous assurer que c'est le plus sage de tous nos crieurs, & le plus employé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance, quand il s'agit de la vente de quelque chose de grand prix ; & quant au tuyau qu'il crie à trente bourses, il faut qu'il les vaille & même davantage, par quelqu'endroit qui ne paroît pas. Il va repasser dans un moment, nous l'appellerons, & vous vous en informerez par vous-même ; asseyez-vous cependant sur mon sopha, & reposez-vous.

Le prince Ali ne refusa pas l'offre obligeante du marchand, & peu de temps après qu'il se fut assis, le crieur repassa. Comme le marchand l'eut appelé par son nom, il

s'approcha. Alors en lui montrant le prince Ali, il lui dit : Répondez à ce seigneur qui demande si vous êtes dans votre bon sens, de crier à trente bourses un tuyau d'ivoire qui paroît de si peu de conséquence. J'en serois étonné moi-même, si je ne savois pas que vous êtes un homme sage. Le crieur en s'adressant au prince Ali, lui dit : Seigneur, vous n'êtes pas le seul qui me traite de fou, à l'occasion de ce tuyau; mais vous jugerez vous-même si je le suis quand je vous en aurai dit la propriété, & j'espère qu'alors vous y mettrez une enchère, comme ceux à qui je l'ai déjà montré, qui avoient une aussi mauvaise opinion de moi que vous.

Premièrement, seigneur, poursuivit le crieur, en présentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau est garni d'un verre à chaque extrêmité, & considérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque chose qu'on puisse souhaiter de voir, on la voit aussitôt. Je suis prêt de vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Ali, si vous me faites connoître la vérité de ce que vous avancez; & comme il avoit le tuyau à la main, après avoir observé les deux verres, montrez-moi, continua-t-il, par où il faut regarder, afin que je m'en éclaircisse; & le

crieur le lui montra. Le prince regarda ; & en souhaitant de voir le sultan des Indes son père, il le vit en parfaite santé, assis sur son trône au milieu de son conseil. Ensuite, comme après le sultan il n'avoit rien de plus cher au monde que la princesse Nourounnihar, il souhaita de la voir, & il la vit assise à sa toilette, environnée de ses femmes, riante & de belle humeur.

Le prince Ali n'eut pas besoin d'autre preuve pour se persuader que ce tuyau étoit la chose la plus précieuse qu'il y eût alors, non-seulement dans la ville de Schiraz, mais même dans tout l'univers ; & il crut que s'il négligeoit de l'acheter, jamais il ne rencontreroit une rareté pareille à remporter de son voyage, ni à Schiraz, quand il y demeureroit dix ans, ni ailleurs. Il dit donc au crieur : Je me retracte de la pensée déraisonnable que j'ai eue de votre peu de bon sens, mais je crois que vous serez pleinement satisfait de la réparation que je suis prêt de vous en faire, en achetant le tuyau. Comme je serois fâché qu'un autre que moi le possédât, dites-moi au juste à quel prix le vendeur le fixe : sans vous donner la peine de le crier davantage, & de vous fatiguer à aller & venir, vous n'aurez qu'à venir avec

moi, je vous en compterai la ſomme. Le crieur l'aſſura avec ferment qu'il avoit ordre de lui en porter quarante bourſes, & que, pour peu qu'il en doutât, il étoit prêt de le mener à lui-même. Le prince indien ajouta foi à ſa parole, il l'emmena avec lui: & quand ils furent arrivés au khan, où étoit ſon logement, il lui compta les quarante bourſes en belle monnoie d'or, & de la ſorte il demeura poſſeſſeur du tuyau d'ivoire.

Quand le prince Ali eut fait cette acquiſition, la joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, que les princes ſes frères, comme il ſe le perſuada, n'auroient rencontré rien d'auſſi rare & auſſi digne d'admiration, & qu'ainſi la princeſſe Nourounnihar ſeroit la récompenſe des fatigues de ſon voyage. Il ne ſongea plus qu'à prendre connoiſſance de la cour de Perſe, ſans ſe faire connoître, & qu'à voir ce qu'il y avoit de plus curieux à Schiraz & aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il étoit venu reprît la route des Indes. Il avoit achevé de ſatisfaire ſa curioſité quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre, & elle ſe mit en chemin. Aucun accident ne troubla ni n'interrompit

la

sa marche ; & sans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées & la fatigue du voyage, elle arriva heureusement au rendez-vous, où le prince Houssain étoit déjà arrivé. Le prince l'y trouva, & il resta avec lui en attendant le prince Ahmed.

Le prince Ahmed avoit pris le chemin de Samarcande, & comme dès le lendemain de son arrivée il eut imité les deux princes ses frères, & qu'il se fut rendu au bezestein, à peine y étoit-il entré, qu'un crieur se présenta devant lui avec une pomme artificielle à la main, qu'il crioit à trente-cinq bourses : il arrêta le crieur, en lui disant : Montrez-moi cette pomme, & apprenez-moi quelle vertu ou quelle propriété si extraordinaire elle peut avoir, pour être criée à un si haut prix. En la lui mettant dans la main, afin qu'il l'examinât : Seigneur, lui dit le crieur, cette pomme, à ne la regarder que par l'extérieur, est véritablement peu de chose ; mais si on en considère les propriétés, les vertus & l'usage admirable qu'on en peut faire pour le bien des hommes, on peut dire qu'elle n'a pas de prix, & il est certain que qui la possède, possède un trésor. En effet, il n'y a pas de malade affligé de quelque maladie mortelle que ce soit, comme

de fièvre continue, de fièvre pourprée, de pleuréſie, de peſte, & d'autres maladies de cette nature, même moribond, qu'elle ne guériſſe, & auquel elle ne faſſe ſur le champ recouvrer la ſanté, auſſi parfaite, que ſi jamais de ſa vie il n'eût été malade ; & cela ſe fait par le moyen du monde le plus facile, puiſque c'eſt ſimplement en la faiſant flairer par la perſonne.

Si l'on vous en doit croire, reprit le prince Ahmed, voilà une pomme d'une vertu merveilleuſe, & l'on peut dire qu'elle n'a pas de prix : mais ſur quoi peut ſe fonder un honnête homme comme moi, qui auroit envie de l'acheter, pour ſe perſuader qu'il n'y a ni déguiſement ni exagération dans l'éloge que vous en faites ?

Seigneur, repartit le crieur, la choſe eſt connue & avérée dans toute la ville de Samarcande ; & ſans aller plus loin, interrogez tous les marchands qui ſont ici raſſemblés, vous verrez ce qu'ils vous en diront, & vous en trouverez qui ne vivroient pas aujourd'hui, comme ils vous le témoigneront eux-mêmes, s'ils ne ſe fuſſent ſervis de cet excellent remède. Pour vous faire mieux comprendre ce qui en eſt, c'eſt le fruit de l'étude & des veilles d'un philoſophe très-

célèbre de cette ville, qui s'étoit appliqué toute sa vie à la connoissance de la vertu des plantes & des minéraux, & qui enfin étoit parvenu à en faire la composition que vous voyez, par laquelle il a fait dans cette ville des cures si surprenantes, que jamais sa mémoire n'y sera en oubli. Une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le temps de faire lui-même son remède souverain, l'enleva il y a peu de temps ; & sa veuve, qu'il a laissée avec très-peu de bien, & chargée d'un nombre d'enfans en bas âge, s'est enfin résolue de la mettre en vente, pour se mettre plus à l'aise elle & sa famille.

Pendant que le crieur informoit le prince Ahmed des vertus de la pomme artificielle, plusieurs personnes s'arrêtèrent & les environnèrent ; dont la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en disoit. Et comme l'un d'eux eut témoigné qu'il avoit un ami si dangereusement malade, qu'on n'espéroit plus rien de sa vie, & que c'étoit une occasion présente & favorable pour en faire voir l'expérience au prince Ahmed ; le prince Ahmed prit la parole, & dit au crieur qu'il en donneroit quarante bourses, si elle guérissoit le malade en la lui faisant sentir.

Le crieur qui avoit ordre de la vendre ce

prix-là : Seigneur, dit-il au prince Ahmed, allons faire cette expérience, la pomme sera pour vous ; & je le dis avec d'autant plus de confiance, qu'il est indubitable qu'elle ne fera pas moins son effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort tant de malades dont la vie étoit déſeſpérée.

L'expérience réuſſit, & le prince, après avoir compté les quarante bourſes au crieur qui lui conſigna la pomme artificielle, attendit avec grande impatience le départ de la première caravane pour retourner aux Indes. Il employa ce temps-là à voir à Samarcande & aux environs tout ce qui étoit digne de ſa curioſité, & principalement la vallée de la Soyde, ainſi nommée de la rivière du même nom qui l'arroſe, & que les arabes reconnoiſſent pour l'un des quatre paradis de l'univers, par la beauté de ſes campagnes & de ſes jardins, accompagnés de palais, par ſa fertilité en toutes ſortes de fruits, & par les délices dont on y jouit dans la belle ſaiſon.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'occaſion de la première caravane qui prit la route des Indes. Il partit, & nonobſtant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite ſanté au gîte

où les princes Houſſain & Ali l'attendoient.

Le prince Ali, en arrivant quelque temps avant le prince Ahmed, demanda au prince Houſſain, qui étoit venu le premier, combien il y avoit de temps qu'il étoit arrivé. Comme il eut appris de lui qu'il y avoit près de trois mois : Il faut donc, reprit-il, que vous ne ſoyez pas allé bien loin. Je ne vous dirai rien préſentement, repartit le prince Houſſain, du lieu où je ſuis allé ; mais je puis vous aſſurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre. Si cela eſt, répliqua le prince Ali, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de ſéjour. Mon frère, lui dit le prince Houſſain, vous vous trompez, le ſéjour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, & il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long. A moins que vous ne ſoyez revenu en volant, reprit encore le prince Ali, je ne comprends pas comment il peut y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire.

Je vous ai dit la vérité, ajouta le prince Houſſain, & c'eſt une énigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed, notre frère, en déclarant en même-temps quelle eſt la rareté que j'ai rapportée de mon voyage. Pour vous, je ne

fais pas ce que vous avez rapporté, il faut que ce soit peu de chose : en effet, je ne vois pas que vos charges soient augmentées. Et vous, prince, reprit le prince Ali, à la réserve d'un tapis d'assez peu de conséquence, dont votre sopha est garni, & dont vous devez avoir fait acquisition, il me semble que je pourrois vous rendre raillerie pour raillerie. Mais comme il paroît que vous voulez faire un mystère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en use de même à l'égard de celle dont j'ai fait acquisition.

Le prince repartit : Je tiens la rareté que j'ai apportée si fort au-dessus de toute autre, quelle qu'elle puisse être, que je ne ferois pas de difficulté de vous la montrer, & de vous en faire tomber d'accord en vous déclarant par quel endroit je la tiens telle, sans craindre que celle que vous apportez, comme je le suppose, puisse lui être préférée. Mais il est à propos que nous attendions que le prince Ahmed, notre frère, soit arrivé ; alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard & de bienséance les uns pour les autres, de la bonne fortune qui nous sera échue.

Le prince Ali ne voulut pas entrer plus

avant en contestation avec le prince Houssain sur la préférence qu'il donnoit à la rareté qu'il avoit apportée; il se contenta d'être bien persuadé, que si le tuyau qu'il avoit à lui montrer, n'étoit pas préférable, il n'étoit pas possible au moins qu'il fût inférieur, & il convint avec lui d'attendre à le produire, que le prince Ahmed fût arrivé.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ses frères, qu'ils se furent embrassés avec beaucoup de tendresse, & fait compliment sur le bonheur qu'ils avoient de se revoir dans le même lieu où ils s'étoient séparés, le prince Houssain, comme l'aîné, prit la parole, & dit: Mes frères; nous aurons du temps de reste à nous entretenir des particularités chacun de son voyage; parlons de ce qui nous est le plus important de savoir; & comme je tiens pour certain que vous vous êtes souvenus comme moi du principal motif qui nous y a engagés, ne nous cachons pas ce que nous apportons; & en nous le montrant, faisons-nous justice par avance, & voyons en faveur de qui le sultan notre père pourra juger de la préférence.

Pour donner l'exemple, continua le prince Houssain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapportée du voyage que j'ai fait au

royaume de Bisnagar, est le tapis sur lequel je suis assis; il est commun & sans apparence, comme vous le voyez; mais quand je vous aurai déclaré quelle est sa vertu, vous serez dans une admiration d'autant plus grande, que jamais vous n'avez rien entendu de pareil, & vous allez en convenir. En effet, tel qu'il vous paroît, si l'on est assis dessus, comme nous y sommes, & que l'on désire d'être transporté en quelque lieu, si éloigné qu'il puisse être, on se trouve dans ce lieu presque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourses qu'il m'a coûtées, sans les regretter; & quand j'eus satisfait ma curiosité pleinement à la cour & dans le royaume de Bisnagar, & que je voulus revenir, je ne me suis pas servi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux pour me ramener ici, moi & mon domestique, qui peut vous dire combien de temps j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un & à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'attends que vous m'appreniez si ce que vous avez apporté, peut entrer en comparaison avec mon tapis.

Le prince Houssain acheva en cet endroit d'exalter l'excellence de son tapis, & le

prince Ali, en prenant la parole, la lui adreſſa en ces termes : Mon frère, dit-il, il faut avouer que votre tapis eſt une des choſes les plus merveilleuſes que l'on puiſſe imaginer, s'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire. Mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choſes, je ne dis pas plus, mais au moins auſſi merveilleuſes dans un autre genre; & pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'ivoire que voici, non plus que votre tapis, à le voir, ne paroît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je n'en ai pas moins payé cependant que vous de votre tapis, & je ne ſuis pas moins content de mon marché que vous l'êtes du vôtre : équitable même comme vous l'êtes, vous tomberez d'accord que je n'ai pas été trompé, quand vous ſaurez & que vous en aurez vu l'expérience, qu'en regardant par un des deux bouts, on voit tel objet que l'on ſouhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyiez à ma parole, ajouta le prince Ali en lui préſentant le tuyau, voilà le tuyau, voyez ſi je vous en impoſe.

Le prince Houſſain prit le tuyau d'ivoire de la main du prince Ali; & comme il eut

approché l'œil du bout que le prince Ali avoit marqué en le lui présentant, avec intention de voir la princesse Nourounnihar, & d'apprendre comment elle se portoit; le prince Ali & le prince Ahmed, qui avoient les yeux sur lui, furent extrêmement étonnés de le voir tout-à-coup changer de visage, d'une manière qui marquoit une surprise extraordinaire, jointe à une grande affliction. Le prince Houssain ne leur donna pas le temps de lui en demander le sujet. Princes, s'écria-t-il, c'est inutilement que vous & moi nous avons entrepris un voyage si pénible, dans l'espérance d'en être récompensés par la possession de la charmante Nourounnihar; dans peu de momens cette aimable princesse ne sera plus en vie; je viens de la voir dans son lit, environnée de ses femmes & de ses eunuques qui sont en pleurs, & qui paroissent n'attendre autre chose que de la voir rendre l'ame. Tenez, voyez-la vous-mêmes dans ce pitoyable état, & joignez vos larmes aux miennes.

Le prince Ali reçut le tuyau d'ivoire de la main du prince Houssain; il regarda: après avoir vu le même objet avec un déplaisir sensible, il le présenta au prince Ahmed, afin qu'il vît aussi un spectacle si

triste & si affligeant, qui devoit les intéresser tous également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau d'ivoire des mains du prince Ali, qu'il eut regardé, & qu'il eut vu la princesse Nourounnihar si peu éloignée de la fin de ses jours, il prit la parole, & en l'adressant aux deux princes ses frères; Princes, dit-il, la princesse Nourounnihar, qui fait également le sujet de nos vœux, est véritablement dans un état qui l'approche de la mort de bien près; mais autant qu'il me le paroît, pourvu que nous ne perdions pas de temps, il y a encore lieu de la préserver de ce moment fatal.

Alors le prince Ahmed tira de son sein la pomme artificielle qu'il avoit acquise; & en la montrant aux princes ses frères, il leur dit : La pomme que vous voyez ne m'a pas moins coûté que le tapis & que le tuyau d'ivoire que vous avez apporté chacun de votre voyage. L'occasion qui se présente de vous en faire voir la vertu merveilleuse, fait que je ne regrette pas les quarante bourses qu'elle m'a coûtées. Pour ne vous pas tenir en suspens, elle a la vertu qu'un malade en la sentant, même à l'agonie, recouvre la santé sur le champ; l'expérience que j'en ai

faite m'empêche d'en douter ; & je puis vous en faire voir l'effet à vous-mêmes, en la personne de la princesse Nourounnihar, si nous faisons la diligence que nous devons pour la secourir.

Si cela est ainsi, reprit le prince Houssain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence, qu'en nous transportant à l'instant jusques dans la chambre de la princesse, par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de temps, approchez-vous, asseyez-vous-y comme moi, il est assez grand pour nous contenir tous trois sans nous presser ; mais avant toute chose, donnons ordre chacun à notre domestique de partir ensemble incessamment, & de venir nous trouver au palais.

Quand cet ordre eut été donné, le prince Ali & le prince Ahmed s'assirent sur le tapis avec le prince Houssain ; & comme ils avoient tous trois le même intérêt, ils formèrent aussi tous trois le même désir d'être transportés dans la chambre de la princesse Nourounnihar. Leur désir fut exécuté ; & ils y furent transportés si promptement, qu'ils s'apperçurent d'être arrivés au lieu où ils avoient souhaité, & nullement d'être partis de celui qu'ils venoient de quitter.

La présence des trois princes, si peu atten-

due, effraya les femmes & les eunuques de la princeſſe, qui ne comprenoient pas par quel enchantement trois hommes ſe trouvoient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, & les eunuques étoient près de ſe jeter ſur eux, comme ſur des gens qui avoient pénétré juſques dans un lieu dont il ne leur étoit pas même permis d'approcher, mais ils revinrent bientôt de leur erreur, en les reconnoiſſant pour ce qu'ils étoient.

Le prince Ahmed ne ſe vit pas plutôt dans la chambre de Nourounnihar, & il n'eut pas plutôt apperçu cette princeſſe mourante, qu'il ſe leva de deſſus le tapis, ce que firent auſſi les deux autres princes, & s'approchant du lit, il lui mit la pomme merveilleuſe ſous les narines. Quelques momens après, la princeſſe ouvrit les yeux, tourna la tête de côté & d'autre, en regardant les perſonnes qui l'environnoient, & elle ſe mit ſur ſon ſéant en demandant à s'habiller, avec la même liberté & la même connoiſſance que ſi elle n'eût fait que de ſe réveiller après un long ſommeil. Ses femmes lui eurent bientôt appris d'une manière qui marquoit leur joie, que c'étoit aux trois princes ſes couſins, & particulièrement au prince Ahmed, qu'elle avoit l'obligation du recou-

vrement si subit de sa santé. Aussitôt, en témoignant la joie qu'elle avoit de les revoir, elle les remercia tous ensemble, & le prince Ahmed en particulier. Comme elle avoit demandé à s'habiller, les princes se contentèrent de lui marquer combien étoit grand le plaisir qu'ils avoient d'être arrivés assez à temps, pour contribuer chacun en quelque chose à la tirer du danger évident où ils l'avoient vue, & les vœux ardens qu'ils faisoient pour la longue durée de sa vie, après quoi ils se retirèrent.

Pendant que la princesse s'habilloit, les princes, en sortant de son appartement, allèrent se jeter aux pieds du sultan leur père & lui rendre leurs respects; & en paroissant devant lui, ils trouvèrent qu'ils avoient été prévenus par le principal eunuque de la princesse qui l'informoit de leur arrivée imprévue, & de quelle manière la princesse venoit d'être guérie parfaitement par leur moyen. Le sultan les reçut & les embrassa avec une joie d'autant plus grande, qu'en même-temps qu'il les voyoit de retour, il apprenoit que la princesse sa nièce, qu'il aimoit comme si elle eut été sa propre fille, après avoir été abandonnée par les médecins, venoit de recouvrer la santé d'une manière

toute merveilleuse. Après les complimens de part & d'autre, ordinaires dans une pareille occasion, les princes lui présentèrent chacun la rareté qu'ils avoient apportée. Le prince Houssain, le tapis, qu'il avoit eu soin de reprendre en sortant de la chambre de la princesse; le prince Ali, le tuyau d'ivoire; & le prince Ahmed, la pomme artificielle; & après en avoir fait l'éloge, chacun en la lui mettant entre les mains, à son rang, ils le supplièrent de prononcer sur celle à laquelle il donnoit la préférence, & ainsi de déclarer auquel des trois il donnoit la princesse Nourounnihar pour épouse, selon sa promesse.

Le sultan des Indes, après avoir écouté avec bienveillance tout ce que les princes voulurent lui représenter à l'avantage de ce qu'ils avoient apporté, sans les interrompre, & bien informé de ce qui venoit de se passer dans la guérison de la princesse Nourounnihar, demeura quelque temps dans le silence, comme s'il eut pensé à ce qu'il avoit à leur répondre. Il l'interrompit enfin, & il leur tint ce discours plein de sagesse : Mes enfans, dit-il, je déclarerois l'un de vous, avec un grand plaisir, si je pouvois le faire avec justice; mais considérez vous-mêmes

si je le puis. Vous, prince Ahmed, il est vrai que la princesse ma nièce est redevable de sa guérison à votre pomme artificielle; mais je vous demande, la lui eussiez-vous procurée, si auparavant le tuyau d'ivoire du prince Ali ne vous eût donné lieu de connoître le danger où elle étoit, & que le tapis du prince Houssain ne vous eût servi à venir la secourir promptement? Vous, prince Ali, votre tuyau d'ivoire a servi à vous faire connoître, à vous & aux princes vos frères, que vous alliez perdre la princesse votre cousine, & en cela il faut convenir qu'elle vous a une grande obligation. Il faut aussi que vous conveniez que cette connoissance seroit demeurée inutile pour le bien qui lui en est arrivé, sans la pomme artificielle & sans le tapis. Et vous enfin, prince Houssain, la princesse seroit une ingrate si elle ne vous marquoit sa reconnoissance en considération de votre tapis, qui s'est trouvé si nécessaire pour lui procurer la guérison. Mais considérez qu'il n'eût été d'aucun usage pour y contribuer, si vous n'eussiez eu connoissance de la maladie par le moyen du tuyau d'ivoire du prince Ali, & si le prince Ahmed n'eût employé sa pomme artificielle pour la guérir. Ainsi,

comme ni le tapis, ni le tuyau d'ivoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre, mais au contraire une parfaite égalité à chacun, & que je ne puis accorder la princesse Nourounnihar qu'à un seul; vous voyez vous-mêmes que le seul fruit que vous avez rapporté de votre voyage, est la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la santé.

Si cela est vrai, ajouta le sultan, vous voyez aussi que c'est à moi à recourir à une autre voie, pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme il y a encore du temps jusqu'à la nuit, c'est ce que je veux faire dès aujourd'hui. Allez donc, prenez chacun un arc & une flèche, & rendez-vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux; je vais me préparer pour m'y rendre; & je déclare que je donnerai la princesse Nourounnihar pour épouse à celui de vous qui aura tiré le plus loin.

Au reste, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général, & chacun en particulier, comme je le fais, du présent que vous m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet, mais il n'y a rien qui

approche de la singularité du tapis, du tuyau d'ivoire & de la pomme artificielle, dont je vais l'augmenter & l'enrichir. Ce sont trois pièces qui vont y tenir le premier rang, & que j'y conserverai précieusement, non pas par simple curiosité, mais pour en tirer dans les occasions l'usage avantageux que l'on peut en faire.

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la décision que le sultan venoit de prononcer. Quand ils furent hors de sa présence, on leur fournit à chacun un arc & une flèche, qu'ils remirent à un de leurs officiers, qui s'étoient assemblés dès qu'ils avoient appris la nouvelle de leur arrivée, & ils se rendirent à la plaine des exercices de chevaux, suivis d'une foule innombrable de peuple.

Le sultan ne se fit pas attendre; & dès qu'il fut arrivé, le prince Houssain, comme l'aîné, prit son arc & la flèche, & tira le premier; le prince Ali tira ensuite, & l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houssain; le prince Ahmed tira le dernier, mais on perdit la sienne de vue, & personne ne la vit tomber; on courut, on chercha; mais quelque diligence que l'on fît, & que le prince Ahmed fît lui-même,

il ne fut pas possible de trouver la flèche, ni près, ni loin. Quoiqu'il fût croyable que c'étoit lui qui avoit tiré le plus loin, & ainsi qu'il avoit mérité que la princesse Nourounnihar lui fût accordée, comme néanmoins il étoit nécessaire que la flèche se trouvât pour rendre la chose évidente & certaine, quelque remontrance qu'il fît au sultan, le sultan ne laissa pas de juger en faveur du prince Ali. Ainsi il donna les ordres pour les préparatifs de la solemnité des noces, & peu de jours après elles se célébrèrent avec une grande magnificence.

Le prince Houssain n'honora pas la fête de sa présence. Comme sa passion pour la princesse Nourounnihar étoit très-sincère & très-vive, il ne se sentit pas assez de force pour soutenir avec patience la mortification de la voir passer entre les bras du prince Ali, lequel, disoit-il, ne la méritoit pas mieux, ni ne l'aimoit pas plus parfaitement que lui. Il en eut au contraire un déplaisir si sensible, qu'il abandonna la cour, & qu'il renonça au droit qu'il avoit de succéder à la couronne, pour aller se faire derviche & se mettre sous la discipline d'un scheilkh très-fameux, lequel étoit dans une grande réputation de mener une vie exemplaire, & qui avoit établi sa

demeure & celle de ses disciples qui étoient en grand nombre, dans une agréable solitude.

Le prince Ahmed, par le même motif que le prince Houssain, n'assista pas aux noces du prince Ali & de la princesse Nourounnihar; mais il ne renonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvoit comprendre comment la flèche qu'il avoit tirée étoit pour ainsi dire devenue invisible, il se déroba à ses gens; &, résolu de la chercher d'une manière à n'avoir rien à se reprocher, il se rendit à l'endroit où celles des princes Houssain & Ali avoient été ramassées. Delà, en marchant droit devant lui, & en regardant à droite & à gauche, il alla si loin sans trouver ce qu'il cherchoit, qu'il jugea que la peine qu'il se donnoit étoit inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laissa pas de poursuivre son chemin jusqu'à des rochers fort élevés, où il eut été obligé de se détourner quand il auroit voulu passer outre, & ces rochers extrêmement escarpés étoient situés dans un lieu stérile, à quatre lieues loin d'où il étoit parti.

En approchant de ces rochers, le prince Ahmed apperçoit une flèche, il la ramasse, il la considère, & il fut dans un grand étonnement de voir que c'étoit la même qu'il

avoit tirée. C'est elle, dit-il en lui-même; mais ni moi, ni aucun mortel au monde, nous n'avons la force de tirer une flèche si loin. Comme il l'avoit trouvée couchée par terre, & non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avoit donné contre le rocher, & qu'elle avoit été renvoyée par sa résistance. Il y a du mystère, dit-il encore, dans une chose si extraordinaire, & ce mystère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune, apèrs m'avoir affligé en me privant de la possession d'un bien qui devoit, comme je l'espérois, faire le bonheur de ma vie, m'en réserve peut-être un autre pour ma consolation.

Dans cette pensée, comme la face de ces rochers s'avançoit en pointes & se reculoit en plusieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens; & comme il jetoit les yeux de coin en coin, une porte de fer se présenta sans apparence de serrure. Il craignit qu'elle ne fût fermée, mais en la poussant elle s'ouvrit en dedans, & il vit une descente douce en pente, sans degrés, par où il descendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il alloit entrer dans des ténèbres; mais bientôt une autre lumière toute différente succéda à celle qu'il quittoit; & en

entrant dans une place spacieuse, à cinquante ou soixante pas ou environ il apperçut un palais magnifique, dont, il n'eut pas le temps d'admirer la structure admirable. En effet, en même-temps une dame d'un air & d'un port majestueux, & d'une beauté à laquelle la richesse des étoffes dont elle étoit habillée, & les pierreries dont elle étoit ornée, n'ajoutoient aucun avantage, s'avança jusques sur le vestibule, accompagnée d'une troupe de femmes, dont il eut peu de peine à distinguer la maîtresse.

Dès que le prince Ahmed eut apperçu la dame, il pressa le pas pour aller lui rendre ses respects; & la dame de son côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles, en élevant la voix: Prince Ahmed, dit-elle, approchez, vous êtes le bien-venu.

La surprise du prince ne fut pas médiocre, quand il s'entendit nommer dans un pays dont il n'avoit jamais entendu parler, quoique ce pays fût si voisin de la capitale du sultan son père; & il ne comprenoit pas comment il pouvoit être connu d'une dame qu'il ne connoissoit pas. Il aborda enfin la dame en se jetant à ses pieds; & en se relevant: Madame, dit-il, à mon arrivée dans un lieu où j'avois à craindre que ma curiosité

ne m'eût fait pénétrer imprudemment, je vous rends mille grâces de l'assurance que vous me donnez d'être le bien-venu : mais, madame, sans commettre une incivilité, oserois-je vous demander par quelle aventure il arrive, comme vous me l'apprenez vous-même, que je ne vous sois pas inconnu, à vous, dis-je, qui êtes si fort dans notre voisinage, sans que j'en aie eu connoissance qu'aujourd'hui ? Prince, lui dit la dame, entrons dans le sallon, j'y satisferai à votre demande plus commodément pour vous & pour moi.

En achevant ces paroles, la dame, pour montrer le chemin au prince Ahmed, le mena dans un sallon, dont la structure merveilleuse, l'or & l'azur qui en embellissoient la voûte en dôme, & la richesse inestimable des meubles, lui parurent une nouveauté si grande, qu'il en témoigna son admiration, en s'écriant qu'il n'avoit rien vu de semblable, & qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien voir qui en approchât. Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, & vous en tomberez d'accord quand je vous en aurai fait voir tous les appartemens. Elle monta, & elle s'assit sur un sopha ; & quand le prince eut

pris place auprès d'elle, à la prière qu'elle lui en fit : Prince, dit-elle, vous êtes surpris, dites-vous, de ce que je vous connois sans que vous me connoissiez, votre surprise cessera quand vous saurez qui je suis. Vous n'ignorez pas, sans doute, une chose que votre religion vous enseigne, qui est que le monde est habité par des génies, aussi-bien que par des hommes. Je suis fille d'un de ces génies, des plus puissans & des plus distingués parmi eux, & mon nom est Pari-Banou. Ainsi vous devez cesser d'être surpris que je vous connoisse, vous, le sultan votre père, les princes vos frères & la princesse Nourounnihar. Je suis informée de même de votre amour & de votre voyage, dont je pourrois vous dire toutes les circonstances, puisque c'est moi qui ai fait mettre en vente à Samarcande la pomme artificielle que vous y avez achetée ; à Bisnagar, le tapis que le prince Houssain y a trouvé, & à Schiraz, le tuyau d'ivoire que le prince Ali en a rapporté. Cela doit suffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La seule chose que j'ajoute, c'est que vous m'avez paru digne d'un sort plus heureux que celui de posséder la princesse Nourounnihar ; & que pour vous y faire

faire acheminer, comme je me trouvois présente dans le temps que vous tirâtes la flèche, que je vois que vous tenez, & que je prévis qu'elle ne passeroit pas même au-delà de celle du prince Houssain, je la pris en l'air, & lui donnai le mouvement nécessaire pour venir frapper les rochers près desquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occasion qu'elle vous présente, de devenir plus heureux.

Comme la fée Pari-Banou prononça ces dernières paroles d'un ton différent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre, & en baissant aussitôt les yeux par modestie, avec une rougeur qui lui monta au visage, le prince n'eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendoit parler. Il considéra tout d'une vue que la princesse Nourounnihar ne pouvoit plus être à lui, & que la fée Pari-Banou la surpassoit infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un esprit transcendant & par des richesses immenses, autant qu'il pouvoit le conjecturer par la magnificence du palais où il se trouvoit, & il bénit le moment que la pensée lui étoit venue de chercher une seconde fois la flèche qu'il avoit tirée; & en cédant au penchant qui l'entraî-

noit du côté du nouvel objet qui l'enflammoit: Madame, reprit-il, quand je n'aurois toute ma vie que le bonheur d'être votre esclave & l'admirateur de tant de charmes qui me ravissent à moi-même, je m'estimerois le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez-moi la hardiesse qui m'inspire de vous demander cette grâce, & ne dédaignez pas, en me la refusant, d'admettre dans votre cour un prince qui se dévoue tout à vous.

Prince, repartit la fée, comme il y a long-temps que je suis maîtresse de mes volontés, du consentement de mes parens, ce n'est pas comme esclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma personne & de tout ce qui m'appartient & peut m'appartenir conjointément avec moi, en me donnant votre foi, & en voulant bien m'agréer pour votre épouse. J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous prévienne par cette offre. Je vous ai déjà dit que je suis maîtresse de mes volontés; j'ajouterai qu'il n'en est pas de même chez les fées que chez les dames envers les hommes, lesquelles n'ont pas coutume de faire de telles avances, elles tiendroient à grand déshonneur d'en user ainsi. Pour nous, nous les faisons,

& nous tenons qu'on doit nous en avoir obligation.

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce discours de la fée; mais pénétré de reconnoissance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiser le bas de sa robe. Elle ne lui en donna pas le temps, elle lui présenta la main qu'il baisa; & en retenant & en serrant la sienne: Prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas votre foi, comme je vous donne la mienne? Eh, madame, reprit le prince ravi de joie, que pourrois-je faire de mieux & qui me fît plus de plaisir? Oui, ma sultane, ma reine, je vous la donne avec mon cœur, sans réserve. Si cela est, repartit la fée, vous êtes mon époux, & je suis votre épouse. Les mariages ne se contractent pas parmi nous avec d'autres cérémonies; ils sont plus fermes & plus indissolubles que parmi les hommes, nonobstant les formalités qu'ils y apportent. Présentement, poursuivit-elle, pendant qu'on préparera le festin de nos noces pour ce soir, & qu'apparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter de quoi faire un léger repas, après quoi je vous ferai voir les appartemens de mon palais, & vous jugerez s'il n'est pas

vrai, comme je vous l'ai dit, que ce ſallon en eſt la moindre pièce.

Quelques-unes des femmes de la fée, qui étoient entrées dans ce ſallon avec elle, & qui comprirent quelle étoit ſon intention, ſortirent, & peu de temps après apportèrent quelques mets & d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut mangé & bu autant qu'il voulut, la fée Pari-Banou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'émeraude & toutes ſortes de pierreries fines, employés avec les perles, l'agate, le jaſpe, le prophyre, & toutes ſortes de marbres les plus précieux, ſans parler des ameublemens qui étoient d'une richeſſe ineſtimable; le tout employé dans une profuſion ſi étonnante, que bien loin d'avoir rien vu d'approchant, il avoua qu'il ne pouvoit rien y avoir de pareil au monde. Prince, lui dit la fée, ſi vous admirez ſi fort mon palais, qui, à la vérité, a de grandes beautés, que diriez-vous du palais des chefs de nos génies, qui ſont tout autrement beaux, ſpacieux & magnifiques? Je pourrois vous faire admirer auſſi a beauté de mon jardin: mais, ajouta-t-elle, ce ſera pour une autre fois; la nuit approche, & il eſt temps de nous mettre à table.

La salle où la fée fit entrer le prince Ahmed, & où la table étoit servie, étoit la dernière pièce du palais qui restoit à faire voir au prince; elle n'étoit pas inférieure à aucune de toutes celles qu'il venoit de voir. En entrant, il admira l'illumination d'une infinité de bougies parfumées d'ambre, dont la multitude, loin de faire de la confusion, étoit dans une symétrie bien entendue, qui faisoit plaisir à voir. Il admira de même un grand buffet chargé de vaisselle d'or, que l'art rendoit plus précieuse que la matière; plusieurs chœurs de femmes, toutes d'une beauté ravissante & richement habillées, qui commencèrent un concert de voix & de toutes sortes d'instrumens les plus harmonieux qu'il eut jamais entendus. Ils se mirent à table; & comme Pari-Banou prit un grand soin de servir au prince Ahmed des mets les plus délicats, qu'elle lui nommoit à mesure, en l'invitant à en goûter; & comme le prince n'en avoit jamais entendu parler, & qu'il les trouvoit exquis, il en faisoit l'éloge, en s'écriant que la bonne chère qu'elle lui faisoit surpassoit toutes celles que l'on faisoit parmi les hommes. Il s'écria de même sur l'excellence du vin qui lui fut servi, dont ils ne commencèrent à boire,

la fée & lui, qu'au deffert, qui n'étoit que de fruits, que de gâteaux & d'autres chofes propres à le faire trouver meilleur.

Après le deffert, enfin, la fée Pari-Banou & le prince Ahmed s'éloignèrent de la table, qui fut emportée fur le champ, & s'affirent fur le fopha à leur commodité, le dos appuyé de couffins d'étoffe de foie à grands fleurons de différentes couleurs, ouvrage à l'aiguille d'une grande délicateffe. Auffitôt un grand nombre de génies & de fées entrèrent dans la falle & commencèrent un bal des plus furprenans, qu'ils continuèrent jufqu'à ce que la fée & le prince Ahmed fe levèrent. Alors les génies & les fées, en continuant de danfer, fortirent de la falle, & marchèrent devant les nouveaux mariés, jufqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Quand ils y furent arrivés, ils fe rangèrent en haie pour les laiffer entrer; après quoi ils fe retirèrent, & les laifsèrent dans la liberté de fe coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain, ou plutôt les jours qui en fuivirent la célébration furent une fête continuelle, que la fée Pari-Banou, à qui la chofe étoit aifée, fut diverfifier par de nouveaux ragoûts & de nouveaux mets dans les feftins, de

nouveaux concerts, de nouvelles danſes, de nouveaux ſpectacles & de nouveaux divertiſſemens, tous ſi extraordinaires, que le prince Ahmed n'eût pu ſe les imaginer en toute ſa vie parmi les hommes, quand elle eût été de mille ans.

L'intention de la fée ne fut pas ſeulement de donner au prince des marques eſſentielles de la ſincérité de ſon amour & de l'excès de ſa paſſion par tant d'endroits ; elle voulut auſſi lui faire connoître par-là, que, comme il n'avoit plus rien à prétendre à la cour du ſultan ſon père, & qu'en aucun endroit du monde, ſans parler de ſa beauté, ni des charmes qui l'accompagnoient, il ne trouveroit rien de comparable au bonheur dont il jouiſſoit auprès d'elle, il falloit qu'il s'attachât à elle entièrement, & que jamais il ne s'en ſéparât. Elle réuſſit parfaitement dans ce qu'elle s'étoit propoſé ; l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la poſſeſſion, il augmenta à un point, qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de ceſſer de l'aimer, quand elle-même elle eût pu ſe réſoudre à ne plus l'aimer.

Au bout de ſix mois, le prince Ahmed, qui avoit toujours aimé & honoré le ſultan ſon père, conçut un grand déſir d'apprendre de ſes nouvelles ; & comme il ne pouvoit

se satisfaire qu'en s'absentant pour en aller apprendre lui-même, il en parla à Pari-Banou dans un entretien, & la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce discours alarma la fée, & elle craignit que ce ne fût un prétexte pour l'abandonner ; elle lui dit : En quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger à me demander cette permission ? Seroit-il possible que vous eussiez oublié que vous m'avez donné votre foi, & que vous ne m'aimassiez plus, moi qui vous aime si passionnément ? Vous devez en être bien persuadé par les marques que je ne cesse de vous en donner.

Ma reine, reprit le prince Ahmed, je suis très-convaincu de votre amour, & je m'en rendrois indigne si je ne vous en témoignois pas ma reconnoissance par un amour réciproque. Si vous êtes offensée de ma demande, je vous supplie de me la pardonner ; il n'y a pas de réparation que je ne sois prêt à vous en faire. Je ne l'ai pas faite pous vous déplaire, je l'ai faite uniquement par un motif de respect envers le sultan mon père, que je souhaiterois de délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une absence si longue; affliction d'autant plus grande, comme j'ai lieu de le présumer, qu'il ne me croit plus

en vie. Mais puiſque vous n'agréez pas que j'aille lui donner cette conſolation, je veux ce que vous voulez, & il n'y a rien au monde que je ne ſois prêt de faire pour vous complaire.

Le prince Ahmed, qui ne diſſimuloit pas, & qui l'aimoit dans ſon cœur auſſi parfaitement qu'il venoit de l'en aſſurer par ces paroles, ceſſa d'inſiſter davantage ſur la permiſſion qu'il lui avoit demandée, & la fée lui témoigna combien elle étoit ſatisfaite de ſa ſoumiſſion. Comme néanmoins il ne pouvoit pas abandonner abſolument le deſſein qu'il s'étoit formé, il affecta de l'entretenir de temps en temps des belles qualités du ſultan des Indes, & ſurtout des marques de tendreſſe dont il lui étoit obligé en ſon particulier, avec eſpérance qu'à la fin elle ſe laiſſeroit fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avoit jugé, il étoit vrai que le ſultan des Indes, au milieu des réjouiſſances à l'occaſion des noces du prince Ali & de la princeſſe Nourounnihar, avoit été affligé ſenſiblement de l'éloignement des deux autres princes ſes fils ; il ne fut pas long-temps à être informé du parti que le prince Houſſain avoit pris d'abandonner le monde, & du lieu qu'il avoit choiſi pour

y faire sa retraite. Comme un bon père, qui faisoit consister une partie de son bonheur à voir les enfans qui sont sortis de ses reins, particulièrement quand ils se rendent dignes de sa tendresse, il eût mieux aimé qu'il fût demeuré à la cour attaché à sa personne. Comme néanmoins il ne pouvoit pas désapprouver qu'il eût fait le choix de l'état de perfection auquel il s'étoit engagé, il supporta son absence avec patience. Il fit toutes les diligences possibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed; il dépêcha des couriers dans toutes les provinces de ses états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter, de l'obliger de revenir à la cour: mais les soins qu'il se donna n'eurent pas le succès qu'il avoit espéré, & ses peines, au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquoit avec son grand-visir: Visir, disoit-il, tu sais qu'Ahmed est celui des princes mes fils que j'ai toujours aimé le plus tendrement, & tu n'ignores pas les voies que j'ai prises pour parvenir à le retrouver, sans y réussir. La douleur que j'en sens est si vive, que j'y succomberai à la fin, si tu n'as pas compassion de moi. Pour peu d'égards que tu aies pour ma conservation, je te conjure de m'aider de ton secours & de tes conseils.

Le grand-visir, non moins attaché à la personne du sultan, que zélé à se bien acquitter de l'administration des affaires de l'état, en songeant aux moyens de lui apporter du soulagement, se souvint d'une magicienne dont on disoit des merveilles; il lui proposa de la faire venir & de la consulter. Le sultan y consentit; & le grand-visir, après l'avoir envoyée chercher, la lui amena lui-même.

Le sultan dit à la magicienne: L'affliction où je suis depuis les noces du prince Ali, mon fils, & de la princesse Nourounnihar, ma nièce, de l'absence du prince Ahmed, est si connue & si publique, que tu ne l'ignores pas, sans doute. Par ton art & par ton habileté, ne pourrois-tu pas me dire ce qu'il est devenu? Est-il encore en vie? où est-il? que fait-il? dois-je espérer de le revoir?

La magicienne, pour satisfaire à ce que le sultan lui demandoit, répondit: Sire, quelque habileté que je puisse avoir dans ma profession, il ne m'est pas possible néanmoins de satisfaire sur le champ à la demande que votre majesté me fait; mais si elle veut bien me donner du temps jusqu'à demain, je lui en donnerai la réponse. Le sultan, en lui accordant ce délai, la renvoya avec promesse

de la bien récompenser si la réponse étoit conforme à son souhait.

La magicienne revint le lendemain, & le grand-visir la présenta au sultan pour la seconde fois. Elle dit au sultan : Sire, quelque diligence que j'aie apporté en me servant des règles de mon art, pour obéir à votre majesté sur ce qu'elle désire de savoir, je n'ai pu trouver autre chose, sinon que le prince Ahmed n'est pas mort ; la chose est très-certaine, & elle peut s'en assurer. Quant au lieu où il peut être, c'est ce que je n'ai pu découvrir.

Le sultan des Indes fut obligé de se contenter de cette réponse, qui le laissa à-peu-près dans la même inquiétude qu'auparavant sur le sort du prince son fils.

Pour revenir au prince Ahmed, il entretint la fée Pari-Banou si souvent du sultan son père, sans parler davantage du désir qu'il avoit de le voir, que cette affectation lui fit comprendre quel étoit son dessein. Ainsi, comme elle se fut apperçue de sa retenue & de la crainte qu'il avoit de lui déplaire, après le refus qu'elle lui avoit fait, elle inféra premièrement, que l'amour qu'il avoit pour elle, dont il ne cessoit de lui donner des marques en toutes rencontres, étoit sincère ; ensuite,

en jugeant par elle-même de l'injuſtice qu'il y auroit de faire violence à un fils ſur ſa tendreſſe pour un père, en voulant le forcer au penchant naturel qui l'y portoit, elle réſolut de lui accorder ce qu'elle voyoit bien qu'il déſiroit toujours ardemment.

Elle lui dit un jour : Prince, la permiſſion que vous m'aviez demandée d'aller voir le ſultan votre père, m'avoit donné une juſte crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconſtance & pour m'abandonner, & je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuſer ; mais aujourd'hui, auſſi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles, que je peux me repoſer ſur votre conſtance & ſur la fermeté de votre amour, je change de ſentiment, & je vous accorde cette permiſſion, ſous une condition néanmoins, qui eſt de me jurer auparavant que votre abſence ne ſera pas longue, & que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine, comme ſi je l'exigeois de vous par défiance ; je ne le fais que parce que je ſais qu'elle ne vous en ſera pas, après la conviction où je ſuis, comme je viens de vous le témoigner, de la ſincérité de votre amour.

Le prince Ahmed voulut ſe jeter aux pieds

de la fée, pour lui mieux marquer combien il étoit pénétré de reconnoiſſance; mais elle l'en empêcha. Ma ſultane, dit-il, je connois tout le prix de la grâce que vous me faites, mais les paroles me manquent pour vous en remercier auſſi dignement que je le ſouhaiterois. Suppléez à mon impuiſſance, je vous en conjure, & quoique vous puiſſiez vous en dire à vous-même, ſoyez perſuadée que j'en penſe encore davantage. Vous avez eu raiſon de croire que le ferment que vous exigez de moi ne me feroit pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers, qu'il n'eſt pas poſſible déſormais que je vive ſans vous. Je vais donc partir, & la diligence que j'apporterai à revenir, vous fera connoître que je l'aurai fait, non pas par la crainte de me rendre parjure ſi j'y manquois, mais parce que j'aurai ſuivi mon inclination, qui eſt de vivre avec vous toute ma vie inſéparablement; & ſi je m'en éloigne quelquefois ſous votre bon plaiſir, j'éviterai le chagrin que pourroit me cauſer une trop longue abſence.

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces ſentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des ſoupçons qu'elle s'étoit formés contre lui, par la crainte que ſon empreſſe-

ment à vouloir aller voir le sultan des Indes, ne fût un prétexte spécieux pour renoncer à la foi qu'il lui avoit promise. Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira ; mais auparavant, ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au sultan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous vous êtes établi, & où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne désirez rien davantage, & que le seul motif qui vous aura amené, est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvoit être au sujet de votre destinée. Pour l'accompagner enfin, elle lui donna vingt cavaliers bien montés & bien équipés. Quand tout fut prêt, le prince Ahmed prit congé de la fée en l'embrassant & en renouvelant la promesse de revenir incessamment. On lui amena le cheval qu'elle lui avoit fait tenir prêt : outre qu'il étoit richement harnaché, il étoit aussi plus beau & de plus grand prix qu'aucun qu'il y eût dans les écuries du sultan des Indes. Il le

monta de bonne grâce, avec un grand plaisir de la fée; & après lui avoir donné le dernier adieu, il partit.

Comme le chemin qui conduisoit à la capitale des Indes n'étoit pas long, le prince Ahmed mit peu de temps à y arriver. Dès qu'il y entra, le peuple, joyeux de le revoir, le reçut avec acclamation, & la plupart se détachèrent & l'accompagnèrent en foule jusqu'à l'appartement du sultan. Le sultan le reçut & l'embrassa avec une grande joie, en se plaignant néanmoins d'une manière qui partoit de sa tendresse paternelle, de l'affliction où une si longue absence l'avoit jeté; & cette absence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuse, qu'après ce que le sort avoit décidé à votre désavantage en faveur du prince Ali votre frère, j'avois lieu de craindre que vous ne vous fussiez porté à quelqu'action de désespoir.

Sire, reprit le prince Ahmed, je laisse à considérer à votre majesté, si après avoir perdu Nourounnihar, qui avoit été l'unique objet de mes souhaits, je pouvois me résoudre à être témoin du bonheur du prince Ali. Si j'eusse été capable d'une indignité de cette nature, qu'eût-on pensé de mon amour à la cour & à la ville, & qu'en eût

penſé votre majeſté elle-même ? L'amour eſt une paſſion qu'on n'abandonne pas quand on le veut ; elle domine, elle maîtriſe, & ne donne pas le temps à un véritable amant de faire uſage de ſa raiſon. Votre majeſté ſait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une choſe ſi extraordinaire, que jamais elle n'eſt arrivée à perſonne ; ſavoir, que, quoique dans une plaine auſſi unie & auſſi dégagée que celle des exercices des chevaux, il ne fut pas poſſible de trouver la flèche que j'avois tirée ; ce qui fit que je perdis une cauſe dont la juſtice n'étoit pas moins dûe à mon amour, qu'elle l'étoit aux princes mes frères. Vaincu par le caprice du ſort, je ne perdis pas le temps en des plaintes inutiles. Pour ſatisfaire mon eſprit inquiet ſur cette aventure, que je ne comprenois pas, je m'éloignai de mes gens ſans qu'ils s'en apperçuſſent, & je retournai ſeul ſur le lieu pour chercher ma flèche. Je la cherchai en-deçà, au-delà, à droite, à gauche de l'endroit où je ſavois que celles du prince Houſſain & du prince Ali avoient été ramaſſées, & où il me ſembloit que la mienne devoit être tombée ; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas, je pourſuivis ma recherche en continuant de marcher en avant

ſur le terrein, à-peu-près en droite ligne où je m'imaginois qu'elle pouvoit être tombée. J'avois déjà fait plus d'une lieue, toujours en jetant les yeux de côté & d'autre, & même en me détournant de temps en temps pour aller reconnoître la moindre choſe qui me donnoit l'idée d'une flèche, quand je fis réflexion qu'il n'étoit pas poſſible que la mienne fût venue ſi loin : je m'arrêtai, & je me demandai à moi-même ſi j'avois perdu l'eſprit & ſi j'étois dépourvu de bon ſens au point de me flatter d'avoir eu la force de pouſſer une flèche à une ſi longue diſtance, qu'aucun de nos héros les plus anciens & les plus renommés par leur force n'avoit jamais eue. Je fis ce raiſonnement, & j'étois près d'abandonner mon entrepriſe ; mais quand je voulus exécuter ma réſolution, je me ſentis entraîné comme malgré moi ; & après avoir marché quatre lieues, juſqu'où la plaine eſt terminée par des rochers, j'apperçus une flèche ; je courus, je la relevai, & je reconnus que c'étoit celle que j'avois tirée, mais qui n'avoit pas été trouvée ni dans le lieu, ni dans le temps qu'il le falloit. Ainſi, bien loin de penſer que votre majeſté m'eût fait une injuſtice en prononçant pour le prince Ali, j'interprétai ce qui m'étoit

arrivé tout autrement, & je ne doutai pas qu'en cela il n'y eût un myſtère à mon avantage, ſur lequel je ne devois rien oublier pour en avoir l'éclairciſſement, & j'eus cet éclairciſſement ſans m'éloigner trop de l'endroit; mais c'eſt un autre myſtère ſur lequel je ſupplie votre majeſté de ne pas trouver mauvais que je demeure dans le ſilence, & de ſe contenter d'apprendre par ma bouche que je ſuis heureux & content de mon bonheur. Au milieu de ce bonheur, comme la ſeule choſe qui le troubloit & qui étoit capable de le troubler, étoit l'inquiétude où je ne doutois pas que votre majeſté ne fût au ſujet de ce que je pouvois être devenu depuis que j'ai diſparu & que je me ſuis éloigné de la cour; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir vous en délivrer, & je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène; la ſeule grâce que je demande à votre majeſté, c'eſt de me permettre de venir de temps en temps lui rendre mes reſpeƈts, & apprendre des nouvelles de l'état de ſa ſanté.

Mon fils, répondit le ſultan des Indes, je ne puis vous refuſer la permiſſion que vous me demandez; j'aurois beaucoup mieux aimé néanmoins que vous euſſiez pu vous réſou-

dre à demeurer auprès de moi. Apprenez-moi au moins où je pourrois avoir de vos nouvelles, toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous-même, ou que votre présence seroit nécessaire. Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre majesté me demande fait partie du mystère dont je lui ai parlé; je la supplie de vouloir bien que je garde aussi le silence sur ce point: je me rendrai si fréquemment à mon devoir, que je crains plutôt de me rendre importun, que de lui donner lieu de m'accuser de négligence, quand ma présence sera nécessaire.

Le sultan des Indes ne pressa pas davantage le prince Ahmed sur cet article; il lui dit: Mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre secret, je vous en laisse entièrement le maître, pour vous dire que vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de venir me rendre, par votre présence, la joie dont je n'avois pas été susceptible depuis si long-temps, & que vous serez le bien-venu toutes les fois que vous pourrez venir, sans préjudice de vos occupations ou de vos plaisirs.

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du sultan son père, il en partit le quatrième de bon matin; & la

fée Pari-Banou le revit avec d'autant plus de joie, qu'elle ne s'attendoit pas qu'il dût revenir sitôt ; & sa diligence fit qu'elle se condamna elle-même de l'avoir soupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devoit, & qu'il lui avoit promise si solemnellement. Elle ne le dissimula pas au prince ; elle lui avoua franchement sa foiblesse, & lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut si parfaite, que ce que l'un vouloit, l'autre le vouloit de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed, comme la fée Pari-Banou eut remarqué que depuis ce temps-là, ce prince qui n'avoit pas manqué de lui faire le récit de son voyage & de lui parler de l'entretien qu'il avoit eu avec le sultan son père, dans lequel il lui avoit demandé la permission de venir le voir de temps en temps, que ce prince, dis-je, ne lui avoit parlé du sultan non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parloit si souvent, elle jugea qu'il s'en abstenoit par la considération qu'il avoit pour elle. Delà elle prit occasion un jour de lui tenir ce discours : Prince, dites-moi, avez-vous mis le sultan votre père en oubli ? Ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous lui avez faite, d'aller le

voir de temps en temps ? Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, & je vous en fais souvenir, afin que vous n'attendiez pas plus long-temps à vous acquitter de votre promesse pour la première fois.

Madame, reprit le prince Ahmed, sur le même ton enjoué que la fée, comme je ne me sens pas coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux souffrir le reproche que vous me faites, sans l'avoir mérité, que de m'être exposé à un refus, en vous marquant à contre-temps de l'empressement pour obtenir une chose qui eut pu vous faire de la peine à me l'accorder. Prince, lui dit la fée, je ne veux pas que vous ayez davantage de ces égards pour moi, & afin que semblable chose n'arrive plus, puisqu'il y a un mois que vous n'avez vu le sultan des Indes votre père, il me semble que vous ne devez pas mettre, entre les visites que vous aurez à lui rendre, un plus long intervalle que d'un mois. Commencez donc dès demain, & continuez de même de mois en mois, sans qu'il soit besoin que vous m'en parliez, ou que vous attendiez que je vous en parle; j'y consens très-volontiers.

Le prince Ahmed partit le lendemain avec

la même suite, mais plus leste, & lui-même monté, équipé & habillé plus magnifiquement que la première fois ; & il fut reçu par le sultan avec la même joie & avec la même satisfaction. Il continua plusieurs mois à lui rendre visite, & toujours dans un équipage plus riche & plus éclatant.

A la fin, quelques visirs, favoris du sultan, qui jugèrent de la grandeur & de la puissance du prince Ahmed, par les échantillons qu'il en faisoit paroître, abusèrent de la liberté que le sultan leur donnoit de lui parler, pour lui faire naître de l'ombrage contre lui. Ils lui représentèrent qu'il étoit de la bonne prudence qu'il sût où le prince son fils faisoit sa retraite, d'où il prenoit de quoi faire une si grande dépense, lui à qui il n'avoit assigné ni apanage, ni revenu fixe, qui sembloit ne venir à la cour que pour le braver en affectant de faire voir qu'il n'avoit pas besoin de ses libéralités pour vivre en prince; & qu'enfin il étoit à craindre qu'il ne fît soulever les peuples pour attenter à le détrôner.

Le sultan des Indes, qui étoit bien éloigné de penser que le prince Ahmed fût capable de former un dessein aussi pernicieux que celui que les favoris prétendoient lui faire

accroire, leur dit: Vous vous moquez, mon fils m'aime, & je ſuis d'autant plus sûr de ſa tendreſſe & de ſa fidélité, que je ne me ſouviens pas de lui avoir donné le moindre ſujet d'être mécontent de moi.

Sur ces dernières paroles, un des favoris prit occaſion de lui dire: Sire, quoique votre majeſté, au jugement général des plus ſenſés, n'ait pu prendre un meilleur parti que celui qu'elle a pris pour mettre d'accord les trois princes, au ſujet du mariage de la princeſſe Nourounnihar, qui ſait ſi le prince Ahmed s'eſt ſoumis à la déciſion du ſort avec la même réſignation que le prince Houſſain? Ne peut-il pas s'être imaginé qu'il la méritoit ſeul, & que votre majeſté, au lieu de la lui accorder préférablement à ſes aînés, lui a fait une injuſtice en remettant la choſe à ce qui en ſeroit décidé par le ſort?

Votre majeſté peut dire, ajouta le malicieux favori, que le prince Ahmed ne donne aucune marque de mécontentement, que nos frayeurs ſont vaines, que nous nous alarmons trop facilement, & que nous avons tort de lui ſuggérer des ſoupçons de cette nature contre un prince de ſon ſang, qui peut-être n'ont pas de fondement; mais, ſire, pourſuivit le favori, peut-être auſſi que ces

ſoupçons

soupçons sont bien fondés. Votre majesté n'ignore pas que, dans une affaire aussi délicate & aussi importante, il faut s'attacher au parti le plus sûr; qu'elle considère que la dissimulation de la part du prince peut l'amuser & la tromper, & que le danger est d'autant plus à craindre, qu'il ne paroît pas que le prince Ahmed soit fort éloigné de sa capitale. En effet, si elle y a fait la même attention que nous, elle a pu observer que toutes les fois qu'il arrive, lui & ses gens sont frais, leurs habillemens & les housses des chevaux, avec leurs ornemens, ont le même éclat que s'ils ne faisoient que de sortir de la main de l'ouvrier. Leurs chevaux même ne sont pas plus harassés que s'ils ne venoient que de la promenade. Ces marques du voisinage du prince Ahmed sont si évidentes, que nous croirions manquer à notre devoir, si nous ne lui en faisions notre humble remontrance, afin que pour sa propre conservation, & pour le bien de ses états, elle y ait tel égard qu'elle jugera à propos.

Quand le favori eut achevé ce long discours, le sultan, en mettant fin à l'entretien, dit: Quoiqu'il en soit, je ne crois pas que mon fils Ahmed soit aussi méchant que vous voulez me le persuader; je ne laisse pas

néanmoins de vous être obligé de vos conseils, & je ne doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention.

Le sultan des Indes parla de la sorte à ses favoris, sans leur faire connoître que leurs discours eussent fait impression sur son esprit. Il ne laissa pas néanmoins d'en être alarmé, & il résolut de faire observer les démarches du prince Ahmed, sans en donner connoissance à son grand-visir; il fit venir la magicienne, qui fut introduite par une porte secrète du palais, & amenée jusques dans son cabinet. Il lui dit: Tu m'as dit la vérité, quand tu m'as assuré que mon fils Ahmed n'étoit pas mort, & je t'en ai obligation; il faut que tu me fasses un autre plaisir. Depuis que je l'ai retrouvé, & qu'il vient à ma cour de mois en mois, je n'ai pu obtenir de lui qu'il m'apprît en quel lieu il s'est établi, & je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer son secret malgré lui; mais je te crois assez habile pour faire ensorte que ma curiosité soit satisfaite, sans que ni lui, ni personne de ma cour en sache rien. Tu sais qu'il est ici; & comme il a coutume de s'en retourner sans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne perds pas de temps, vas dès aujourd'hui sur son chemin, & observe-

le si bien que tu saches où il se retire, & que tu m'en apportes la réponse.

En sortant du palais du sultan, comme la magicienne avoit appris en quel endroit le prince Ahmed avoit trouvé sa flèche, dès l'heure même elle y alla, & elle se cacha près des rochers, de manière qu'elle ne pouvoit pas être apperçue.

Le lendemain le prince Ahmed partit dès la pointe du jour, sans avoir pris congé ni du sultan, ni d'aucun courtisan, selon sa coutume. La magicienne le vit venir, & elle le conduisit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue lui & sa suite.

Comme les rochers formoient une barrière insurmontable aux mortels, soit à pied, soit à cheval, tant ils étoient escarpés; la magicienne jugea de deux choses l'une, ou que le prince se retiroit dans une caverne, ou dans quelque lieu souterrain, où des génies & des fées faisoient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince & ses gens devoient avoir disparu & être rentrés dans la caverne ou dans le souterrain qu'elle s'étoit imaginé, elle sortit du lieu où elle s'étoit cachée, & alla droit à l'enfoncement où elle les avoit vu entrer; elle y entra, & en avançant jusqu'où il se terminoit par plusieurs détours,

elle regarda de tous les côtés, en allant & en revenant plusieurs fois sur ses pas. Mais, nonobstant sa diligence, elle n'apperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avoit pas échappé à la recherche du prince Ahmed; c'est que cette porte étoit apparente pour les hommes seulement, & particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvoit être agréable à la fée Pari-Banou, & nullement pour les femmes.

La magicienne qui vit que la peine qu'elle se donnoit étoit inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venoit de faire. Elle revint en rendre compte au sultan; & en achevant de lui faire le récit de ses démarches, elle ajouta: Sire, comme votre majesté peut le comprendre après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer, il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut désirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès-à-présent ce que j'en pense; j'aime mieux le lui faire connoître d'une manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y venir, je ne lui demande que du temps & de la patience, avec la permission de me laisser faire, sans s'informer des moyens dont j'ai besoin de m'en servir.

Le sultan prit en bonne part les mesures que la magicienne prenoit avec lui. Il lui dit: Tu es la maîtresse, vas, & fais comme tu le jugeras à propos, j'attendrai avec patience l'effet de tes promesses. Et afin de l'encourager, il lui fit présent d'un diamant d'un très-grand prix, en lui disant que c'étoit en attendant qu'il la récompensât pleinement, quand elle auroit achevé de lui rendre le service important dont il se reposoit sur son habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avoit obtenu de la fée Pari-Banou la permission d'aller faire sa cour au sultan des Indes, n'avoit pas manqué d'être régulier à s'en acquitter une fois le mois; la magicienne qui ne l'ignoroit pas, attendit que le mois qui couroit fût achevé. Un jour ou deux avant qu'il finît, elle ne manqua pas de se rendre au pied des rochers, à l'endroit où elle avoit perdu de vue le prince & ses gens, & elle attendit là dans l'intention d'exécuter le projet qu'elle avoit imaginé.

Dès le lendemain le prince Ahmed sortit à son ordinaire par la porte de fer, avec la même suite qui avoit coutume de l'accompagner, & il arriva près de la magicienne, qu'il ne connoissoit pas pour ce qu'elle étoit;

comme il eut apperçu qu'elle étoit couchée, la tête appuyée sur le roc, & qu'elle se plaignoit comme une personne qui souffroit beaucoup, la compassion fit qu'il se détourna pour s'approcher d'elle, & qu'il lui demanda quel étoit son mal, & ce qu'il pouvoit faire pour la soulager.

La magicienne artificieuse, sans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compassion dont il étoit déjà touché, répondit par des paroles entrecoupées, comme par une grande difficulté de respirer, qu'elle étoit partie de chez elle pour aller à la ville, & que dans le chemin elle avoit été attaquée d'une fiévre violente; que les forces à la fin lui avoient manqué, & qu'elle avoit été contrainte de s'arrêter, & de demeurer dans l'état où il la voyoit, dans un lieu éloigné de toute habitation, & ainsi sans espérance d'être secourue.

Bonne femme, reprit le prince Ahmed, vous n'êtes pas aussi éloignée du secours dont vous avez besoin que vous le croyez; je suis prêt de vous le faire éprouver, & de vous mettre fort près d'ici dans un lieu où l'on aura pour vous, non-seulement tout le soin possible, mais même où vous trouverez une

prompte guérison ; pour cela, vous n'avez qu'à vous lever, & qu'à souffrir qu'un de mes gens vous prenne en croupe.

A ces paroles du prince Ahmed, la magicienne qui ne feignoit d'être malade que pour apprendre où il demeuroit, ce qu'il faisoit, & quel étoit son sort, ne refusa pas le bienfait qu'il lui offrit de si bonne grâce ; & pour marquer qu'elle acceptoit l'offre, plutôt par son action que par des paroles, en feignant que la violence de sa maladie prétendue l'en empêchoit, elle fit des efforts pour se lever. En même-temps deux cavaliers du prince mirent pied à terre, l'aidèrent à se lever sur ses pieds, & la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontoient à cheval, le prince qui rebroussa chemin se mit à la tête & arriva bientôt à la porte de fer, qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'étoit avancé : il entra ; & quand il fut arrivé dans la cour du palais de la fée, sans mettre pied à terre, il détacha un de ses cavaliers pour l'avertir qu'il vouloit lui parler.

La fée Pari-Banou fit d'autant plus de diligence à venir, qu'elle ne comprenoit pas quel motif avoit pu obliger le prince Ahmed à revenir sitôt sur ses pas. Sans lui donner

le temps de lui demander quel étoit ce motif ? Ma princesse, lui dit le prince, en lui montrant la magicienne que deux de ses gens venoient de mettre à terre, & qui la soutenoient par-dessous les bras, je vous prie d'avoir pour cette bonne femme la même compassion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez, & je lui ai promis l'assistance dont elle a besoin. Je vous la recommande, persuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination, qu'en considération de ma prière.

La fée Pari-Banou qui avoit eu les yeux attachés sur la prétendue malade, pendant que le prince Ahmed lui parloit, commanda à deux de ses femmes qui l'avoient suivie, de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais, & de prendre pour elle le même soin qu'elles prendroient pour sa propre personne.

Pendant que les deux femmes exécutoient l'ordre qu'elles venoient de recevoir, Pari-Banou s'approcha du prince Ahmed, & en baissant la voix : Prince, dit-elle, je loue votre compassion digne de vous & de votre naissance, & je me fais un grand plaisir de

correſpondre à vôtre bonne intention ; mais vous me permettrez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne ſoit mal récompenſée. Il ne me paroît pas que cette femme ſoit auſſi malade qu'elle le fait paroître, & je ſuis fort trompée ſi elle n'eſt pas apoſtée exprès pour vous donner de grandes mortifications. Mais que cela ne vous afflige pas ; & quoique l'on puiſſe machiner contre vous, perſuadez-vous que je vous délivrerai de tous les pièges que l'on pourra vous tendre, allez & pourſuivez vôtre voyage.

Ce diſcours de la fée n'alarma pas le prince Ahmed : Ma princeſſe, reprit-il, comme je ne me ſouviens pas d'avoir fait de mal à perſonne, & que je n'ai pas deſſein d'en faire, je ne crois pas auſſi que perſonne ait la penſée de m'en cauſer. Quoiqu'il en puiſſe être, je ne ceſſerai pas de faire le bien toutes les fois que l'occaſion ſe préſentera. En achevant, il prit congé de la fée ; & en ſe ſéparant il reprit ſon chemin, qu'il avoit interrompu à l'occaſion de la magicienne, & en peu de temps il arriva avec ſa ſuite à la cour du ſultan des Indes, qui le reçut à-peu-près à ſon ordinaire, en ſe contraignant autant qu'il lui étoit poſſible, pour ne

rien faire paroître du trouble causé par des soupçons que les discours de ses favoris lui avoient fait naître.

Les deux femmes, cependant, que la fée Pari-Banou avoit chargées de ses ordres, avoient mené la magicienne dans un très-bel appartement & meublé richement. D'abord elles la firent asseoir sur un sopha, où, pendant qu'elle étoit appuyée contre un coussin de brocard à fond d'or, elles préparèrent devant elle, sur le même sopha, un lit dont les matelas de satin étoient relevés d'une broderie en soie, les draps d'une toile des plus fines, & la couverture de drap d'or. Quand elles l'eurent aidée à se coucher, car la magicienne continuoit de feindre que l'accès de fièvre dont elle étoit attaquée la tourmentoit de manière qu'elle ne pouvoit s'aider elle-même; alors, dis-je, une des deux femmes sortit & revint peu de temps après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la présenta à la magicienne, pendant que l'autre femme l'aidoit à se mettre sur son séant: Prenez cette liqueur, dit-elle, c'est de l'eau de la fontaine des lions, remède souverain pour quelque fièvre que ce soit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de temps.

La magicienne, pour mieux feindre, se fit prier long-temps, comme si elle eût eu une répugnance insurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine, & elle avala la liqueur en secouant la tête, comme si elle se fût fait une grande violence. Quand elle se fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien : Demeurez en repos, lui dit celle qui avoit apporté la potion, & même dormez si l'envie vous en prend. Nous allons vous laisser, & nous espérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons environ dans une heure.

La magicienne qui n'étoit pas venue pour faire la malade long-temps, mais uniquement pour épier où étoit la retraite du prince Ahmed, & ce qui pouvoit l'avoir obligé de renoncer à la cour du sultan son père, & qui en étoit déjà informée suffisamment, eut volontiers déclaré dès-lors que la potion avoit fait son effet, tant elle avoit d'envie de retourner & d'informer le sultan du bon succès de la commission dont il l'avoit chargée. Mais comme on ne lui avoit pas dit que la potion fît effet sur le champ, il fallut malgré elle qu'elle attendît le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le temps

qu'elles avoient dit, & elles trouvèrent la magicienne levée, habillée sur le sopha, qui se leva en les voyant entrer : O l'admirable potion, s'écria-t-elle, elle a fait son effet bien plutôt que vous ne me l'aviez dit, & je vous attendois avec impatience il y a déjà du temps, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtresse, afin que je la remercie de sa bonté, dont je lui serai obligée éternellement, & que guérie comme par un miracle, je ne perde pas de temps pour continuer mon voyage.

Les deux femmes, fées comme leur maîtresse, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenoient à la joie qu'elle avoit de sa prompte guérison, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin, & la menèrent au travers de plusieurs appartemens, tous plus superbes que celui d'où elle sortoit, dans le sallon le plus magnifique & le plus richement meublé de tout le palais.

Pari-Banou étoit dans ce sallon, assise sur un trône d'or massif, enrichi de diamans, de rubis & de perles d'une grosseur extraordinaire ; & à droite & à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées, toutes d'une beauté charmante & habillées très-

richement. A la vue de tant d'éclat & de majesté, la magicienne ne fut pas seulement éblouie, mais elle demeura si fort interdite, qu'après s'être prosternée devant le trône, il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle se l'étoit proposé. Pari-Banou lui en épargna la peine. Bonne-femme, dit-elle, je suis bien-aise que l'occasion de vous obliger se soit présentée, & de vous voir en état de poursuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas; mais auparavant vous ne serez pas fâchée de voir mon palais. Allez avec mes femmes, elles vous accompagneront & vous le feront voir.

La magicienne, toujours interdite, se prosterna une seconde fois le front sur le tapis qui couvroit le bas du trône, en prenant congé, sans avoir la force ni la hardiesse de proférer une seule parole, & elle se laissa conduire par les deux fées qui l'accompagnoient. Elle vit avec étonnement, & avec des exclamations continuelles, les mêmes appartemens pièce à pièce, les mêmes richesses, la même magnificence que la fée Pari-Banou elle-même avoit fait observer au prince Ahmed la première fois qu'il s'étoit présenté devant elle, comme nous l'avons vu. Et ce qui lui donna le plus d'admiration,

fut qu'après avoir vu tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle venoit d'admirer, n'étoit qu'un échantillon de la grandeur & de la puissance de leur maîtresse, & que dans l'étendue de ses états, elle avoit d'autres palais dont elle ne pouvoit dire le nombre, tous d'une architecture & d'un modèle différent, non moins superbes & magnifiques. En l'entretenant de plusieurs autres particularités, elles la conduisirent jusqu'à la porte de fer par où le prince Ahmed l'avoit amenée, l'ouvrirent, & lui dirent qu'elles lui souhaitoient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé d'elles, & qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étoient donnée.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne se retourna pour observer la porte & pour la reconnoître; mais elle la chercha en vain; elle étoit devenue invisible pour elle, de même que pour toute autre femme, comme nous l'avons remarqué. Ainsi, à la réserve de cette seule circonstance, elle se rendit auprès du sultan, assez contente d'elle-même, de s'être si bien acquittée, de la manière qu'elle l'avoit projeté, de la commission dont elle avoit été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla, par

des rues détournées, se faire introduire par la même porte secrète du palais. Le sultan, averti de son arrivée, la fit venir; & comme il la vit paroître avec un visage sombre, il jugea qu'elle n'avoit pas réussi, & il lui dit: A te voir, je juge que ton voyage a été inutile, & que tu ne m'apportes pas l'éclaircissement que j'attendois de ta diligence.

Sire, reprit la magicienne, votre majesté me permettra de lui représenter que ce n'est pas à me voir qu'elle doit juger si je me suis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée, mais sur le rapport sincère de ce que j'ai fait & de tout ce qui m'est arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de son approbation. Ce qu'elle peut remarquer de sombre dans mon visage, vient d'une autre cause que celle de n'avoir pas réussi, en quoi j'espère que votre majesté trouvera qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle est cette cause; le récit que j'ai à lui faire, si elle a la patience de m'écouter, la lui fera connoître.

Alors la magicienne raconta au sultan des Indes de quelle manière, en feignant d'être malade, elle avoit fait ensorte que le prince Ahmed, touché de compassion, l'avoit fait mener dans un lieu souterrain, présentée &

recommandée lui-même à une fée d'une beauté à laquelle il n'y en avoit pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ses soins à lui rendre la santé. Elle lui marqua ensuite avec quelle complaisance la fée avoit aussitôt donné ordre à deux des fées qui l'accompagnoient, de se charger d'elle, & de ne la pas abandonner qu'elle n'eût recouvré la santé ; ce qui lui avoit fait connoître qu'une si grande condescendance ne pouvoit venir que de la part d'une épouse pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui exagérer la surprise où elle avoit été à la vue de la façade du palais de la fée, à laquelle elle ne croyoit pas qu'il y eût rien d'égal au monde, pendant que les deux fées l'y menoient par-dessous les bras, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme une malade, telle qu'elle feignoit de l'être, qui n'eût pu se soutenir ni marcher sans leur secours. Elle lui fit un détail de leur empressement à la soulager quand elle fut dans l'appartement où elles l'avoient conduite, de la potion qu'on lui avoit fait prendre, de la prompte guérison qui s'étoit ensuivie, mais feinte de même que la maladie, quoiqu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion ; de la majesté de la fée assise

sur un trône tou brillant de pierreries, dont la valeur surpassoit toutes les richesses du royaume des Indes; & enfin des autres richesses immenses & hors de toute supputation, tant en général qu'en particulier, qui étoient renfermées dans la vaste capacité du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le récit du succès de sa commission; & en continuant son discours: Sire, poursuivit-elle, que pense votre majesté de ces richesses inouies de la fée? Peut-être dira-t-elle qu'elle en est dans l'admiration, & qu'elle se réjouit de la haute fortune du prince Ahmed son fils, qui en jouit en commun avec la fée. Pour moi, sire, je supplie votre majesté de me pardonner, si je prends la liberté de lui remontrer que j'en pense autrement, & même que j'en suis dans l'épouvante, quand je considère le malheur qui peut lui en arriver; & c'est ce qui fait le sujet de l'inquiétude où je suis, que je n'ai pu si bien dissimuler qu'elle ne s'en soit apperçue. Je veux croire que le prince Ahmed par son bon naturel n'est pas capable de lui-même de rien entreprendre contre votre majesté: mais qui peut répondre que la fée par ses attraits, par ses caresses & par le pouvoir qu'elle

déjà acquis ſur l'eſprit de ſon époux, ne lui inſpirera pas le pernicieux deſſein de la ſupplanter, & de s'emparer de la couronne du royaume des Indes? C'eſt à votre majeſté à faire toute l'attention que mérite une affaire d'une auſſi grande importance.

Quelque perſuadé que fût le ſultan des Indes du bon naturel du prince Ahmed, il ne laiſſa pas d'être ému par le diſcours de la magicienne. Il lui dit, en la congédiant: Je te remercie de la peine que tu t'es donnée, & de ton avis ſalutaire; j'en connois toute l'importance, qui me paroît telle que je ne puis en délibérer ſans prendre conſeil.

Quand on étoit venu annoncer au ſultan l'arrivée de la magicienne, il s'entretenoit avec les mêmes favoris qui lui avoient déjà inſpiré contre le prince Ahmed les ſoupçons que nous avons dits. Il ſe fit ſuivre par la magicienne, & il vint retrouver ſes favoris. Il leur fit part de ce qu'il venoit d'apprendre; & après qu'il leur eut communiqué auſſi le ſujet qu'il y avoit de craindre que la fée ne fît changer l'eſprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyoient qu'on pouvoit ſe ſervir pour prévenir un ſi grand mal.

L'un des favoris, en prenant la parole:

pour tous, répondit : Pour prévenir ce mal, fire, puifque votre majefté connoît celui qui pourroit en devenir l'auteur, qu'il eft au milieu de fa cour, & qu'il eft en fon pouvoir de le faire, elle ne devroit pas héfiter à le faire arrêter, & je ne dirai pas à lui faire ôter la vie, la chofe feroit un trop grand éclat, mais au moins à le faire enfermer dans une prifon étroite pour le refte de fes jours. Les autres favoris applaudirent à ce fentiment tout d'une voix.

La magicienne qui trouva le confeil trop violent, demanda au fultan la permiffion de parler; & quand il la lui eut accordée, elle dit : Sire, je fuis perfuadée que c'eft le bon zèle pour les intérêts de votre majefté qui fait que fes confeillers lui propofent de faire arrêter le prince Ahmed; mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur faffe confidérer, qu'en arrêtant ce prince, il faudroit donc en même-temps faire arrêter ceux qui l'accompagnent; mais ceux qui l'accompagnent font des génies. Croyent-ils qu'il foit aifé de les furprendre, de mettre la main fur eux, & de fe faifir de leurs perfonnes? Ne difparoîtroient-ils pas par la propriété qu'ils ont de fe rendre invifibles? & dans le moment n'iroient-ils pas informer la fée de

l'insulte qu'on auroit faite à son époux, & la fée laisseroit-elle l'insulte sans vengeance? Mais si par quelqu'autre moyen moins éclatant, le sultan peut se mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourroit avoir, sans que la gloire de sa majesté y fût intéressée, & que personne ne pût soupçonner qu'il y eût de la mauvaise intention de sa part; ne seroit-il pas plus à propos qu'elle le mît en pratique? Si sa majesté avoit quelque confiance en mon conseil, comme les génies & les fées peuvent des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes, elle piqueroit le prince Ahmed d'honneur, en l'engageant à lui procurer certains avantages, par l'entremise de sa fée, sous prétexte d'en tirer une grande utilité, dont il lui auroit obligation. Par exemple, toutes les fois que votre majesté veut se mettre en campagne, elle est obligée de faire une dépense prodigieuse, non-seulement en pavillons & en tentes pour elle & pour son armée, mais même en chameaux, en mulets & autres bêtes de charge, seulement pour voiturer tout cet attirail; ne pourroit-elle pas l'engager, par le grand crédit qu'il doit avoir auprès de la fée, à lui procurer un pavillon qui puisse tenir dans la main, sous

lequel cependant toute votre armée puiſſe demeurer à couvert ? Je n'en dis pas davantage à votre majeſté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à la fin il faudra qu'il ſuccombe dans les difficultés, ou dans l'impoſſibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens & en invention que puiſſe être la fée, qui vous l'a enleve par ſes enchantemens. De la ſorte, la honte fera qu'il n'oſera plus paroître, & qu'il ſera contraint de paſſer ſes jours avec ſa fée, exclus du commerce de ce monde; d'où il arrivera que votre majeſté n'aura plus rien à craindre de ſes entrepriſes, & qu'on ne pourra pas lui reprocher une action auſſi odieuſe, que celle de l'effuſion du ſang d'un fils, ou de le confiner dans une priſon perpétuelle.

Quand la magicienne eut achevé de parler, le ſultan demanda à ſes favoris s'ils avoient quelque choſe de meilleur à lui propoſer; & comme il vit qu'ils gardoient le ſilence, il ſe détermina à ſuivre le conſeil de la magicienne, comme celui qui lui paroiſſoit le plus raiſonnable, & qui d'ailleurs étoit conforme à la douceur qu'il avoit toujours ſuivie dans ſa manière de gouverner.

Le lendemain, comme le prince Ahmed se fut présenté devant le sultan son père, qui s'entretenoit avec ses favoris, & qu'il eut pris place près de sa personne, sa présence n'empêcha pas que la conversation sur plusieurs choses indifférentes ne continuât encore quelque temps. Ensuite le sultan prit la parole; & en l'adressant au prince Ahmed: Mon fils, dit-il, quand vous vîntes me tirer de la profonde tristesse où la longueur de votre absence m'avoit plongé, vous me fîtes un mystère du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite; & satisfait de vous revoir & d'apprendre que vous étiez content de votre sort, je ne voulus pas pénétrer dans votre secret, dès que j'eus compris que vous ne le souhaitiez pas. Je ne sais quelle raison vous pouvez avoir eue pour en user de la sorte avec un père, qui dès-lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eût témoigné la part qu'il prenoit à votre bonheur. Je sais quel est ce bonheur, je m'en réjouis avec vous, & j'approuve le parti que vous avez pris d'épouser une fée si digne d'être aimée, si riche & si puissante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puissant que je sois, il ne m'eut pas été possible de vous procurer un mariage semblable. Dans

le haut rang où vous vous êtes élevé, lequel pourroit être envié par tout autre que par un père comme moi, je vous demande non-seulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence, comme vous avez toujours fait jusqu'à présent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre fée pour m'obtenir son assistance dans les besoins que je pourrois avoir; & dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez pas à quelle dépense excessive, sans parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers subalternes, & moi-même, nous sommes obligés toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en temps de guerre, pour nous pourvoir de pavillons & de tentes, de chameaux & d'autres bêtes de charge pour les transporter. Si vous faites bien attention au plaisir que vous me ferez, je suis persuadé que vous n'aurez pas de peine à faire ensorte qu'elle vous accorde un pavillon qui tienne dans la main, & sous lequel toute mon armée puisse être à couvert, sur-tout quand vous lui aurez fait connoître qu'il sera destiné pour moi. La difficulté de la chose ne vous attirera pas un refus; tout le monde sait le pouvoir qu'ont

les fées d'en faire de plus extraordinaires.

Le prince Ahmed ne s'étoit pas attendu que le sultan son père dût exiger de lui une chose pareille, qui lui parut d'abord très-difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, quoiqu'il n'ignorât pas absolument combien le pouvoir des génies & des fées étoit grand, il douta néanmoins qu'il s'étendît à pouvoir lui fournir un pavillon tel qu'il le demandoit. D'ailleurs, jusqu'alors il n'avoit rien demandé d'approchant à Pari-Banou: il se contentoit des marques continuelles qu'elle lui donnoit de sa passion, & il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui persuader qu'il y correspondoit de tout son cœur, sans autre intérêt que celui de se conserver dans ses bonnes grâces; ainsi il fut dans un grand embarras sur la réponse qu'il avoit à faire. Sire, reprit-il, si j'ai fait un mystère à votre majesté de ce qui m'étoit arrivé, & du parti que j'avois pris après avoir trouvé ma flèche, c'est qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informée; j'ignore par quel endroit ce mystère lui a été révélé; je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait est véritable. Je suis époux de la fée dont on lui a parlé; je l'aime, & je suis persuadé qu'elle m'aime de même; mais

mais pour ce qui eſt du crédit que j'ai auprès d'elle, comme votre majeſté le croit, je ne puis rien en dire. C'eſt que non-ſeulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la penſée, & j'euſſe fort ſouhaité que votre majeſté eût voulu me diſpenſer de l'entreprendre, & me laiſſer jouir du bonheur d'aimer & d'être aimé, avec le déſintéreſſement pour toute autre choſe que je m'étois propoſé. Mais ce qu'un père demande eſt un commandement pour un fils, qui comme moi ſe fait un devoir de lui obéir en toute choſe. Quoique malgré moi, & avec une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laiſſerai pas de faire à mon épouſe la demande que votre majeſté ſouhaite que je lui faſſe, mais je ne lui promets pas de l'obtenir; & ſi je ceſſe d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes reſpects, ce ſera une marque que je ne l'aurai pas obtenue, & par avance, je lui demande la grâce de me e pardonner, & de conſidérer qu'elle-même m'aura réduit à cette extrêmité.

Le ſultan des Indes repartit au prince Ahmed: Mon fils, je ſerois bien fâché que ce que je vous demande pût vous donner lieu de me cauſer le déplaiſir de ne vous plus voir; je vois bien que vous ne connoiſſez

pas le pouvoir d'un mari sur une femme. La vôtre feroit voir qu'elle ne vous aimeroit que très-foiblement, si avec le pouvoir qu'elle a comme fée, elle vous refusoit une chose d'aussi peu de conséquence que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité, elle ne vient que de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez seulement, vous verrez que la fée vous aime au-delà de ce que vous croyez, & souvenez-vous que, faute de demander, on se prive de grands avantages. Pensez que de même que vous ne lui refuseriez pas ce qu'elle vous demanderoit, parce que vous l'aimez, elle ne vous refusera pas aussi ce que vous lui demanderez, parce qu'elle vous aime.

Le sultan des Indes ne persuada pas le prince Ahmed par son discours; le prince Ahmed eût mieux aimé qu'il lui eût demandé toute autre chose, que de l'exposer à déplaire à sa chère Pari-Banou; & dans le chagrin qu'il conçut, il partit de la cour deux jours plutôt qu'il n'avoit coutume. Dès qu'il fût arrivé, la fée, qui jusqu'alors l'avoit toujours vu se présenter devant elle avec un visage ouvert, lui demanda la cause du

changement qu'elle y remarquoit. Comme elle vit qu'au lieu de répondre, il lui demandoit des nouvelles de sa santé, d'un air qui faisoit connoître qu'il évitoit de la satisfaire : Je répondrai, dit-elle, à votre demande quand vous aurez répondu à la mienne. Le prince s'en défendit long-temps, en lui protestant que ce n'étoit rien; mais plus il se défendoit, plus elle le pressoit. Je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes, que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en dissipe la cause, quelle qu'elle puisse être: il faudroit qu'elle fût bien extraordinaire si elle étoit hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fût la mort du sultan votre père; en ce cas-là, avec ce que je tâcherois d'y contribuer de mon côté, le temps vous en apporteroit la consolation.

Le prince Ahmed ne put résister plus long-temps aux vives instances de la fée; il lui dit donc : Madame, dieu prolonge la vie du sultan mon père, & le bénisse jusqu'à la fin de ses jours. Je l'ai laissé plein de vie & en parfaite santé; ainsi ce n'est pas là ce qui cause le chagrin dont vous vous êtes apperçue; c'est le sultan lui-même qui en est la cause, & j'en suis d'autant plus affligé, qu'il me met

dans la néceſſité fâcheuſe de vous être importun. Premièrement, madame, vous ſavez le ſoin que j'ai pris, avec votre approbation, de lui cacher le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous aimer, de mériter vos bonnes grâces & votre amour, & de recevoir votre foi en vous donnant la mienne; je ne ſais néanmoins par quel endroit il en a été informé.

La fée Pari-Banou interrompit le prince Ahmed en cet endroit. Et moi, reprit-elle, je le ſais; ſouvenez-vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle étoit malade, & dont vous avez eu compaſſion; c'eſt elle-même qui a rapporté au ſultan votre père ce que vous lui aviez caché. Je vous avois dit qu'elle étoit auſſi peu malade que vous & que moi : elle en a fait voir la vérité. En effet, après que les deux femmes auxquelles je l'avois recommandée lui eurent fait prendre d'une eau ſouveraine pour toutes ſortes de fiévres, dont cependant elle n'avoit pas beſoin, elle feignit que cette eau l'avoit guérie, & ſe fit amener pour prendre congé de moi, afin d'aller inceſſamment rendre compte du ſuccès de ſon entrepriſe. Elle étoit même ſi preſſée, qu'elle ſeroit partie ſans voir mon

palais, si en commandant à mes deux femmes de la conduire, je ne lui eusse fait comprendre qu'il valoit la peine d'être vu. Mais poursuivez, & voyons en quoi le sultan votre père vous a mis dans la nécessité de m'être importun, chose néanmoins qui n'arrivera pas, je vous prie d'en être persuadé.

Madame, poursuivit le prince Ahmed, vous avez pu remarquer que jusqu'à présent, content que vous m'aimiez, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la possession d'une épouse aimable, que pourrois-je désirer davantage! Je n'ignore pas néanmoins quel est votre pouvoir; mais je m'étois fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Considérez donc, je vous en conjure, que ce n'est pas moi, mais le sultan mon père qui vous fait la demande indiscrète, autant qu'il me le paroît, d'un pavillon qui le mette à couvert des injures du temps quand il est en campagne, lui, toute sa cour & toute son armée, & qui tienne dans la main. Encore une fois, ce n'est pas moi, c'est le sultan mon père qui vous demande cette grâce.

Prince, reprit la fée en souriant, je suis fâchée que si peu de chose vous ait causé l'embarras & le tourment d'esprit que vous

me faites paroître : je vois bien que deux choses y ont contribué ; l'une, est la loi que vous vous êtes imposée, de vous contenter de m'aimer & d'être aimé, & de vous abstenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mît mon pouvoir à l'épreuve ; l'autre, que je ne doute pas, quoique vous en puissiez dire, que vous vous êtes imaginé que la demande, que le sultan votre père a exigé que vous me fissiez, étoit au-delà de ce pouvoir. Quant à la première, je vous en loue, & je vous en aimerois davantage s'il étoit possible. Quant à la seconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connoître que ce que le sultan me demande est une bagatelle, & que, dans l'occasion, je puis toute autre chose plus difficile. Mettez-vous donc l'esprit en repos, & soyez persuadé que, bien loin de m'importuner, je me ferai toujours un très-grand plaisir de vous accorder tout ce que vous pourrez souhaiter que je fasse pour l'amour de vous.

En achevant, la fée commanda qu'on lui fît venir sa trésorière. La trésorière vint. Nourgihan, lui dit la fée, (c'étoit le nom de la trésorière,) apporte-moi le pavillon le plus grand qui soit dans mon trésor. Nourgihan revint peu de momens après, & elle

apporta un pavillon, lequel tenoit non-seulement dans la main, mais même que la main pouvoit cacher en la fermant, & elle le présenta à la fée sa maîtresse qui le prit & le mit entre les mains du prince Ahmed, afin qu'il le considérât.

Quand le prince Ahmed vit ce que la fée Pari-Banou appeloit un pavillon, le pavillon le plus grand, disoit-elle, qu'il y eut dans son trésor, il crut qu'elle vouloit se moquer de lui, & les marques de sa surprise parurent sur son visage & dans sa contenance. Pari-Banou qui s'en apperçut, fit un grand éclat de rire. Quoi! prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous? Vous verrez tout-à-l'heure que je ne suis pas une moqueuse. Nourgihan, dit-elle à sa trésorière, en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed; & en le lui remettant: Vas, dresse-le, que le prince juge si le sultan son père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé.

La trésorière sortit du palais, & s'en éloigna assez loin pour faire ensorte que, quand elle l'auroit dressé, l'extrémité vint d'un côté jusqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le trouva, non pas plus petit, mais si grand, que deux armées aussi nombreuses

que celle du sultan des Indes, eussent pu y être à couvert. Alors, ma princesse, dit-il à Pari-Banou, je vous demande mille pardons de mon incrédulité; après ce que je vois, je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre dont vous ne puissiez venir à bout. Vous voyez, lui dit la fée, que le pavillon est plus grand qu'il n'est de besoin; mais vous remarquerez une chose, qu'il a cette propriété, qu'il s'agrandit ou s'appetisse à proportion de ce qui doit y être à couvert, sans qu'il soit besoin qu'on y mette la main.

La trésorière mit bas le pavillon, le réduisit dans son premier état, l'apporta & le mit entre les mains du prince. Le prince Ahmed le prit; & le lendemain, sans différer plus long-temps, il monta à cheval, & accompagné de sa suite ordinaire, il alla le présenter au sultan son père.

Le sultan qui s'étoit persuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avoit demandé étoit hors de toute possibilité, fut dans une grande surprise de la diligence du prince son fils. Il reçut le pavillon; & après en avoir admiré la petitesse, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir, quand il l'eut fait dresser dans la grande plaine que nous avons

dite, & qu'il eut connu que deux autres armées aussi grandes que la sienne pouvoient y être à couvert fort au large. Comme il eût pu regarder cette circonstance comme une superfluité, qui pouvoit même être incommode dans l'usage, le prince Ahmed n'oublia pas de l'avertir, que cette grandeur se trouveroit toujours proportionnée à celle de son armée.

En apparence, le sultan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avoit d'un présent si magnifique, en le priant d'en bien remercier la fée Pari-Banou de sa part; & pour lui marquer davantage l'état qu'il en faisoit, il commanda qu'on le gardât soigneusement dans son trésor. Mais en lui-même il en conçut une jalousie plus outrée que celle que ses flateurs & la magicienne lui avoient inspirée, en considérant qu'à la faveur de la fée, le prince son fils pouvoit exécuter des choses qui étoient infiniment au-dessus de sa propre puissance, nonobstant sa grandeur & ses richesses. Ainsi, plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire ensorte qu'il périt, il consulta la magicienne, & la magicienne lui conseilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la fontaine des lions.

Sur le soir, comme le sultan tenoit l'assemblée ordinaire de ses courtisans, & que le prince Ahmed s'y trouvoit, il lui adressa la parole en ces termes : Mon fils, dit-il, je vous ai déjà témoigné combien je me sens obligé, par le présent du pavillon que vous m'avez procuré, que je regarde comme la pièce la plus précieuse de mon trésor ; il faut que pour l'amour de moi vous fassiez une autre chose qui ne me sera pas moins agréable. J'apprends que la fée votre épouse se sert d'une certaine eau de la fontaine des lions, qui guérit toutes sortes de fièvres les plus dangereuses ; comme je suis parfaitement persuadé que ma santé vous est très-chère, je ne doute pas aussi que vous ne veuilliez bien lui en demander un vase & me l'apporter, comme un remède souverain dont je puis avoir besoin à chaque moment. Rendez-moi donc cet autre service important, & mettez par-là le comble aux tendresses d'un bon fils envers un bon père.

Le prince Ahmed qui avoit cru que le sultan son père se contenteroit d'avoir à sa disposition un pavillon aussi singulier & aussi utile que celui qu'il venoit de lui apporter, & qu'il ne lui imposeroit pas une nouvelle charge, capable de le mettre mal avec la

fée Pari-Banou, demeura comme interdit à cette autre demande qu'il venoit de lui faire, nonobſtant l'aſſurance qu'elle lui avoit donnée de lui accorder tout ce qui dépendroit de ſon pouvoir. Après un ſilence de quelques momens : Sire, dit-il, je ſupplie votre majeſté de tenir pour certain qu'il n'y a rien que je ne ſois prêt de faire ou d'entreprendre pour contribuer à procurer tout ce qui ſera capable de prolonger ſes jours; mais je ſouhaiterois que ce fût ſans l'intervention de mon épouſe: c'eſt pour cela que je n'oſe lui promettre d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'eſt de l'aſſurer que j'en ferai la demande, mais en me faiſant la même violence que je me ſuis faite au ſujet du pavillon.

Le lendemain, le prince Ahmed, de retour auprès de la fée Pari-Banou, lui fit le récit ſincère & fidelle de ce qu'il avoit fait & de ce qui s'étoit paſſé à la cour du ſultan ſon père à la préſentation du pavillon, qu'il avoit reçu avec un grand ſentiment de reconnoiſſance pour elle, & il ne manqua pas de lui marquer la nouvelle demande qu'il étoit chargé de lui faire de ſa part; & en achevant, il ajouta : Ma princeſſe, je ne vous expoſe ceci que comme un ſimple récit de

ce qui s'est passé entre le sultan mon père & moi. Quant au reste, vous êtes la maîtresse de satisfaire à ce qu'il souhaite, ou de le rejeter, sans que j'y prenne aucun intérêt ; je ne veux que ce que vous voudrez.

Non, non, reprit la fée Pari-Banou, je suis bien aise que le sultan des Indes sache que vous ne m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter, & quelques conseils que la magicienne puisse lui donner, (car je vois bien que c'est elle qu'il écoute) qu'il ne nous trouve pas en défaut ni vous ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il demande, & vous allez le comprendre dans le récit que vous allez entendre. La fontaine des lions est au milieu de la cour d'un grand château, dont l'entrée est gardée par quatre lions des plus puissans, dont deux dorment alternativement pendant que les deux autres veillent ; mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de passer au milieu d'eux sans aucun danger.

La fée Pari-Banou s'occupoit alors à coudre, & comme elle avoit près d'elle plusieurs pelotons de fil, elle en prit un, & en le présentant au prince Ahmed : Premièrement, dit-elle, prenez ce peloton, je vous dirai bientôt l'usage que vous en ferez. En second

lieu, faites-vous préparer deux chevaux, un que vous monterez; & l'autre que vous mènerez en main, chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers, qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troisième lieu, vous vous munirez d'un vase que je vous ferai donner pour puiser l'eau entre-ci & demain. De bon matin, montez à cheval avec l'autre cheval en main; & quand vous serez sorti par la porte de fer, vous jetterez devant vous le peloton de fil; le peloton roulera & ne cessera de rouler jusqu'à la porte du château. Suivez-le jusques-là, & quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions, dont les deux qui veilleront éveilleront les deux autres qui dormiront, par leur rugissement. Ne vous effrayez pas; mais jetez-leur à chacun un quartier de mouton, sans mettre pied à terre. Cela fait, sans perdre de temps, piquez votre cheval, & d'une course légère, rendez-vous promptement à la fontaine, emplissez votre vase, sans mettre encore pied à terre, & revenez avec la même légéreté; les lions encore occupés à manger vous laisseront la sortie libre.

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la fée Pari-Banou lui avoit mar-

quée, & il exécuta de point en point ce qu'elle lui avoit prefcrit. Il arriva à la porte du château, il diftribua les quartiers de mouton aux quatre lions; & après avoir paffé au milieu d'eux avec intrépidité, il pénétra jufqu'à la fontaine; il puifa de l'eau. Le vafe plein, il revint, & fortit du château fain & fauf comme il y étoit entré. Quand il fut un peu éloigné, en fe retournant il apperçut deux des lions qui accouroient en venant à lui; fans s'effrayer il tira le fabre, il fe mit en défenfe. Mais comme il eut vu en chemin faifant que l'un s'étoit détourné à quelque diftance, en marquant de la tête & de la queue qu'il ne venoit pas pour lui faire du mal, mais pour marcher devant lui, & que l'autre reftoit derrière pour le fuivre, il rengaîna fon fabre, & de la forte il pourfuivit fon chemin jufqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du fultan. Ils l'y laifsèrent entrer, après quoi ils reprirent le même chemin par où ils étoient venus, non fans une grande frayeur de la part du menu peuple & de ceux qui les virent, lefquels fe cachoient ou fuyoient, qui d'un côté, qui d'un autre, pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchaffent d'un

pas égal, ſans donner aucune marque de férocité.

Pluſieurs officiers qui ſe préſentèrent pour aider le prince Ahmed à deſcendre de cheval, l'accompagnèrent juſqu'à l'appartement du ſultan, où il s'entretenoit avec ſes favoris. Là, il s'approcha du trône, poſa le vaſe aux pieds du ſultan, & baiſa le riche tapis qui couvroit le marche-pied; & en ſe relevant : Sire, lui dit-il, voilà l'eau ſalutaire que votre majeſté a ſouhaité de mettre au rang des choſes précieuſes & curieuſes qui enrichiſſent & ornent ſon tréſor. Je lui ſouhaite une ſanté toujours ſi parfaite que jamais elle n'ait beſoin d'en faire uſage.

Quand le prince eut achevé ſon compliment, le ſultan lui fit prendre place à ſa droite, & alors : Mon fils, dit-il, je vous ai une obligation de votre préſent auſſi grande que le péril auquel vous vous êtes expoſé pour l'amour de moi. (Il en avoit été informé par la magicienne, qui avoit connoiſſance de la fontaine des lions, & du danger auquel on s'expoſoit pour en aller puiſer de l'eau.) Faites-moi le plaiſir, continua-t-il, de m'apprendre par quelle adreſſe, ou plutôt par quelle force incroyable vous vous en êtes garanti.

Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prends aucune part au compliment de votre majesté, il est dû tout entier à la fée mon épouse, & je ne m'en attribue autre gloire que celle d'avoir suivi ses bons conseils. Alors il lui fit connoître quels avoient été ces bons conseils, par le récit du voyage qu'il avoit fait, & de quélle maniere il s'y étoit comporté. Quand il eut achevé, le sultan, après l'avoir écouté avec de grandes démonstrations de joie, mais en secret avec la même jalousie, qui augmenta au lieu de diminuer, se leva & se retira seul dans l'intérieur de son palais, où la magicienne, qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne, à son arrivée, épargna au sultan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed, & du succès de son voyage; elle en avoit été informée d'abord par le bruit qui s'en étoit répandu, & elle s'étoit déjà préparée sur le moyen de le faire périr, à ce qu'elle prétendoit. Elle communiqua ce moyen au sultan, & le lendemain dans l'assemblée de ses courtisans, le sultan le déclara au prince Ahmed qui s'y trouva, en ces termes: Mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de votre obéissance,

ni auprès de la fée votre épouse, c'est de m'amener un homme qui n'ait pas de hauteur plus d'un pied & demi, avec la barbe longue de trente pieds, qui porte sur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cent livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts, & qui sache parler.

Le prince Ahmed qui ne croyoit pas qu'il y eût au monde un homme fait comme le sultan son père le demandoit, voulut s'excuser; mais le sultan persista dans sa demande, en lui répétant que la fée pouvoit des choses encore plus incroyables.

Le jour suivant, comme le prince fut revenu au royaume souterrain de Pari-Banou, à laquelle il déclara la nouvelle demande du sultan son père, qu'il regardoit, disoit-il, comme une chose qu'il croyoit encore moins possible qu'il n'avoit cru d'abord les deux premières: Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait, ou qu'il puisse y avoir, de cette sorte d'hommes. Il veut, sans doute, éprouver si j'aurai la simplicité de me donner du mouvement pour lui en trouver; ou s'il y en a, il faut que son dessein soit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me saisisse d'un homme si petit, qu'il soit

armé de la manière qu'il l'entend? De quelles armes pourrois-je me ſervir pour le réduire à ſe ſoumettre à mes volontés? S'il y en a, j'attends que vous me ſuggériez un moyen pour me tirer de ce pas avec honneur.

Mon prince, reprit la fée, ne vous alarmez pas; il y avoit du riſque à courir pour apporter de l'eau de la fontaine des lions au ſultan votre père, il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme eſt mon frère Schaïbar, lequel, bien loin de me reſſembler, quoique nous ſoyons enfans du même père, eſt d'un naturel ſi violent, que rien n'eſt capable de l'empêcher de donner des marques ſanglantes de ſon reſſentiment, pour peu qu'on lui déplaiſe ou qu'on l'offenſe. D'ailleurs, il eſt le meilleur enfant du monde, & toujours prêt à obliger en tout ce que l'on ſouhaite. Il eſt fait juſtement comme le ſultan votre père l'a décrit, & il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cent livres peſant, ſans laquelle il ne marche jamais, & qui lui ſert à ſe faire porter reſpect. Je vais le faire venir, & vous jugerez ſi je dis la vérité; mais ſur toute choſe, préparez-vous à ne pas vous effrayer de ſa figure extraordinaire, quand vous le verrez paroître. Ma reine, reprit le prince

Ahmed, Schaïbar, dites-vous, est votre frère; de quelque laideur & si contrefait qu'il puisse être, bien loin de m'effrayer en le voyant, cela suffit pour me le faire aimer, honorer & regarder comme mon allié le plus proche.

La fée se fit apporter sous le vestibule de son palais une cassolette d'or pleine de feu, & une boîte de même métal, qui lui fut présentée. Elle tira de la boîte d'un parfum qui y étoit conservé; & comme elle l'eut jeté dans sa cassolette, il s'en éleva une fumée épaisse.

Quelques momens après cette cérémonie, la fée dit au prince Ahmed : Mon prince, voilà mon frère qui vient, le voyez-vous? Le prince regarda, & il apperçut Schaïbar, qui n'étoit pas plus haut que d'un pied & demi, & qui venoit grâvement avec la barre de fer de cinq cent livres pesant sur l'épaule, & la barbe bien fournie, longue de trente pieds, qui se soutenoit en avant, la moustache épaisse à proportion & retroussée jusqu'aux oreilles, qui lui couvroit presque le visage, les yeux de cochon enfoncés dans la tête, qu'il avoit d'une grosseur énorme, & couverte d'un bonnet en pointe; avec

cela enfin, il étoit bossu par devant &
derrière.

Si le prince n'eût été prévenu que Schai
étoit frère de Pari-Banou, il n'eût pu
voir sans un grand effroi; mais rassuré
cette connoissance, il l'attendit de pied fer
avec la fée, & il le reçut sans aucune m
que de foiblesse.

Schaïbar, qui, à mesure qu'il avanço
avoit regardé le prince Ahmed d'un
qui eut dû lui glacer l'ame dans le cor
demanda à Pari-Banou, en l'abordant,
étoit cet homme. Mon frère, répondit-el
c'est mon époux, son nom est Ahmed,
il est fils du sultan des Indes. La raison po
quoi je ne vous ai pas invité à mes noc
c'est que je n'ai pas voulu vous détour
de l'expédition où vous étiez engagé, d
j'ai appris avec bien du plaisir que vous é
revenu victorieux, c'est à sa considérat
que j'ai pris la liberté de vous appeler.

A ces paroles, Schaïbar, en regardant
prince Ahmed d'un œil gracieux, qui
diminuoit en rien néanmoins de sa fierté
de son air farouche : Ma sœur, dit-il,
a-t-il quelque chose en quoi je puisse
rendre service ? il n'a qu'à parler. Il su
qu'il soit votre époux pour m'obliger à

Mon frère, c'est mon époux ; son nom est Ahmed, et il est fils du Sultan des Indes.

C. P. Marillier du.

faire plaisir en tout ce qu'il peut souhaiter. Le sultan son père, reprit Pari-Banou, a la curiosité de vous voir; je vous prie de vouloir bien qu'il soit votre conducteur. Il n'a qu'à marcher devant, repartit Schaïbar, je suis prêt de le suivre. Mon frère, reprit Pari-Banou, il est trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui; ainsi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il est bon que vous soyez instruit de ce qui s'est passé entre le sultan des Indes & le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce soir.

Le lendemain, Schaïbar informé de ce qu'il étoit à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure, accompagné du prince Ahmed, qui devoit le présenter au sultan. Ils arrivèrent à la capitale; & comme Schaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'apperçurent, saisis de frayeur à la vue d'un objet si hideux, se cachèrent, les uns dans les boutiques ou dans les maisons, dont ils fermèrent les portes; & les autres, en prenant la fuite, communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, lesquels rebroussèrent chemin sans regarder derrière eux. De la sorte, à mesure que Schaïbar & le prince Ahmed avançoient à pas mesurés,

ils trouvèrent une grande ſolitude dans toutes les rues & dans toutes les places publiques juſqu'au palais. Là, les portiers, au lieu de ſe mettre en état d'empêcher au moins que Schaïbar n'entrât, ſe ſauvèrent, les uns d'un côté, les autres d'un autre, & laiſsèrent l'entrée de la porte libre. Le prince & Schaïbar avancèrent ſans obſtacle juſqu'à la ſalle du conſeil, où le ſultan aſſis ſur ſon trône donnoit audience; & comme les huiſſiers avoient abandonné leur poſte, dès qu'ils avoient vu paroître Schaïbar, ils entrèrent ſans empêchement.

Schaïbar la tête haute, s'approcha du trône fièrement; & ſans attendre que le prince Ahmed le préſentât, il apoſtropha le ſultan des Indes en ces termes : Tu m'as demandé, dit-il, me voici, que veux-tu de moi ?

Le ſultan, au lieu de répondre, s'étoit mis les mains devant les yeux, & les détournoit pour ne pas voir un objet ſi effroyable. Schaïbar indigné de cet accueil incivil & offenſant, après lui avoir donné la peine de venir, leva ſa barre de fer, & en lui diſant : Parle donc, il la lui déchargea ſur la tête & l'aſſomma; & il eut plutôt fait que le prince Ahmed n'eût penſé à lui demander grâce. Tout ce qu'il put faire fut d'empê-

cher qu'il n'assommât aussi le grand-visir, qui n'étoit pas loin de la droite du sultan, en lui représentant qu'il n'avoit qu'à se louer des bons conseils qu'il avoit donnés au sultan son père. Ce sont donc ceux-ci, dit Schaïbar, qui lui en ont donné de mauvais; & en prononçant ces paroles, il assomma les autres visirs à droite & à gauche, tous favoris & flateurs du sultan, & ennemis du prince Ahmed. Autant de coups, autant de morts, & il n'en échappa que ceux dont l'épouvante ne s'étoit pas emparée assez fortement pour les rendre immobiles & les empêcher de se procurer la vie sauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Schaïbar sortit de la salle du conseil; & au milieu de la cour, la barre de fer sur l'épaule, en regardant le grand-visir qui accompagnoit le prince Ahmed, auquel il devoit la vie: Je sais, dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau-frère que les favoris indignes que je viens de châtier; je veux qu'on m'amène cette magicienne. Le grand-visir l'envoya chercher, on l'amena; & Schaïbar, en l'assommant avec sa barre de fer: Apprends, lui dit-il, à donner des conseils pernicieux & à faire

la malade ; & la magicienne demeura morte sur la place.

Alors, ce n'est pas assez, ajouta Schaïbar, je vais assommer de même toute la ville, si dans le moment elle ne reconnoît le prince Ahmed mon beau-frère pour son sultan, & pour sultan des Indes. Aussitôt, ceux qui étoient présens, & qui entendirent cet arrêt, firent retentir l'air en criant à haute voix : Vive le sultan Ahmed ; & en peu de momens toute la ville retentit de la même acclamation & proclamation en même-temps. Schaïbar le fit revêtir de l'habillement du sultan des Indes, l'installa sur le trône ; & après lui avoir fait rendre l'hommage & le serment de fidélité qui lui étoit dû, il alla prendre sa sœur Pari-Banou, l'amena en grande pompe, & la fit reconnoître de même pour sultane des Indes.

Quant au prince Ali & à la princesse Nourounnihar, comme ils n'avoient pris aucune part dans la conspiration contre le prince Ahmed qui venoit d'être vengé, & dont même ils n'avoient pas eu connoissance, le prince Ahmed leur assigna pour apanage une province très-considérable, avec sa capitale, où ils allérent passer le reste de leurs jours.

Il envoya aussi un officier au prince Houssain son frère aîné, pour lui annoncer le changement qui venoit d'arriver, & pour lui offrir de choisir dans tout le royaume telle province qu'il lui plairoit, pour en jouir en propriété. Mais le prince Houssain se trouvoit si heureux dans la solitude, qu'il chargea l'officier de bien remercier le sultan son cadet, de sa part, de l'honnêteté qu'il avoit bien voulu lui faire, & l'assurer de sa soumission, & de lui marquer que la seule grâce qu'il lui demandoit étoit de permettre qu'il continuât de vivre dans la retraite qu'il avoit choisie.

HISTOIRE

Les deux Sœurs jalouses de leur Cadette.

LA sultane Scheherazade, en continuant de tenir en suspens le sultan des Indes par le récit de ses contes, savoir s'il la feroit mourir, ou s'il la laisseroit vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes :

Sire, dit-elle, il y avoit un prince de Perse nommé Khosrouschah, lequel en commençant de prendre connoissance du monde,

se plaisoit fort aux aventures de nuit; il se déguisoit souvent, accompagné d'un de ses officiers de confiance, déguisé comme lui, & en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivoit alors d'assez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre majesté; mais j'espère qu'elle écoutera avec plaisir celle qui lui arriva dès la première sortie qu'il fit peu de jours après qu'il fût monté sur le trône à la place du sultan son père, lequel en mourant dans une grande vieillesse, lui avoit laissé le royaume de Perse pour héritage.

Après les cérémonies accoutumées au sujet de son avénement à la couronne, & après celles des funérailles du sultan son père, le nouveau sultan Khosrouschah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connoissance lui-même de ce qui se passoit, sortit un soir de son palais environ à deux heures de nuit, accompagné de son grand-visir déguisé comme lui. Comme il se trouvoit dans un quartier où il n'y avoit que du menu peuple, en passant par une rue il entendit qu'on parloit assez haut, il s'approcha de la maison d'où venoit le bruit; & en regardant par une fente de la porte, il apperçut de la lumière, & trois sœurs

assises sur un sopha, qui s'entretenoient après le soupé. Par le discours de la plus âgée il eut bientôt appris que les souhaits faisoient le sujet de leur entretien. Puisque nous sommes sur les souhaits, disoit-elle, le mien seroit d'avoir le boulanger du sultan pour mari, je mangerois tout mon saoul de ce pain si délicat, qu'on appelle par excellence pain du sultan; voyons si votre goût est aussi bon que le mien. Et moi, reprit la seconde sœur, mon choix seroit d'être femme du chef de cuisine du sultan, je mangerois d'excellens ragoûts; & comme je suis bien persuadée que le pain du sultan est commun dans le palais, je n'en manquerois pas; vous voyez, ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à son aînée, que mon goût vaut bien le vôtre.

La sœur cadette, qui étoit d'une très-grande beauté, & qui avoit beaucoup plus d'agrément & plus d'esprit que ses aînées, parla à son tour. Pour moi, mes sœurs, dit-elle, je ne borne pas mes désirs à si peu de chose, je prends un vol plus haut; & puisqu'il s'agit de souhaiter, je souhaiterois d'être l'épouse du sultan, je lui donnerois un prince dont les cheveux seroient d'or d'un côté & d'argent de l'autre; quand il pleureroit, les larmes qui lui tomberoient des yeux seroient

des perles ; & autant de fois qu'il souriroit ; ses lèvres vermeilles paroîtroient un bouton de rose quand il éclôt.

Les souhaits des trois sœurs, & particulièrement celui de la cadette, parurent si singuliers au sultan Khosrouschah, qu'il résolut de les contenter ; & sans rien communiquer de ce dessein à son grand-visir, il le chargea de bien remarquer la maison, pour venir les prendre le lendemain, & de les lui amener toutes trois.

Le grand-visir en exécutant l'ordre du sultan le lendemain, ne donna aux trois sœurs que le temps de s'habiller promptement pour paroître en sa présence, sans leur dire autre chose, sinon que sa majesté vouloit les voir. Il les amena au palais ; & quand il les eut présentées au sultan, le sultan leur demanda : Dites-moi, vous souvenez-vous des souhaits que vous faisiez hier au soir, que vous étiez de si bonne humeur ? Ne dissimulez pas, je veux le savoir.

A ces paroles du sultan, les trois sœurs qui ne s'y attendoient pas, furent dans une grande confusion. Elles baissèrent les yeux : & le rouge qui leur monta au visage donna un agrément à la cadette, qui acheva de lui gagner le cœur du sultan. Comme la pu-

deur & la crainte d'avoir offenſé le ſultan par leur entretien, leur faiſoit garder le ſilence, le ſultan qui s'en apperçut leur dit pour les raſſurer : Ne craignez rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine, & comme je vois que la demande que je vous ai faite vous en fait, contre mon intention, & que je ſais quel eſt chacune votre ſouhait, je veux bien le faire ceſſer. Vous, ajouta-t-il, qui ſouhaitiez de m'avoir pour époux, vous ſerez ſatisfaite aujourd'hui; & vous, continua-t-il, en s'adreſſant de même à la première & à la ſeconde ſœur, je fais auſſi votre mariage avec le boulanger de ma bouche, & avec le chef de ma cuiſine.

Dès que le ſultan eut déclaré ſa volonté, la cadette, en donnant l'exemple à ſes aînées, ſe jeta aux pieds du ſultan pour lui marquer ſa reconnoiſſance : Sire, dit-elle, mon ſouhait, puiſqu'il eſt connu à votre majeſté, n'a été que par manière d'entretien & de divertiſſement; je ne ſuis pas digne de l'honneur qu'elle me fait, & je lui demande pardon de ma hardieſſe. Les deux ſœurs aînées voulurent s'excuſer de même; mais le ſultan en les interrompant : Non, non,

dit-il, il n'en fera pas autre chofe, le fouhait de chacune fera accompli.

Les noces furent célébrées le même jour, de la manière que le fultan Khofroufchah l'avoit réfolu ; mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent accompagnées de la pompe & de toutes les marques de réjouiffances qui convenoient à l'union conjugale d'un fultan & d'une fultane de Perfe ; pendant que celles des deux autres fœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvoit attendre de la qualité de leurs époux ; c'eft-à-dire, du premier boulanger & du chef de cuifine du fultan.

Les deux fœurs aînées fentirent puiffamment la difproportion infinie qu'il y avoit entre leurs mariages & celui de leur cadette. Auffi cette confidération fit que, loin d'être contentes du bonheur qui leur étoit arrivé, même à chacune felon fon fouhait, quoique beaucoup au-delà de leurs efpérances, elles fe livrèrent à un excès de jaloufie, qui ne troubla pas feulement leur joie, mais même qui caufa de grands malheurs, des humiliations & des afflictions les plus mortifiantes à la fultane leur cadette. Elles n'avoient pas eu le temps de fe communiquer l'une à l'autre ce qu'elles avoient penfé d'abord de

la préférence que le sultan lui avoit donnée à leur préjudice, à ce qu'elles prétendoient; elles n'en avoient eu que pour se préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent se revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étoient donné rendez-vous : Hé bien, ma sœur, dit l'aînée à l'autre sœur, que dites-vous de notre cadette? n'est-ce pas un beau sujet pour être sultane! Je vous avoue, dit l'autre sœur, que je n'y comprens rien; je ne conçois pas quels attraits le sultan a trouvés en elle pour se laisser fasciner les yeux comme il a fait. Ce n'est qu'une marmotte, & vous savez en quel état nous l'avons vue vous & moi. Etoit-ce une raison au sultan pour ne pas jeter les yeux sur vous, qu'un air de jeunesse qu'elle a un peu plus que nous? Vous étiez digne de sa couche, & il devoit vous faire la justice de vous préférer à elle.

Ma sœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi; je n'aurois rien à dire si le sultan vous eût choisie; mais qu'il ait choisi une malpropre, c'est ce qui me désole; je m'en vengerai, ou je ne pourrai, & vous y êtes intéressée comme moi. C'est pour cela que je vous prie de vous joindre à moi, afin que nous agissions de concert dans une cause

comme celle-ci qui nous intéreſſe également ; & de me communiquer les moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon côté me ſuggérera.

Après ce complot pernicieux, les deux ſœurs ſe virent ſouvent, & chaque fois elles ne s'entretenoient que des voies qu'elles pourroient prendre pour traverſer, & même détruire le bonheur de la ſultane leur cadette. Elles s'en proposèrent pluſieurs ; mais en délibérant ſur l'exécution, elles y trouvèrent des difficultés ſi grandes, qu'elles n'osèrent haſarder de s'en ſervir. De temps en temps cependant elles lui rendoient viſite enſemble ; & avec une diſſimulation condamnable, elles lui donnoient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvoient imaginer, pour lui perſuader combien elles étoient ravies d'avoir une ſœur dans une ſi haute élévation. De ſon côté, la ſultane les recevoit toujours avec toutes les démonſtrations d'eſtime & de conſidération qu'elles pouvoient attendre d'une ſœur qui n'étoit pas entêtée de ſa dignité, & qui ne ceſſoit de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après ſon mariage, la

ſultane ſe trouva enceinte. Le ſultan en témoigna une grande joie ; & cette joie, après s'être communiquée dans le palais à la cour, ſe répandit encore dans tous les quartiers de la capitale de Perſe. Les deux ſœurs vinrent lui en faire leurs complimens ; & dès-lors en la prévenant ſur la ſage-femme dont elle auroit beſoin pour l'aſſiſter dans ſes couches, elles la prièrent de n'en pas choiſir d'autres qu'elles. La ſultane leur dit obligeamment ; Mes ſœurs, je ne demanderois pas mieux, comme vous pouvez le croire, ſi le choix dépendoit de moi abſolument ; je vous ſuis cependant infiniment obligée de votre bonne volonté ; je ne puis me diſpenſer de me ſoumettre à ce que le ſultan en ordonnera. Ne laiſſez pas néanmoins de faire enforte, chacune, que vos maris employent leurs amis pour faire demander cette grâce au ſultan ; & ſi le ſultan m'en parle, ſoyez perſuadées que non-ſeulement je lui marquerai le plaiſir qu'il m'aura fait, mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous.

Les deux maris, chacun de ſon côté, ſollicitèrent les courtiſans leurs protecteurs, & les ſupplièrent de leur faire la grâce d'employer leur crédit pour procurer à leurs

femmes l'honneur auquel elles aſpiroient ; & ces protecteurs agirent ſi puiſſamment & ſi efficacément, que le ſultan leur promit d'y penſer. Le ſultan leur tint ſa promeſſe ; & dans un entretien avec la ſultane, il lui dit qu'il lui paroiſſoit que ſes ſœurs ſeroient plus propres à la ſecourir dans ſes couches que toute autre ſage-femme étrangère, mais qu'il ne vouloit pas les nommer ſans avoir auparavant ſon conſentement. La ſultane ſenſible à la déférence dont le ſultan lui donnoit une marque ſi obligeante, lui dit : Sire, j'étois diſpoſée à ne faire que ce que votre majeſté me commandera ; mais puiſqu'elle a eu la bonté de jeter les yeux ſur mes ſœurs, je la remercie de la conſidération qu'elle a pour elles pour l'amour de moi, & je ne diſſimulerai pas que je les recevrai de ſa part avec plus de plaiſir que des étrangères.

Le ſultan Khoſrouſchah nomma donc les deux ſœurs de la ſultane pour lui ſervir de ſages-femmes ; & dès-lors l'une & l'autre paſsèrent au palais avec une grande joie d'avoir trouvé l'occaſion telle qu'elles pouvoient la ſouhaiter, d'exécuter la méchanceté déteſtable qu'elles avoient méditée contre la ſultane leur ſœur.

Le temps des couches arriva, & la ſultane

se délivra heureusement d'un prince beau comme le jour. Ni sa beauté, ni sa délicatesse, ne furent pas capables de toucher ni d'attendrir le cœur des impitoyables sœurs. Elles l'enveloppèrent de langes assez négligemment, le mirent dans une petite corbeille & abandonnèrent la corbeille au courant de l'eau d'un canal qui passoit au pied de l'appartement de la sultane; & elles produisirent un petit chien mort, en publiant que la sultane en étoit accouchée. Cette nouvelle désagréable fut annoncée au sultan, & le sultan en conçut une indignation qui eut pu être funeste à la sultane, si son grand-visir ne lui eût représenté que sa majesté ne pouvoit pas, sans injustice, la regarder comme responsable des bizarreries de la nature.

La corbeille cependant dans laquelle le petit prince étoit exposé, fut emportée sur le canal jusques hors de l'enceinte d'un mur qui bornoit la vue de l'appartement de la sultane par le bas, d'où il continuoit en passant au-travers du jardin du palais. Par hasard l'intendant des jardins du sultan, l'un des officiers principaux & des plus considérés du royaume, qui se promenoit dans le jardin le long du canal, ayant apperçu la corbeille qui flottoit, appela un jardinier

qui n'étoit pas loin : Vas promptement, dit-il, en la lui montrant, & apporte-moi cette corbeille que je voye ce qui eſt dedans. Le jardinier part; & du bord du canal il attire la corbeille à ſoi adroitement avec la bêche qu'il tenoit, l'enlève & l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement ſurpris de voir un enfant enveloppé dans la corbeille, & un enfant, qui, quoiqu'il ne fît que de naître, comme il étoit aiſé de le voir, ne laiſſoit pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avoit long-temps que l'intendant des jardins étoit marié; mais quelqu'envie qu'il eût d'avoir lignée, le ciel n'avoit pas encore ſecondé ſes vœux juſqu'alors. Il interrompt ſa promenade, ſe fait ſuivre par le jardinier chargé de la corbeille & de l'enfant; & quand il fut arrivé à ſon hôtel qui avoit entrée dans le jardin du palais, il entra dans l'appartement de ſa femme : Ma femme, dit-il, nous n'avions point d'enfans, en voici un que dieu nous envoie. Je vous le recommande; faites-lui chercher une nourrice promptement, & prenez-en ſoin comme de notre fils; je le reconnois pour tel dès-à-préſent. La femme prit l'enfant avec joie, & elle ſe fit un grand plaiſir de s'en charger. L'intendant des jardins ne

voulut pas approfondir d'où pouvoit venir l'enfant : Je vois bien, ſe diſoit-il, qu'il eſt venu du côté de l'appartement de la ſultane ; mais il ne m'appartient pas de contrôler ce qui s'y paſſe, ni de cauſer du trouble dans un lieu où la paix eſt ſi néceſſaire.

L'année ſuivante, la ſultane accoucha d'un autre prince. Les ſœurs dénaturées n'eurent pas plus de compaſſion de lui que de ſon aîné, elles l'expoſèrent de même dans une corbeille ſur le canal, & elles ſuppoſèrent que la ſultane étoit accouchée d'un chat. Heureuſement pour l'enfant, l'intendant des jardins étant près du canal, le fit enlever & porter à ſa femme, en la chargeant d'en prendre le même ſoin que du premier, ce qu'elle fit, non moins par ſa propre inclination, que pour ſe conformer à la bonne intention de ſon mari.

Le ſultan de Perſe fut plus indigné de cet accouchement, contre la ſultane, que du premier ; il en eut fait éclater ſon reſſentiment, ſi les remontrances du grand-viſir n'euſſent encore été aſſez perſuaſives pour l'appaiſer.

La ſultane enfin accoucha une troiſième fois, non pas d'un prince, mais d'une princeſſe ; l'innocente eut le même ſort que les

princes ſes frères. Les deux ſœurs qui avoient réſolu de ne pas mettre fin à leurs entrepriſes déteſtables, qu'elles ne viſſent la ſultane leur cadette au moins rejetée, chaſſée & humiliée, lui firent le même traitement, en l'expoſant ſur le canal. La princeſſe fut ſecourue & arrachée à une mort certaine, par la compaſſion & par la charité de l'intendant des jardins, comme les deux princes ſes frères, avec leſquels elle fut nourrie & élevée.

A cette inhumanité les deux ſœurs ajoutèrent le menſonge & l'impoſture, comme auparavant. Elles montrèrent un morceau de bois, en aſſurant fauſſement que c'étoit une môle dont la ſultane étoit accouchée.

Le ſultan Khoſrouschah ne put ſe contenir, quand il eut appris ce nouvel accouchement extraordinaire. Quoi! dit-il, cette femme indigne de ma couche, rempliroit donc mon palais de monſtres, ſi je la laiſſe vivre davantage? Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il; elle eſt un monſtre elle-même, je veux en purger le monde. Il prononça cet arrêt de mort, & il commanda à ſon grand-viſir de le faire exécuter.

Le grand-viſir & les courtiſans qui étoient préſens ſe jetèrent aux pieds du ſultan pour

le supplier de révoquer l'arrêt. Le grand-visir prit la parole : Sire, dit-il, que votre majesté me permette de lui représenter que les loix qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la sultane si peu attendues, ne sont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué ? Une infinité d'autres femmes en ont fait & en font tous les jours ; elles sont à plaindre, mais elles ne sont pas punissables. Votre majesté peut s'abstenir de la voir & la laisser vivre. L'affliction dans laquelle elle passera le reste de ses jours, après la perte de ses bonnes grâces, lui en sera un assez grand supplice.

Le sultan de Perse rentra en lui-même ; & comme il vit bien l'injustice qu'il y avoit de condamner la sultane à mort pour de fausses couches, quand même elles eussent été véritables, comme il le croyoit faussement : Qu'elle vive donc, dit-il, puisque cela est ainsi ; je lui donne la vie, mais à une condition qui lui fera désirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui fasse un réduit de charpente à la porte de la principale mosquée, avec une fenêtre toujours ouverte : qu'on l'y renferme avec un habit des plus grossiers, & que chaque musulman

qui ira à la mosquée faire sa prière, lui crache au nez en passant; si quelqu'un y manque, je veux qu'il soit exposé au même châtiment. Et afin que je sois obéi, vous, visir, je vous commande d'y mettre des surveillans.

Le ton dont le sultan prononça ce dernier arrêt, ferma la bouche au grand-visir. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux sœurs jalouses. Le réduit fût bâti & achevé, & la sultane, véritablement digne de compassion, y fut renfermée dès qu'elle fut relevée de sa couche, de la manière que le sultan l'avoit commandé, & exposée ignominieusement à la risée & au mépris de tout un peuple, traitement néanmoins qu'elle n'avoit pas mérité, & qu'elle souffrit avec une constance qui lui attira l'admiration & en même-temps la compassion de tous ceux qui jugeoient des choses plus sainement que le vulgaire.

Les deux princes & la princesse furent nourris & élevés par l'intendant des jardins & par sa femme, avec la tendresse de père & de mère, & cette tendresse augmenta à mesure qu'ils avancèrent en âge, par les marques de grandeur qui parurent autant dans la princesse que dans les princes, & sur-tout par les grands traits de beauté de la prin-

cesse, qui se développoient de jour en jour, par leur docilité, par leurs bonnes inclinations au-dessus de la bagatelle, & toutes autres que celles des enfans ordinaires, & par un certain air qui ne pouvoit convenir qu'à des princes & qu'à des princesses. Pour distinguer les deux princes selon l'ordre de leur naissance, ils appellèrent le premier Bahman, & le second Perviz, noms que d'anciens rois de Perse avoient portés. A la princesse, ils donnèrent celui de Parizade, que plusieurs reines & princesses du royaume avoient aussi porté.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire & à écrire, & la princesse leur sœur qui se trouvoit aux leçons qu'on leur donnoit, montra une envie si grande d'apprendre à lire & à écrire, quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins, ravi de cette disposition, lui donna le même maître. Piquée d'émulation par sa vivacité & par son esprit pénétrant, elle devint en peu de temps aussi habile que les princes ses frères.

Depuis ce temps-là, les frères & la sœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux arts, dans la géographie,

dans la poëfie, dans l'hiftoire & dans les fciences, même dans les fciences fecrètes; & comme ils n'y trouvoient rien de difficile, ils y firent un progrès fi merveilleux, que les maîtres en étoient étonnés, & que bientôt ils avouèrent fans déguifement qu'ils iroient plus loin qu'ils n'étoient allés eux-mêmes, pour peu qu'ils continuaffent. Dans les heures de récréation, la princeffe apprit auffi la mufique, à chanter & à jouer de plufieurs fortes d'inftrumens. Quand les princes apprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils euffent cet avantage fur elle; elle fit fes exercices avec eux, de manière qu'elle favoit monter à cheval, le mener, tirer de l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adreffe, & fouvent même elle les devançoit à la courfe.

L'intendant des jardins qui étoit au comble de fa joie de voir fes nourriffons fi accomplis dans toutes les perfections du corps & de l'efprit, & qu'ils avoient correfpondu aux dépenfes qu'il avoit faites pour leur éducation, beaucoup au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, en fit une autre plus confidérable à leur confidération. Jufqu'alors, content du logement qu'il avoit dans l'enceinte du jardin du palais, il avoit vécu fans maifon de cam-

pagne; il en acheta une à peu de diſtance de la ville, qui avoit de grandes dépendances en terres labourables, en prairies & en bois. Et comme la maiſon ne lui parut pas aſſez belle ni aſſez commode, il la fit mettre bas, & il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs; il y alloit tous les jours pour faire hâter par ſa préſence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œuvre; & dès qu'il y eut un appartement achevé propre à le recevoir, il y alla paſſer pluſieurs jours de ſuite, autant que les fonctions & le devoir de ſa charge le lui permettoient. Par ſon aſſiduité enfin, la maiſon fut achevée, & pendant qu'on la meubloit avec la même diligence, des meubles les plus riches, & qui correſpondoient à la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin, ſur le deſſein qu'il avoit tracé lui-même, & à la manière qui étoit ordinaire en Perſe parmi les grands ſeigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaſte étendue, qu'il fit enclore de bonnes murailles & remplir de toutes ſortes de bêtes fauves, afin que les princes & la princeſſe y priſſent le divertiſſement de la chaſſe quand il leur plairoit.

Quand la maiſon de campagne fut entièrement achevée & en état d'être habitée,

l'intendant des jardins alla se jeter aux pieds du sultan ; & après avoir représenté combien il y avoit long-temps qu'il étoit dans le service, & les infirmités de la vieillesse où il se trouvoit, il le supplia d'avoir pour agréable la démission de sa charge, qu'il faisoit entre les mains de sa majesté, & qu'il se retirât. Le sultan lui accorda cette grâce avec d'autant plus de plaisir, qu'il étoit satisfait de ses longs services, tant sous le règne du sultan son père, que depuis qu'il étoit monté lui-même sur le trône, & en la lui accordant, il demanda ce qu'il pouvoit faire pour le récompenser : Sire, répondit l'intendant des jardins, je suis comblé des bienfaits de votre majesté & de ceux du sultan son père, d'heureuse mémoire, à un point qu'il ne me reste plus à désirer que de mourir dans l'honneur de ses bonnes grâces. Il prit congé du sultan Khosrouschah, après quoi il passa à la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir, avec les deux princes Bahman & Perviz, & la princesse Parizade. Pour ce qui est de sa femme, il y avoit quelques années qu'elle étoit morte. Il n'eut pas vécu cinq ou six mois avec eux, qu'il fut surpris par une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le temps de leur dire un mot de la

vérité de leur naissance qu'il avoit résolu le faire, comme nécessaire; chose néanmoins pour les obliger de continuer de vivre comme ils avoient fait jusqu'alors, selon leur état & leur condition, conformément à l'éducation qu'il leur avoit donnée, & au penchant qui les y portoit.

Les princes Bahman & Perviz, & la princesse Parizade, qui ne connoissoient d'autre père que l'intendant des jardins, le regrettèrent comme tel, & ils lui rendirent tous les devoirs funéraires que l'amour & la reconnoissance filiale exigeoient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avoit laissés, ils continuèrent de demeurer & de vivre ensemble dans la même union qu'ils avoient fait jusqu'alors, sans ambition de la part des princes de se produire à la cour, dans la vue des premières charges & des dignités auxquelles il leur eût été aisé de parvenir.

Un jour que les deux princes étoient à la chasse, & que la princesse Parizade étoit restée, une dévote musulmane, qui étoit fort âgée, se présenta à la porte, & pria qu'on lui permît d'entrer pour faire sa prière, dont il étoit l'heure; on alla demander la permission à la princesse, & la princesse commanda qu'on la fît entrer, & qu'on lui

montrât l'oratoire dont l'intendant
dins du sultan avoit eu soin de faire
pagner la maison au défaut de mosq
le voisinage. Elle commanda aussi qu
la dévote auroit fait sa prière, o
voir la maison & le jardin, & qu'e
la lui amenât.

La dévote musulmane entra, el
prière dans l'oratoire qu'on lui mo
quand elle eut fait, deux femmes de
cesse, qui attendoient qu'elle sortît
tèrent à voir la maison & le jardin.
elle leur eut marqué qu'elle étoit pr
suivre, elles la menèrent d'apparte
appartement, & dans chacun elle c
toute chose en femme qui s'enten
ameublement & dans la belle dispo
chaque pièce. Elles la firent entrer a
le jardin, dont elle trouva le dessei
veau & si bien entendu, qu'elle l'
en disant qu'il falloit que celui qui l'a
fût un excellent maître dans son art.
enfin amenée devant la princesse,
tendoit dans un grand sallon, leque
soit en beauté, en propreté & en
tout ce qu'elle avoit admiré dans le
temens.

Dès que la princesse vit entrer la

Ma bonne mère, lui dit-elle, approchez-vous, & venez vous asseoir près de moi, je suis ravie du bonheur que l'occasion me présente, de profiter pendant quelques momens du bon exemple & du bon entretien d'une personne comme vous, qui a pris le bon chemin en se donnant toute à dieu, & que tout le monde devroit imiter s'il étoit sage.

La dévote au lieu de monter sur le sopha, voulut s'asseoir sur le bord; mais la princesse ne le souffrit pas: elle se leva de sa place, & en s'avançant elle la prit par la main & l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La dévote fut sensible à cette civilité: Madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement, & je ne vous obéis que parce que vous le commandez, & que vous êtes maîtresse chez vous. Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle & devant la princesse une petite table basse, marquetée de nacre de perle & d'ébène, avec un bassin de porcelaine dessus, garni de gâteaux & de plusieurs porcelaines de fruits de la saison, & de confitures sèches & liquides.

La princesse prit un des gâteaux, & en

le présentant à la dévote : Ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez, & choisissez de ces fruits ce qu'il vous plaira, vous avez besoin de manger après le chemin que vous avez fait pour venir jusqu'ici. Madame, reprit la dévote, je ne suis pas accoutumée à manger des choses si délicates, & si j'en mange, c'est pour ne pas refuser ce que dieu m'envoie par une main libérale comme la vôtre.

Pendant que la dévote mangeoit, la princesse qui mangea aussi quelque chose, pour l'y exciter par son exemple, lui fit plusieurs questions sur les exercices de dévotion qu'elle pratiquoit, & sur la manière dont elle vivoit, auxquelles elle répondit avec beaucoup de modestie; & de discours en discours, elle lui demanda ce qu'il lui paroissoit de la maison qu'elle voyoit, & si elle la trouvoit à son gré.

Madame, répondit la dévote, il faudroit être d'un très-mauvais goût pour y trouver à reprendre. Elle est belle, riante, meublée magnifiquement, sans confusion, très-bien entendue, & les ornemens y sont ménagés on ne peut pas mieux. Quant à la situation, elle est dans un terrain agréable, & l'on ne peut imaginer un jardin qui fasse plus de plaisir

à

à voir que celui dont elle eſt accompagnée. Si vous me permettez néanmoins de ne rien diſſimuler, je prends la liberté de vous dire, madame, que la maiſon ſeroit incomparable, ſi trois choſes qui y manquent, à mon avis, s'y rencontroient. Ma bonne, reprit la princeſſe Parizade, quelles ſont ces trois choſes? enſeignez-les-moi, je vous en conjure au nom de dieu, je n'épargnerai rien pour les acquérir, s'il eſt poſſible?

Madame, reprit la dévote, la première de ces trois choſes, eſt l'oiſeau qui parle; c'eſt un oiſeau ſingulier qu'on nomme bulbulhezar, lequel a encore la propriété d'attirer des environs tous les oiſeaux qui chantent, leſquels viennent accompagner ſon chant. La ſeconde, eſt l'arbre qui chante, dont les feuilles ſont autant de bouches, qui font un concert harmonieux de voix différentes, lequel ne ceſſe jamais. La troiſième choſe enfin, eſt l'eau jaune, couleur d'or, dont une ſeule goutte verſée dans un baſſin préparé exprès, en quelqu'endroit que ce ſoit d'un jardin, foiſonne d'une manière qu'elle le remplit d'abord, & s'élève dans le milieu en gerbe, qui ne ceſſe jamais de s'élever & de retomber dans le baſſin, ſans que le baſſin déborde.

Ah, ma bonne mère, s'écria la princesse, que je vous ai d'obligation de la connoissance que vous me donnez de ces choses! elles sont surprenantes, & je n'avois pas entendu dire qu'il y eût rien au monde de si curieux & d'aussi admirable. Mais comme je suis bien persuadée que vous n'ignorez pas le lieu où elles se trouvent, j'attends que vous me fassiez la grâce de me l'enseigner.

Pour donner satisfaction à la princesse, la bonne dévote lui dit: Madame, je me rendrois indigne de l'hospitalité que vous venez d'exercer envers moi avec tant de bonté, si je me refusois de satisfaire votre curiosité sur ce que vous souhaitez d'apprendre. J'ai donc l'honneur de vous dire, que les trois choses dont je viens de vous parler, se trouvent dans un même lieu aux confins de ce royaume, du côté des Indes. Le chemin qui y conduit passe devant votre maison; celui que vous y enverrez de votre part n'a qu'à le suivre pendant vingt jours, & le vingtième jour, qu'il demande où sont l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune, le premier auquel il s'adressera le lui enseignera. En achevant ces paroles, elle se leva; & après avoir pris congé, elle se retira & poursuivit son chemin.

La princeſſe Parizade avoit l'eſprit ſi fort occupé à retenir les enſeignes que la dévote muſulmane venoit de lui donner de l'oiſeau qui parloit, de l'arbre qui chantoit, & de l'eau jaune, qu'elle ne s'apperçut qu'elle étoit partie, que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle un plus grand éclairciſſement. Il lui ſembloit en effet que ce qu'elle venoit d'entendre de ſa bouche, n'étoit pas ſuffiſant pour ne pas s'expoſer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir; mais elle fit un effort ſur ſa mémoire, pour ſe rappeler tout ce qu'elle avoit entendu, & n'en rien oublier. Quand elle crut que rien ne lui étoit échappé, elle ſe fit un vrai plaiſir de penſer à la ſatisfaction qu'elle auroit ſi elle pouvoit venir à bout de poſſéder des choſes ſi merveilleuſes; mais la difficulté qu'elle y trouvoit, & la crainte de ne pas réuſſir, la plongeoit dans une grande inquiétude.

La princeſſe Parizade étoit abîmée dans ces penſées, quand les princes ſes frères arrivèrent de la chaſſe: ils entrèrent dans le ſallon; & au lieu de la trouver le viſage ouvert & l'eſprit gai, ſelon ſa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-

même, & comme affligée, sans lever la tête, pour marquer au moins qu'elle s'appercevoit de leur présence.

Le prince Bahman prit la parole : Ma sœur, dit-il, où sont la joie & la gaieté qui ont été inséparables d'avec vous jusqu'à présent ? êtes-vous incommodée ? vous est-il arrivé quelque malheur ? vous a-t-on donné quelque sujet de chagrin ? apprenez-le-nous, afin que nous y prenions la part que nous devons, & que nous y apportions le remède, ou que nous vous vengions, si quelqu'un a eu la témérité d'offenser une personne comme vous, à laquelle tout respect est dû.

La princesse Parizade demeura quelque temps sans rien répondre & dans la même situation ; enfin, elle leva les yeux en regardant les princes ses frères, & les baissa presqu'aussitôt, après leur avoir dit que ce n'étoit rien.

Ma sœur, reprit le prince Bahman, vous nous dissimulez la vérité, il faut bien que ce soit quelque chose, & même quelque chose de grave. Il n'est pas possible que pendant le peu de temps que nous avons été éloignés de vous, un changement aussi grand & aussi peu attendu que celui que nous remarquons en vous, vous soit arrivé pour rien. Vous

voudrez bien que nous ne vous en tenions pas quitte pour une réponse qui ne nous satisfait pas. Ne nous cachez donc pas ce que c'est, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié & à l'union ferme & constante qui ont subsisté entre nous jusqu'aujourd'hui, dès notre plus tendre jeunesse.

La princesse qui étoit bien éloignée de rompre avec les princes ses frères, ne voulut pas les laisser dans cette pensée. Quand je vous ai dit, reprit-elle, que ce qui me faisoit de la peine n'étoit rien, je l'ai dit par rapport à vous, & non pas par rapport à moi, qui le trouve de quelqu'importance; & puisque vous me pressez par le droit de notre amitié & de notre union qui me sont si chères, je vais vous dire ce que c'est. Vous avez cru, & je l'ai cru comme vous, continua-t-elle, que cette maison que feu notre père nous a fait bâtir, étoit complette en toute manière & que rien n'y manquoit; aujourd'hui cependant j'ai appris qu'il y manque trois choses, qui la mettroient hors de comparaison d'avec toutes les maisons de campagne qui sont au monde. Ces trois choses sont, l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune de couleur d'or. Après leur

avoir expliqué en quoi consistoit l'excellence de ces choses; c'est une dévote musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque, & qui m'a enseigné le lieu où elles sont & le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses de peu de conséquence pour faire que notre maison soit accomplie, & qu'elle peut toujours passer pour une très-belle maison, indépendamment de cet accroissement à ce qu'elle contient, & ainsi que nous pouvons nous en passer. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner, qu'en mon particulier, je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires, & que je ne serai pas contente que je ne les y voie placées. Ainsi, que vous y preniez intérêt, que vous n'y en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils, & de voir qui je pourrois envoyer à cette conquête.

Ma sœur, reprit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qu'il ne nous intéresse également. Il suffit de votre empressement pour la conquête des choses que vous nous dites, pour nous obliger d'y prendre le même intérêt; mais indépendamment de ce qui vous regarde, nous nous y sentons

portés de notre propre mouvement, & pour notre ſatisfaction particulière ; car je ſuis bien perſuadé que mon frère n'eſt pas d'un autre ſentiment que moi ; & nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête, comme vous l'appelez ; l'importance & la ſingularité dont il s'agit méritent bien ce nom. Je me charge de la faire : dites-moi ſeulement le chemin que je dois tenir, & le lieu, je ne différerai pas le voyage plus long-temps que juſqu'à demain.

Mon frère, reprit le prince Perviz, il ne convient pas que vous vous abſentiez de la maiſon pour un ſi long-temps, vous qui en êtes le chef & l'appui, & je prie ma ſœur de ſe joindre avec moi pour vous obliger d'abandonner votre deſſein, & de trouver bon que je faſſe le voyage ; je ne m'en acquitterai pas moins bien que vous, & la choſe ſera plus dans l'ordre. Mon frère, repartit le prince Bahman, je ſuis bien perſuadé de votre bonne volonté, & que vous ne vous acquitteriez pas du voyage moins bien que moi ; mais c'eſt une choſe réſolue, je le veux faire & je le ferai. Vous reſterez avec notre ſœur, qu'il n'eſt pas beſoin que je vous recommande. Il paſſa le reſte de la journée à pourvoir aux préparatifs du

voyage, & à se faire bien instruire par la princesse des enseignes que la dévote lui avoit données, pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain, de grand matin, le prince Bahman monta à cheval, & le prince Perviz & la princesse Parizade qui avoient voulu le voir partir, l'embrassèrent & lui souhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la princesse se souvint d'une chose qui ne lui étoit pas venue dans l'esprit. A propos, mon frère, dit-elle, je ne songeois pas aux accidens auxquels on est exposé dans les voyages; qui sait si je vous reverrai jamais? Mettez pied à terre, je vous en conjure, & laissez-là le voyage; j'aime mieux me priver de la vue & de la possession de l'oiseau qui parle, de l'arbre qui chante & de l'eau jaune, que de courir le risque de vous perdre pour jamais.

Ma sœur, reprit le prince Bahman, en souriant de la frayeur soudaine de la princesse Parizade; la résolution en est prise, & quand cela ne seroit pas, je la prendrois encore, & vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il est vrai que je puis être du nombre; mais aussi je puis être des

heureux, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens ſont incertains, & que je puis ſuccomber dans mon entrepriſe, tout ce que je puis faire, c'eſt de vous laiſſer un couteau que voici.

Alors le prince Bahman tira un couteau, en le préſentant dans la gaîne à la princeſſe: Prenez, dit-il, & donnez-vous de temps en temps la peine de tirer le couteau de ſa gaîne; tant que vous le verrez net comme vous le voyez, ce ſera une marque que je ſerai vivant; mais ſi vous voyez qu'il en dégoutte du ſang, croyez que je ne ſerai plus en vie, & accompagnez ma mort de vos prières.

La princeſſe Parizade ne put obtenir autre choſe du prince Bahman. Ce prince lui dit adieu, à elle & au prince Perviz, pour la dernière fois, & il partit bien monté, bien armé & bien équipé. Il ſe mit dans le chemin; & ſans s'écarter ni à droite ni à gauche, il continua en traverſant la Perſe; & le vingtième jour de ſa marche il apperçut ſur le bord du chemin un vieillard hideux à voir, lequel étoit aſſis ſous un arbre, à quelque diſtance d'une chaumière qui lui ſervoit de retraite contre les injures du temps.

Les sourcils blancs comme de la neige, de même que les heveux, la moustache & la barbe lui venoient jusqu'au bout du nez, la moustache lui couvroit la bouche, & la barbe avec les cheveux lui tomboient presque jusqu'aux pieds. Il avoit les ongles des mains & des pieds d'une longueur excessive, avec une espèce de chapeau plat & fort large qui lui couvroit la tête en forme de parasol; & pour tout habit, une natte dans laquelle il étoit enveloppé.

Ce bon vieillard étoit un derviche, qui s'étoit retiré du monde il y avoit de longues années, & s'étoit négligé pour s'attacher à dieu uniquement; de manière qu'à la fin il étoit fait comme nous venons de voir.

Le prince Bahman, qui depuis le matin avoit été attentif à observer s'il rencontreroit quelqu'un dont il pût s'informer du lieu où son dessein étoit de se rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du derviche, comme le premier qu'il rencontroit, & mit pied à terre, pour se conformer à ce que la dévote avoit marqué à la princesse Parizade. En tenant son cheval par la bride, il s'avança jusqu'au derviche, & en le saluant: Bon père, dit-il, dieu prolonge vos jours, & vous accorde l'accomplissement de vos désirs.

Le derviche répondit au ſalut du prince, mais ſi peu intelligiblement qu'il n'en comprit pas un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venoit de ce que la mouſtache couvroit la bouche du derviche, & qu'il ne vouloit pas paſſer outre ſans prendre de lui l'inſtruction dont il avoit beſoin, il prit des ciſeaux, dont il étoit muni ; & après avoir attaché ſon cheval à une branche de l'arbre, il lui dit : Bon derviche, j'ai à vous parler, mais votre mouſtache empêche que je ne vous entende ; vous voudrez bien, & je vous prie de me laiſſer faire, que je vous l'accommode, avec vos ſourcils qui vous défigurent, & qui vous font reſſembler plutôt à un ours qu'à un homme.

Le derviche ne s'oppoſa pas au deſſein du prince, il le laiſſa faire ; & comme le prince, quand il eut achevé, eut vu que le derviche avoit le teint frais, & qu'il paroiſſoit beaucoup moins âgé qu'il ne l'étoit en effet, il lui dit : Bon derviche, ſi j'avois un miroir, je vous ferois voir combien vous êtes rajeuni, vous êtes préſentement un homme, & auparavant perſonne n'eut pu diſtinguer ce que vous étiez.

Les careſſes du prince Bahman lui attirè-

rent de la part du derviche un ſourire avec un compliment : Seigneur, dit-il, qui que vous ſoyez, je vous ſuis infiniment obligé du bon office que vous avez bien voulu me rendre, je ſuis prêt de vous en marquer ma reconnoiſſance en tout ce qui peut dépendre de moi. Vous n'avez pas mis pied à terre que quelque beſoin ne vous y ait obligé; dites-moi ce que c'eſt, je tâcherai de vous contenter, ſi je le puis.

Bon derviche, reprit le prince Bahman, je viens de loin, & je cherche l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune; je ſais que ces trois choſes ſont quelque part ici aux environs; mais j'ignore l'endroit où elles ſont préciſément. Si vous le ſavez, je vous conjure de m'enſeigner le chemin, afin que je ne prenne pas l'un pour l'autre, & que je ne perde pas le fruit du long voyage que j'ai entrepris.

Le prince à meſure qu'il tenoit ce diſcours, remarqua que le derviche changeoit de viſage, qu'il baiſſoit les yeux, & qu'il prit un grand ſérieux; juſques-là qu'au lieu de répondre, il demeura dans le ſilence. Cela l'obligea de reprendre la parole : Bon père, pourſuivit-il, il me ſemble que vous m'avez entendu. Dites-moi ſi vous ſavez ce que je

vous demande, ou si vous ne le savez pas, afin que je ne perde pas de temps, & que je m'en informe ailleurs.

Le derviche rompit enfin le silence : Seigneur, dit-il au prince Bahman, le chemin que vous me demandez m'est connu ; mais l'amitié que j'ai conçue pour vous dès que je vous ai vu, & qui est devenue plus forte par le service que vous m'avez rendu, me tient encore en suspens, savoir si je dois vous accorder la satisfaction que vous souhaitez. Quel motif peut vous empêcher, reprit le prince, & quelle difficulté trouvez-vous à me le donner ? Je vous le dirai, repartit le derviche, c'est que le danger auquel vous vous exposez est plus grand que vous ne le pouvez croire. D'autres seigneurs en grand nombre, qui n'avoient ni moins de hardiesse, ni moins de courage que vous n'en pouvez avoir, ont passé par ici, & m'ont fait la même demande que vous m'avez faite. Après n'avoir rien oublié pour les détourner de passer outre, ils n'ont pas voulu me croire ; je leur ai enseigné le chemin malgré moi, en me rendant à leurs instances ; & je puis vous assurer qu'ils y ont tous échoué, & que je n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie, &

que vous vouliez ſuivre mon conſeil, vous n'irez pas plus loin, & vous retournerez chez vous.

Le prince Bahman perſiſta dans ſa réſolution. Je veux croire, dit-il au derviche, que votre conſeil eſt ſincère, & je vous ſuis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez; mais quel que ſoit le danger dont vous me parlez, rien n'eſt capable de me faire changer de deſſein; quiconque m'attaquera, j'ai de bonnes armes, & il ne ſera ni plus vaillant ni plus brave que moi. Et ſi ceux qui vous attaqueront, lui remontra le derviche, ne ſe font pas voir, car ils ſont pluſieurs; comment vous défendrez-vous contre des gens qui ſont inviſibles? Il n'importe, repartit le prince, quoique vous puiſſiez dire, vous ne me perſuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puiſque vous ſavez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enſeigner, & de ne pas me refuſer cette grâce.

Quand le derviche vit qu'il ne pouvoit rien gagner ſur l'eſprit du prince Bahman, & qu'il étoit opiniâtre dans la réſolution de continuer ſon voyage, nonobſtant les avis ſalutaires qu'il lui donnoit, il mit la main

dans un ſac qu'il avoit près de lui, & il en tira une boule qu'il lui préſenta : Puiſque je ne puis obtenir de vous, dit-il, que vous m'écoutiez, & que vous profitiez de mes conſeils, prenez cette boule ; & quand vous ſerez à cheval, jetez-la devant vous, & ſuivez-la juſqu'au pied d'une montagne où elle s'arrêtera ; quand elle ſera arrêtée, vous mettrez pied à terre & vous laiſſerez votre cheval la bride ſur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant vous verrez à droite & à gauche une grande quantité de groſſes pierres noires ; & vous entendrez une confuſion de voix de tous les côtés qui vous diront mille injures pour vous décourager, & pour faire en ſorte que vous ne montiez pas juſqu'au haut ; mais gardez-vous bien de vous effrayer, & ſur toute choſe, de tourner la tête pour regarder derrière vous ; en un inſtant vous feriez changé en une pierre noire, ſemblable à celles que vous verrez, leſquelles ſont autant de ſeigneurs comme vous, qui n'ont pas réuſſi dans leur entrepriſe, comme je vous le diſois. Si vous évitez le danger que je ne vous dépeins que légèrement, afin que vous y faſſiez bien réflexion & que vous arriviez au haut de la montagne, vous

y trouverez une cage, & dans la cage l'oiſeau que vous cherchez. Comme il parle, vous lui demanderez où ſont l'arbre qui chante & l'eau jaune, & il vous l'enſeignera. Je n'ai rien à vous dire davantage; voilà ce que vous avez à faire, & voilà ce que vous avez à éviter; mais ſi vous vouliez me croire, vous ſuivriez le conſeil que je vous ai donné, & vous ne vous expoſeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reſte du temps à y penſer, conſidérez que cette perte eſt irréparable & attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance, comme vous pouvez le comprendre.

Pour ce qui eſt du conſeil que vous venez de me répéter, & dont je ne laiſſe pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman, après avoir reçu la boule, je ne puis le ſuivre; mais je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, & j'eſpère que bientôt vous me verrez revenir, & vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. En achevant ces paroles, auxquelles le derviche ne répondit autre choſe, ſinon qu'il le reverroit avec

joie, & qu'il souhaitoit que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du derviche par une profonde inclination de tête, & jeta la boule devant lui.

La boule roula & continua de rouler presque de la même vîtesse que le prince Bahman lui avoit imprimée en la jetant; ce qui fit qu'il fut obligé d'accommoder la course de son cheval à la même vîtesse pour la suivre, afin de ne pas la perdre de vue; il la suivit, & quand elle fut au pied de la montagne que le derviche avoit dit, où elle s'arrêta, alors il descendit de cheval, & le cheval ne branla pas de la place, quand même il lui eût mis la bride sur le cou. Après qu'il eut reconnu la montagne des yeux, & qu'il eut remarqué les pierres noires, il commença à monter, & il n'eut pas fait quatre pas que les voix dont le derviche lui avoit parlé se firent entendre sans qu'il vît personne. Les unes disoient: Où va cet étourdi? où va-t-il? que veut-il? ne le laissez pas passer. D'autres: Arrêtez-le, prenez-le, tuez-le. D'autres crioient d'une voix de tonnerre: Au voleur, à l'assassin, au meurtre. D'autres au contraire crioient d'un ton railleur: Non, ne lui faites pas de mal, laissez passer le beau mignon; vraiment c'est pour lui qu'on garde la cage & l'oiseau.

Nonobſtant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque temps avec conſtance & avec fermeté, en s'animant lui-même; mais les voix redoublèrent avec un tintamarre ſi grand, & ſi près de lui, tant en avant qu'en arrière, que la frayeur le ſaiſit. Les pieds & les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela, & bientôt, comme il ſe fut apperçu que les forces commencèrent à lui manquer, il oublia l'avis du derviche; il ſe tourna pour ſe ſauver en deſcendant, & dans le moment il fut changé en une pierre noire; métamorphoſe qui étoit arrivée à tant d'autres avant lui, pour avoir tenté la même entrepriſe; & la même choſe arriva à ſon cheval.

Depuis le départ du prince Bahman pour ſon voyage, la princeſſe Parizade, qui avoit attaché à ſa ceinture le couteau avec la gaîne qu'il lui avoit laiſſé, pour être informée s'il étoit mort ou vivant, n'avoit pas manqué de le tirer & de le conſulter, même pluſieurs fois chaque jour. De la ſorte, elle avoit eu la conſolation d'apprendre qu'il étoit en parfaite ſanté, & de s'entretenir ſouvent de lui avec le prince Perviz, qui la prévenoit quelquefois en lui en demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin que le prince Bahman venoit d'être métamorphosé en pierre, comme le prince & la princesse s'entretenoient de lui sur le soir, selon leur coutume : Ma sœur, dit le prince Perviz, tirez le couteau, je vous prie, & apprenons de ses nouvelles ; la princesse le tira, & en le regardant, ils virent couler le sang de l'extrêmité. La princesse saisie d'horreur & de douleur, jeta le couteau. Ah, mon cher frère, s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu & perdu par ma faute ! je ne vous reverrai jamais. Que je suis malheureuse ! pourquoi vous ai-je parlé d'oiseau qui parle, d'arbre qui chante & d'eau jaune, ou plutôt que m'importoit-il de savoir si la dévote trouvoit cette maison belle ou laide, accomplie ou non accomplie ! Plût à dieu que jamais elle ne se fût avisée de s'y adresser ! Hypocrite, trompeuse, ajouta-t-elle, devois-tu reconnoître ainsi la réception que je t'ai faite ? Pourquoi m'as-tu parlé d'un oiseau, d'un arbre & d'une eau, qui, tout imaginaires qu'ils sont, comme je me le persuade par la fin malheureuse d'un frère chéri, ne laissent pas de me troubler encore l'esprit par ton enchantement ?

Le prince Perviz ne fut pas moins affligé de la mort du prince Bahman que la prin-

cesse Parizade : mais sans perdre de temps en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princesse sa sœur, qu'elle désiroit toujours passionnément d'avoir en sa possession l'oiseau qui parloit, l'arbre qui chantoit & l'eau jaune, il l'interrompit : Ma sœur, dit-il, nous regretterions en vain nôtre frère Bahman; nos plaintes & notre douleur ne lui rendroient pas la vie ; c'est la volonté de dieu, nous devons nous y soumettre, & l'adorer dans ses décrets, sans vouloir les pénétrer. Pourquoi voulez-vous douter présentement des paroles de la dévote musulmane, après les avoir tenues si fermement pour certaines & pour vraies; croyez-vous qu'elle vous eût parlé de ces trois choses si elles n'existoient pas, & qu'elle les eût inventées exprès pour vous tromper ; vous qui, bien loin de lui en avoir donné sujet, l'avez si bien reçue & accueillie avec tant d'honnêteté & de bonté ? Croyons plutôt que la mort de notre frère vient de sa faute, ou par quelqu'accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi, ma sœur, que sa mort ne nous empêche pas de poursuivre notre recherche; je m'étois offert de faire le voyage à sa place, je suis dans la même disposition ; & comme son exemple

ne me fait pas changer de sentiment, dès demain je l'entreprendrai.

La princesse fit tout ce qu'elle put pour dissuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'exposer au danger, au lieu d'un frère d'en perdre deux ; mais il demeura inébranlable, nonobstant les remontrances qu'elle lui fit ; & avant qu'il partît, afin qu'elle pût être informée du succès du voyage qu'il entreprenoit, comme elle l'avoit été de celui du prince Bahman, par le moyen du couteau qu'il lui avoit laissé, il lui donna aussi un chapelet de perles de cent grains, pour le même usage ; & en le lui présentant : Dites ce chapelet à mon intention pendant mon absence : en le disant, s'il arrive que les grains s'arrêtent de manière que vous ne puissiez plus les mouvoir, ni les faire couler les uns après les autres, comme s'ils étoient collés, ce sera une marque que j'aurai eu le même sort que notre frère ; mais espérons que cela n'arrivera pas, & que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la satisfaction que nous attendons vous & moi.

Le prince Perviz partit, & le vingtième jour de son voyage il rencontra le même derviche, à l'endroit où le prince Bahman

l'avoit trouvé. Il s'approcha de lui; & après l'avoir salué, il le pria, s'il le savoit, de lui enseigner le lieu où étoient l'oiseau qui parloit, l'arbre qui chantoit & l'eau jaune. Le derviche lui fit les mêmes difficultés & les mêmes remontrances qu'il avoit faites au prince Bahman, jusqu'à lui dire qu'il y avoit très-peu de temps qu'un jeune cavalier, dont il lui voyoit beaucoup de ressemblance, lui avoit demandé le chemin; que vaincu par ses instances pressantes & par son importunité, il le lui avoit enseigné, il lui avoit donné de quoi lui servir de guide, & prescrit ce qu'il devoit observer pour réussir, mais qu'il ne l'avoit pas vu revenir; d'où il n'y avoit pas à douter qu'il n'eût eu le même sort que ceux qui l'avoient précédé.

Bon derviche, reprit le prince Perviz, je sais qui est celui dont vous parlez, c'étoit mon frère aîné, & je suis informé avec certitude qu'il est mort; de quelle mort? c'est ce que j'ignore. Je puis vous le dire, repartit le derviche, il a été changé en pierre noire, comme ceux dont je viens de parler, & vous devez vous attendre à la même métamorphose, à moins que vous n'observiez plus exactement que lui les bons conseils que je lui avois donnés, au cas que vous

persistiez à ne vouloir pas renoncer à votre résolution, à quoi je vous exhorte encore une fois.

Derviche, insista le prince Perviz, je ne puis vous marquer combien je vous suis redevable de la part que vous prenez à la conservation de ma vie, tout inconnu que je vous sois, & sans que j'aye rien fait pour mériter votre bienveillance; mais j'ai à vous dire qu'avant que je prisse mon parti, j'y ai bien songé, & que je ne puis l'abandonner. Ainsi, je vous supplie de me faire la même grâce que vous avez faite à mon frère. Peut-être réussirai-je mieux que lui à suivre les mêmes enseignemens que j'attends de vous. Puisque je ne puis réussir, dit le derviche, à vous persuader de vous relâcher de ce que vous avez résolu, si mon grand âge ne m'en empêchoit, & que je pusse me soutenir, je me lèverois pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous servir de guide.

Sans donner au derviche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pied à terre; & comme il se fut avancé jusqu'au derviche, le derviche qui venoit de tirer la boule de son sac, où il y en avoit un bon nombre d'autres, la lui donna, & il lui dit

l'usage qu'il en devoit faire, comme ci-devant au prince Bahman; & après l'avoir bien averti de ne pas s'effrayer des voix qu'il entendroit, sans voir personne, quelque menaçantes qu'elles fussent, mais de ne pas laisser de monter jusqu'à ce qu'il eût apperçu la cage & l'oiseau, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le derviche; & quand il fut remonté à cheval, il jeta la boule devant le cheval, & en piquant des deux en même-temps, il la suivit. Il arriva enfin au bas de la montagne; & quand il eut vu que la boule s'étoit arrêtée, il mit pied à terre. Avant qu'il fît le premier pas pour monter, il demeura un moment dans la même place, en rappelant dans sa mémoire les avis que le derviche lui avoit donnés. Il s'encouragea, & monta, bien résolu d'arriver jusqu'au haut de la montagne, & il avança cinq ou six pas; alors il entendit derrière lui une voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappeloit & l'insultoit, en criant, Attends, téméraire, que je te punisse de ton audace.

A cet outrage, le prince Perviz oublia tous les avis du derviche; il mit la main sur le sabre, il le tira, & il se tourna pour se venger; mais à peine eut-il le temps de voir que

que perſonne ne le ſuivoit, qu'il fut changé en une pierre noire, lui & ſon cheval.

Depuis que le prince Perviz étoit parti, la princeſſe Parizade n'avoit pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avoit reçu de ſa main le jour qu'il étoit parti; & quand elle n'avoit autre choſe à faire, de le dire en faiſant paſſer les grains par ſes doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avoit pas même quitté la nuit tout ce temps-là; chaque ſoir en ſe couchant, elle ſe l'étoit paſſé autour du cou, & le matin en s'éveillant, elle y avoit porté la main pour éprouver ſi les grains venoient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, & au moment que le prince Perviz eut la même deſtinée que le prince Bahman, d'être changé en pierre noire, comme elle tenoit le chapelet à ſon ordinaire, & qu'elle le diſoit, tout-à-coup elle ſentit que les grains n'obéiſſoient plus au mouvement qu'elle leur donnoit, & elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince ſon frère. Comme elle avoit déjà pris ſa réſolution ſur le parti qu'elle prendroit au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le temps en donnant des marques extérieures de ſa douleur. Elle ſe fit un effort pour la retenir en elle-

même ; & dès le lendemain, après s'être déguisée en homme, armée & équipée, & qu'elle eut signifié à ses gens qu'elle reviendroit dans peu de jours, elle monta à cheval & partit, en prenant le même chemin que les deux princes ses frères avoient tenu.

La princesse Parizade, qui étoit accoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta la fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auroient pu faire. Comme elle avoit fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le derviche dans la vingtième journée de marche comme eux. Quand elle fut près de lui, elle mit pied à terre, & en tenant son cheval par la bride, elle alla s'asseoir près de lui ; & après qu'elle l'eut salué, elle lui dit : Bon derviche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous, & me faire la grâce de me dire si vous n'avez pas entendu parler que quelque part aux environs il y a, dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune.

Le derviche répondit : Madame, puisque votre voix me fait connoître quel est votre sexe, nonobstant votre déguisement en homme, & que c'est ainsi que je dois vous

appeler, je vous remercie de votre compliment, & je reçois avec un très-grand plaisir l'honneur que vous me faites. J'ai connoissance du lieu où se trouvent les choses dont vous me parlez; mais à quel dessein me faites-vous cette demande.

Bon derviche, reprit la princesse Parizade, on m'en a fait un récit si avantageux, que je brûle d'envie de les posséder. Madame, repartit le derviche, on vous a dit la vérité; ces choses sont encore plus surprenantes & plus singulières qu'on ne vous les a représentées; mais on vous a caché les difficultés qu'il y a à surmonter pour parvenir à en jouir: vous ne vous seriez pas engagée dans une entreprise si pénible & si dangereuse, si l'on vous avoit bien informée. Croyez-moi, ne passez pas plus avant, retournez sur vos pas, & ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte.

Bon père, repartit la princesse, je viens de loin, & il me fâcheroit fort de retourner chez moi sans avoir exécuté mon dessein. Vous me parlez des difficultés & du danger de perdre la vie; mais vous ne me dites pas quelles sont ces difficultés, & en quoi consistent ces dangers; c'est ce que je désirerois de savoir pour me consulter, &

voir si je pourrois prendre confiance sur ma résolution, sur mon courage & sur mes forces, ou ne pas la prendre.

Alors le derviche répéta à la princesse Parizade le même discours qu'il avoit tenu aux princes Bahman & Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter jusqu'au haut de la montagne où étoit l'oiseau dans sa cage, dont il falloit se rendre maître, après quoi l'oiseau donneroit connoissance de l'arbre & de l'eau jaune; le bruit & le tintamarre des voix menaçantes & effroyables qu'on entendoit de tous les côtés sans voir personne; & enfin la quantité de pierres noires, objet qui seul étoit capable de donner de l'effroi à elle & à tout autre, quand elle sauroit que ces pierres étoient autant de braves cavaliers qui avoient été ainsi métamorphosés pour avoir manqué à observer la principale condition pour réussir dans cette entreprise, qui étoit de ne pas se tourner pour regarder derrière soi qu'auparavant on ne se fût saisi de la cage.

Quand le derviche eut achevé: A ce que je comprends par vôtre discours, reprit la princesse, la grande difficulté pour réussir dans cette affaire, est premièrement de monter jusqu'à la cage sans s'effrayer du tinta-

marre des voix qu'on entend ſans voir perſonne; & en ſecond lieu, de ne pas regarder derrière ſoi. Pour ce qui eſt de cette dernière condition, j'eſpère que je ſerai aſſez maîtreſſe de moi-même pour la bien obſerver. Quant à la première, j'avoue que ces voix, telles que vous me les repréſentez, ſont capables d'épouvanter les plus aſſurés; mais comme, dans toutes les entrepriſes de grande conſéquence & périlleuſes, il n'eſt pas défendu d'uſer d'adreſſe, je vous demande ſi l'on pourroit s'en ſervir dans celle-ci, qui m'eſt d'une ſi grande importance. Et de quelle adreſſe voudriez-vous uſer, demanda le derviche? Il me ſemble, répondit la princeſſe, qu'en me bouchant les oreilles de coton, ſi fortes & ſi effroyables que les voix puiſſent être, elles en ſeroient frappées avec beaucoup moins d'impreſſion; comme auſſi elles feroient moins d'effet ſur mon imagination, & mon eſprit demeureroit dans la liberté de ne pas ſe troubler juſqu'à perdre l'uſage de la raiſon.

Madame, reprit le derviche, de tous ceux qui juſqu'à préſent ſe ſont adreſſés à moi, pour s'informer du chemin que vous me demandez, je ne ſais ſi quelqu'un s'eſt ſervi de l'adreſſe que vous me propoſez. Ce

que je fais, c'eſt que pas un ne me l'a propoſée, & que tous y ſont péris. Si vous perſiſtez dans votre deſſein, vous pouvez en faire l'épreuve, à la bonne heure ſi elle réuſſit; mais je ne vous conſeillerois pas de vous y expoſer.

Bon père, repartit la princeſſe, rien n'empêche que je ne perſiſte dans mon deſſein; le cœur me dit que l'adreſſe me réuſſira, & je ſuis réſolue de m'en ſervir. Ainſi, il ne me reſte plus que d'apprendre de vous quel chemin je dois prendre; c'eſt la grâce que je vous conjure de ne pas me refuſer. Le derviche l'exhorta, pour la dernière fois, à ſe bien conſulter; & comme il vit qu'elle étoit inébranlable dans ſa réſolution, il tira une boule, & en la lui préſentant: Prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, & quand vous l'aurez jetée devant vous, ſuivez-la par tous les détours que vous lui verrez faire, en roulant juſqu'à la montagne où eſt ce que vous cherchez, & où elle s'arrêtera; quand elle ſera arrêtée, arrêtez-vous auſſi, mettez pied à terre & montez. Allez, vous ſavez le reſte, n'oubliez pas d'en profiter.

La princeſſe Parizade, après avoir remercié le derviche & pris congé de lui, re-

monta à cheval; elle jeta la boule & elle la ſuivit par le chemin qu'elle prit en roulant; la boule continua ſon roulement, & enfin elle s'arrêta au pied de la montagne.

La princeſſe mit pied à terre, elle ſe boucha les oreilles de coton, & après qu'elle eut bien conſidéré le chemin qu'elle avoit à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit les voix, & elle s'apperçut d'abord que le coton lui étoit d'un grand ſecours. Plus elle s'avançoit, plus les voix devenoient fortes & ſe multiplioient, mais non pas à lui faire une impreſſion capable de la troubler. Elle entendit pluſieurs ſortes d'injures & de railleries piquantes par rapport à ſon ſexe, qu'elle mépriſa, & dont elle ne fit que rire. Je ne m'offenſe ni de vos injures, ni de vos railleries, diſoit-elle en elle-même, dites encore pire, je m'en moque, & vous ne m'empêcherez pas de continuer mon chemin. Elle monta enfin ſi haut, qu'elle commença d'appercevoir la cage & l'oiſeau, lequel, de complot avec les voix, tâchoit de l'intimider, en lui criant d'une voix tonnante, nonobſtant la petiteſſe de ſon corps: Folle, retire-toi, n'approche pas.

La princeſſe, animée davantage par cet objet, doubla le pas. Quand elle ſe vit ſi près de la fin de ſa carrière, elle gagna le haut de la montagne, où le terrain étoit égal; elle courut droit à la cage, & elle mit la main deſſus, en diſant à l'oiſeau: Oiſeau, je te tiens malgré toi, & tu ne m'échapperas pas.

Pendant que Parizade ôtoit le coton qui lui bouchoit les oreilles: Brave dame, lui dit l'oiſeau, ne me voulez pas de mal de ce que je me ſuis joint à ceux qui faiſoient leurs efforts pour la conſervation de ma liberté. Quoiqu'enfermé dans une cage, je ne laiſſois pas d'être content de mon ſort; mais deſtiné à devenir eſclave, j'aime mieux vous avoir pour maîtreſſe, vous qui m'avez acquis ſi courageuſement & ſi dignement, que toute autre perſonne du monde; & dès-à-préſent je vous jure une fidélité inviolable, avec une ſoumiſſion entière à tous vos commandemens. Je ſais qui vous êtes, & je vous apprendrai que vous ne vous connoiſſez pas vous-même pour ce que vous êtes; mais un jour viendra que je vous rendrai un ſervice dont j'eſpère que vous m'aurez obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma ſincérité, faites-

moi connoître ce que vous souhaitez, je suis prêt de vous obéir.

La princesse pleine d'une joie d'autant plus inexprimable, que la conquête qu'elle venoit de faire lui coûtoit la mort de deux frères tendrement chéris, & à elle-même tant de fatigue & un danger dont elle connoissoit la grandeur, après en être sortie, mieux qu'avant qu'elle s'y engageât, nonobstant ce que le derviche lui en avoit représenté, dit à l'oiseau, après qu'il eut cessé de parler: Oiseau, c'étoit bien mon intention de te marquer que je souhaite plusieurs choses qui me sont de la dernière importance; je suis ravie que tu m'ayes prévenue par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une eau jaune dont la propriété est merveilleuse; je te demande de m'enseigner où elle est avant toute chose. L'oiseau lui enseigna l'endroit qui n'étoit pas beaucoup éloigné; elle y alla, & elle remplit un petit flacon d'argent qu'elle avoit apporté avec elle. Elle revint à l'oiseau, & elle lui dit: Oiseau, ce n'est pas assez, je cherche aussi l'arbre qui chante, dis-moi où il est. L'oiseau lui dit: Tournez-vous, & vous verrez derrière vous un bois où vous trouverez cet arbre. Le bois n'étoit pas éloigné,

la princesse alla jusques-là, & entre plusieurs arbres, le concert harmonieux qu'elle entendit lui fit connoître celui qu'elle cherchoit : mais il étoit fort gros & fort haut. Elle revint, & elle dit à l'oiseau ; Oiseau, j'ai trouvé l'arbre qui chante, mais je ne puis ni le déraciner ni l'emporter. Il n'est pas nécessaire de le déraciner, reprit l'oiseau ; il suffit que vous en preniez la moindre branche, & que vous l'emportiez pour la planter dans votre jardin ; elle prendra racine dès qu'elle sera dans la terre, & en peu de temps vous la verrez devenir un aussi bel arbre que celui que vous venez de voir.

Quand la princesse Parizade eut en main les trois choses dont la dévote musulmane lui avoit fait concevoir un désir si ardent, elle dit encore à l'oiseau : Oiseau, tout ce que tu viens de faire pour moi, n'est pas suffisant. Tu es cause de la mort de mes deux frères, qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vues en montant ; je prétends les emmener avec moi.

Il parut que l'oiseau eût bien voulu se dispenser de satisfaire la princesse sur cet article ; en effet, il en fit difficulté. Oiseau, insista la princesse, souviens-toi que tu viens de me dire que tu es mon esclave, que tu

l'es en effet, & que ta vie est à ma disposition. Je ne puis, reprit l'oiseau, contester cette vérité; mais quoique ce que vous demandez soit d'une plus grande difficulté que les autres, je ne laisserai pas d'y satisfaire aussi. Jetez les yeux ici à l'entour, ajouta-t-il, & voyez si vous n'y verrez pas une cruche. Je l'apperçois, dit la princesse. Prenez-la, dit-il, & en descendant la montagne, versez un peu de l'eau dont elle est pleine sur chaque pierre noire, ce sera le moyen de retrouver vos deux frères.

La princesse Parizade prit la cruche, & en emportant avec soi la cage avec l'oiseau, le flacon & la branche, à mesure qu'elle descendoit, elle versoit de l'eau de la cruche sur chaque pierre noire qu'elle rencontroit, & chacune se changeoit en homme; & comme elle n'en omit aucune, tous les chevaux, tant des princes ses frères que des autres seigneurs, reparurent. De la sorte, elle reconnut les princes Bahman & Perviz, qui la reconnurent aussi, & qui vinrent l'embrasser. En les embrassant de même, & en leur témoignant son étonnement: Mes chers frères, dit-elle, que faites-vous donc ici? Comme ils eurent répondu qu'ils venoient de dormir: Oui, reprit-elle; sans moi,

votre ſommeil dureroit encore, & il eut peut-être duré juſqu'au jour du jugement. Ne vous ſouvient-il pas que vous étiez venus chercher l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune, & d'avoir vu en arrivant les pierres noires dont cet endroit étoit parſemé ? Regardez & voyez s'il en reſte une ſeule. Les ſeigneurs qui nous environnent & vous, vous étiez ces pierres, de même que vos chevaux qui vous attendent, comme vous le pouvez voir ; & ſi vous déſirez de ſavoir comment cette merveille s'eſt faite, c'eſt, continua-t-elle, en leur montrant la cruche dont elle n'avoit plus beſoin, & qu'elle avoit déjà poſée au pied de la montagne, par la vertu de l'eau dont cette cruche étoit pleine, que j'ai verſée ſur chaque pierre. Comme après avoir rendu mon eſclave l'oiſeau qui parle, que voici dans cette cage, & trouvé par ſon moyen l'arbre qui chante, dont je tiens une branche, & l'eau jaune dont ce flacon eſt plein, je ne voulois pas retourner ſans vous ramener avec moi, je l'ai contraint, par le pouvoir que j'ai acquis ſur lui, de m'en donner le moyen, & il m'a enſeigné où étoit cette cruche, & l'uſage que j'en devois faire.

Les princes Bahman & Perviz connurent

par ce discours l'obligation qu'ils avoient à la princesse leur sœur ; & les seigneurs qui s'étoient tous assemblés autour d'eux, & qui avoient entendu le même discours, les imitèrent, en lui marquant que bien loin de lui porter envie au sujet de la conquête qu'elle venoit de faire, & à laquelle ils avoient aspiré, ils ne pouvoient mieux lui témoigner leur reconnoissance de la vie qu'elle venoit de leur redonner, qu'en se déclarant ses esclaves, & prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonneroit.

Seigneurs, reprit la princesse, si vous avez fait attention à mon discours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu d'autre intention dans ce que j'ai fait, que de recouvrer mes frères ; ainsi, s'il vous en est arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prends de part à vòtre compliment que l'honnêteté que vous voulez bien m'en faire, & je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs, je vous regarde chacun en particulier comme des personnes aussi libres que vous l'étiez avant votre disgrace, & je me réjouis avec vous du bonheur qui vous en est arrivé à mon occasion. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive

nous arrêter plus long-temps, remontons à cheval, & retournons chacun au pays d'où nous ſommes venus.

La princeſſe Parizade donna l'exemple la première, en allant reprendre ſon cheval, qu'elle trouva où elle l'avoit laiſſé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman, qui vouloit la ſoulager, la pria de lui donner la cage à porter. Mon frère, reprit la princeſſe, l'oiſeau eſt mon eſclave, je veux le porter moi-même; mais ſi vous voulez vous charger de la branche de l'arbre qui chante, la voilà. Tenez la cage néanmoins pour me la rendre quand je ſerai à cheval. Quand elle fut remontée à cheval, & que le prince Bahman lui eut rendu la cage & l'oiſeau: Et vous, mon frère Perviz, dit-elle en ſe tournant du côté où il étoit, voilà auſſi le flacon d'eau jaune que je remets à votre garde, ſi cela ne vous incommode pas; & le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaiſir.

Quand le prince Bahman & le prince Perviz, & tous les ſeigneurs, furent tous à cheval, la princeſſe Parizade attendoit que quelqu'un d'eux ſe mît à la tête & commençât la marche; les deux princes voulurent en faire civilité aux ſeigneurs, & les ſeigneurs

de leur côté vouloient la faire à la princesse. Comme la princesse vit que pas un des seigneurs ne vouloit se donner cet avantage, & que c'étoit pour lui en laisser l'honneur, elle s'adressa à tous, & elle leur dit : Seigneurs, j'attends que vous marchiez. Madame, reprit au nom de tous un de ceux qui étoient le plus près d'elle, quand nous ignorerions l'honneur qui est dû à votre sexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne soyons prêts de vous rendre, après ce que vous venez de faire pour nous, nonobstant votre modestie. Nous vous supplions donc de ne pas nous priver plus long-temps du bonheur de vous suivre.

Seigneurs, dit alors la princesse, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites, & je ne l'accepte que parce que vous le souhaitez. En même-temps elle se mit en marche, & les deux princes & les seigneurs la suivirent en troupe sans distinction.

La troupe voulut voir le derviche en passant, le remercier de son bon accueil & de ses conseils salutaires qu'ils avoient trouvés sincères, mais il étoit mort, & l'on n'a pu savoir si c'étoit de vieillesse, ou parce qu'il n'étoit plus nécessaire pour enseigner le chemin qui conduisoit à la conquête des trois

choſes dont la princeſſe Parizade venoit de triompher.

Ainſi la troupe continua ſon chemin ; mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les ſeigneurs qui étoient venus de différens pays, comme nous l'avons dit, après avoir, chacun en particulier, réitéré à la princeſſe l'obligation qu'ils lui avoient, prirent congé d'elle & des princes ſes frères, l'un après l'autre, à meſure qu'ils rencontroient le chemin par où ils étoient venus. La princeſſe & les princes Bahman & Perviz continuèrent le leur juſqu'à ce qu'ils arrivèrent chez eux.

D'abord la princeſſe poſa la cage dans le jardin dont nous avons parlé ; & comme le ſallon étoit du côté du jardin, dès que l'oiſeau eut fait entendre ſon chant, les roſſignols, les pinçons, les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets, & une infinité d'autres oiſeaux du pays, vinrent l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui eſt de la branche, elle la fit planter en ſa préſence dans un endroit du partèrre, peu éloigné de la maiſon. Elle prit racine, & en peu de temps elle devint un grand arbre, dont les feuilles rendirent bientôt la même harmonie & le même concert que l'arbre d'où

elle avoit été cueillie. Quant au flacon d'eau jaune, elle fit préparer au milieu du parterre un grand baſſin de beau marbre; & quand il fut achevé, elle y verſa toute l'eau jaune qui étoit contenue dans le flacon. Auſſitôt elle commença à foiſonner en ſe gonflant; & quand elle fut venue à-peu-près juſqu'aux bords du baſſin, elle s'éleva dans le milieu en groſſe gerbe juſqu'à la hauteur de vingt pieds en retombant & en continuant de même, ſans que l'eau débordât.

La nouvelle de ces merveilles ſe répandit dans le voiſinage; & comme la porte de la maiſon, non plus que du jardin, n'étoit fermée à perſonne, bientôt une grande affluence de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours, les princes Bahman & Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vivre; & comme la chaſſe étoit leur divertiſſement ordinaire, ils montèrent à cheval, & ils y allèrent pour la première fois depuis leur retour, non pas dans leur parc, mais à deux ou trois lieues de leur maiſon. Comme ils chaſſoient, le ſultan de Perſe ſurvint en chaſſant au même endroit qu'ils avoient choiſi. Dès qu'ils ſe furent apperçus qu'il

alloit arriver bientôt, par un grand nombre de cavaliers qu'ils virent paroître en plusieurs endroits, ils prirent le parti de cesser & de se retirer pour éviter sa rencontre; mais ce fut justement par le chemin qu'ils prirent, qu'ils le rencontrèrent, dans un endroit si étroit, qu'ils ne pouvoient se détourner ni reculer sans être vus. Dans leur surprise, ils n'eurent que le temps de mettre pied à terre & de se prosterner devant le sultan, le front contre terre, sans lever la tête pour le regarder. Mais le sultan qui vit qu'ils étoient bien montés & habillés aussi proprement que s'ils eussent été de sa cour, eut la curiosité de les voir au visage; il s'arrêta, & il leur commanda de se lever.

Les princes se levèrent, & ils demeurèrent debout devant le sultan, avec un air libre & dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeste & respectueuse. Le sultan les considéra quelque temps depuis la tête jusqu'aux pieds, sans parler; & après avoir admiré leur bon air & leur bonne mine, il leur demanda qui ils étoient, & où ils demeuroient.

Le prince Bahman prit la parole: Sire, dit-il, nous sommes fils de l'intendant des jardins de votre majesté, le dernier mort,

& nous demeurons dans une maison qu'il fit bâtir peu de temps avant sa mort, afin que nous y demeurassions, en attendant que nous fussions en âge de servir votre majesté, & de lui aller demander de l'emploi quand l'occasion se présenteroit.

A ce que je vois, reprit le sultan, vous aimez la chasse. Sire, repartit le prince Bahman, c'est notre exercice le plus ordinaire, qu'aucun des sujets de votre majesté, qui se destine à porter les armes dans ses armées, ne néglige, en se conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. Le sultan, charmé d'une réponse si sage, leur dit : Puisque cela est, je serai bien aise de vous voir chasser: venez & choisissez telle chasse qu'il vous plaira.

Les princes remontèrent à cheval, suivirent le sultan, & ils n'avoient pas avancé bien loin, quand ils virent paroître plusieurs bêtes tout-à-la-fois. Le prince Bahman choisit un lion, & le prince Perviz un ours. Ils partirent l'un & l'autre en même temps avec une intrépidité dont le sultan fut surpris. Ils joignirent leur chasse presqu'aussitôt l'un que l'autre, & ils lancèrent leur javelot avec tant d'adresse, qu'ils percèrent, le prince Bahman le lion, & le prince Perviz l'ours

d'outre en outre, & que le ſultan les vit tomber en peu de temps l'un après l'autre. Sans s'arrêter, le prince Bahman pourſuivit un autre ours, & le prince Perviz un autre lion, & en peu de momens ils les percèrent & les renversèrent ſans vie. Ils vouloient continuer, mais le ſultan ne le permît pas; il les fit rappeler; & quand ils furent venus ſe ranger près de lui: Si je vous laiſſois faire, dit-il, vous auriez bientôt détruit toute ma chaſſe. Ce n'eſt pas tant ma chaſſe néanmoins que je veux épargner, que vos perſonnes dont la vie me ſera déſormais très-chère, perſuadé que votre bravoure, dans un temps, me ſera beaucoup plus utile qu'elle ne vient de m'être agréable.

Le ſultan Khoſrouſchah enfin ſe ſentit une inclination ſi forte pour les deux princes, qu'il les invita à venir le voir & à le ſuivre ſur l'heure. Sire, reprit le prince Bahman, votre majeſté nous fait un honneur que nous ne méritons pas, & nous la ſupplions de vouloir bien nous en diſpenſer.

Le ſultan qui ne comprenoit pas quelles raiſons les princes pouvoient avoir pour ne pas accepter la marque de conſidération qu'il leur témoignoit, le leur demanda, & les preſſa de l'en éclaircir. Sire, dit le prince

Bahman, nous avons une sœur notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union si grande, que nous n'entreprenons ni ne faisons rien, qu'auparavant nous n'ayons pris son avis, de même que de son côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ait demandé le nôtre. Je loue fort votre union fraternelle, reprit le sultan, consultez donc votre sœur, & demain en revenant chasser avec moi, vous me rendrez réponse.

Les deux princes retournèrent chez eux, mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre, non-seulement de l'aventure qui leur étoit arrivée de rencontrer le sultan, & d'avoir eu l'honneur de chasser avec lui, mais même de parler à la princesse de celui qu'il leur avoit fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain, comme ils se furent rendus auprès du sultan, au lieu de la chasse: Hé bien, leur demanda le sultan, avez-vous parlé à votre sœur? a-t-elle bien voulu consentir au plaisir que j'attends de vous voir plus particulièrement? Les princes se regardèrent, & la rougeur leur monta au visage. Sire, répondit le prince Bahman, nous supplions votre majesté de nous excuser; ni mon frère ni moi nous ne nous en sommes pas souvenus. Souvenez-vous-en donc au-

jourd'hui, reprit le ſultan, & demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponſe.

Les princes tombèrent une ſeconde fois dans le même oubli, & le ſultan ne ſe ſcandaliſa pas de leur négligence; au contraire, il tira trois petites boules d'or qu'il avoit dans une bourſe. En les mettant dans le ſein du prince Bahman : Ces boules, dit-il avec un ſourire, empêcheront que vous n'oubliez une troiſième fois ce que je ſouhaite que vous faſſiez pour l'amour de moi; le bruit qu'elles feront ce ſoir en tombant de votre ceinture, vous en fera ſouvenir, au cas que vous ne vous en ſoyez pas ſouvenu auparavant.

La choſe arriva comme le ſultan l'avoit prévu; ſans les trois boules d'or, les princes auroient encore oublié de parler à la princeſſe Parizade leur ſœur. Elles tombèrent du ſein du prince Bahman comme il eut ôté ſa ceinture, en ſe préparant à ſe mettre au lit. Auſſitôt il alla trouver le prince Perviz, & ils allèrent enſemble à l'appartement de la princeſſe, qui n'étoit pas encore couchée; ils lui demandèrent pardon de ce qu'ils venoient l'importuner à une heure indue, & lui en expoſèrent le ſujet, avec toutes les circonſtances de leur rencontre avec le ſultan.

La princesse Parizade fut alarmée de cette nouvelle. Votre rencontre avec le sultan, dit-elle, vous est heureuse & honorable, & dans la suite elle peut vous l'être davantage ; mais elle est fâcheuse & bien triste pour moi. C'est à ma considération, je le vois bien, que vous avez résisté à ce que le sultan souhaitoit ; je vous en suis infiniment obligée : je connois en cela que votre amitié correspond parfaitement à la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainsi dire, commettre une incivilité envers le sultan, en lui faisant un refus honnête, à ce que vous avez cru, que de préjudicier à l'union fraternelle que nous nous sommes jurée ; & vous avez bien jugé, que si vous aviez commencé à le voir, vous seriez obligés insensiblement à m'abandonner pour vous donner tout à lui. Mais croyez-vous qu'il soit aisé de refuser absolument au sultan ce qu'il souhaite avec tant d'empressement, comme il le paroît ? Ce que les sultans souhaitent, sont des volontés auxquelles il est dangereux de résister. Ainsi, quand, en suivant mon inclination, je vous dissuaderois d'avoir pour lui la complaisance qu'il exige de vous, je ne ferois que vous exposer à son ressentiment & me rendre malheureuse avec vous.

Vous voyez quel eſt mon ſentiment; avant néanmoins de rien conclure, conſultons l'oiſeau qui parle, & voyons ce qu'il nous conſeillera: il eſt pénétrant & prévoyant, & il nous a promis ſon ſecours dans les difficultés qui nous embarraſſeroient.

La princeſſe Parizade ſe fit apporter la cage: & après qu'elle eut propoſé la difficulté à l'oiſeau, en préſence des princes, elle lui demanda ce qu'il étoit à propos qu'ils fiſſent dans cette perplexité. L'oiſeau répondit: Il faut que les princes vos frères correſpondent à la volonté du ſultan; & même qu'à leur tour ils l'invitent à venir voir votre maiſon.

Mais, oiſeau, reprit la princeſſe, nous nous aimons mes frères & moi d'une amitié ſans égale: cette amitié ne ſouffrira-t-elle pas de dommage par cette démarche? Point du tout, repartit l'oiſeau, elle en deviendra plus forte. De la ſorte, répliqua la princeſſe, le ſultan me verra. L'oiſeau lui dit qu'il étoit néceſſaire qu'il la vît, & que le tout n'en iroit que mieux.

Le lendemain les princes Bahman & Perviz retournèrent à la chaſſe, & le ſultan, d'auſſi loin qu'il put ſe faire entendre, leur demanda s'ils s'étoient ſouvenus de parler à

leur

leur sœur. Le prince Bahman s'approcha & lui dit : Sire, votre majesté peut disposer de nous, & nous sommes prêts de lui obéir, non-seulement nous n'avons pas eu de peine à obtenir le consentement de notre sœur, elle a même trouvé mauvais que nous ayons eu cette déférence pour elle, dans une chose qui étoit de notre devoir à l'égard de votre majesté. Mais, sire, elle s'en est rendue si digne, que si nous avons péché, nous espérons que votre majesté nous le pardonnera. Que cela ne vous inquiète pas, reprit le sultan ; bien-loin de trouver mauvais ce que vous avez fait, je l'approuve si fort, que j'espère que vous aurez pour ma personne la même déférence & la même attache, pour peu que j'aie de part dans votre amitié. Les princes, confus de l'excès de bonté du sultan, ne répondirent que par une profonde inclination, pour lui marquer le grand respect avec lequel ils le recevoient.

Le sultan, contre son ordinaire, ne chassa pas long-temps ce jour-là. Comme il avoit jugé que les princes n'avoient pas moins d'esprit que de valeur & de bravoure, l'impatience de s'entretenir avec plus de liberté fit qu'il avança son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés, dans la marche, hon-

neur qui, ſans parler des principaux courtiſans qui l'accompagnoient, donna de la jalouſie, même au grand-viſir, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le ſultan fut entré dans ſa capitale, le peuple dont les rues étoient bordées, n'eut les yeux attachés que ſur les deux princes Bahman & Perviz, en cherchant qui ils pouvoient être, s'ils étoient étrangers ou du royaume. Quoiqu'il en ſoit, diſoient la plupart, plût à dieu que le ſultan nous eût donné deux princes auſſi bien faits & d'auſſi bonne mine. Il pourroit en avoir à-peu-près de même âge, ſi les couches de la ſultane, qui en ſouffre la peine depuis ſi long-temps, euſſent été heureuſes.

La première choſe que fit le ſultan en arrivant dans ſon palais, fut de mener les princes dans les principaux appartemens, dont ils louèrent la beauté, les richeſſes, les meubles, les ornemens & la ſymétrie, ſans affectation, & en gens qui s'y entendoient. On ſervit enfin un repas magnifique, & le ſultan les fit mettre à table avec lui; ils voulurent s'en excuſer, mais ils obéirent dès que le ſultan leur eut dit que c'étoit ſa volonté.

Le ſultan qui avoit infiniment d'eſprit, qui

avoit fait de grands progrès dans les sciences, & particulièrement dans l'histoire, avoit bien prévu que, par modestie & par respect, les princes ne se donneroient pas la liberté de commencer la conversation. Pour leur donner lieu de parler, il commença, & y fournit pendant tout le repas; mais sur quelque matière qu'il pût les mettre, ils y satisfirent avec tant de connoissance, d'esprit, de jugement & de discernement, qu'il en fut dans l'admiration. Quand ils seroient mes enfans, disoit-il en lui-même, & qu'avec l'esprit qu'ils ont, je leur eusse donné l'éducation, ils n'en sauroient pas davantage, ni ne seroient pas plus habiles ni mieux instruits. Il prit enfin un si grand plaisir dans leur entretien, qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il passa dans son cabinet, après être sorti, où il s'entretint encore avec eux très-long-temps. Le sultan leur dit enfin : Jamais je n'aurois cru qu'il y eût à la campagne des jeunes seigneurs, mes sujets, si bien élevés, si spirituels, & aussi capables; de ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre; mais en voilà assez, il est temps que vous vous délassiez l'esprit par quelque divertissement de ma cour; & comme aucun n'est plus capable

d'en dissiper les nuages, que la musique ; vous allez entendre un concert de voix & d'instrumens qui ne sera pas désagréable.

Comme le sultan eut achevé de parler, les musiciens qui avoient eu l'ordre, entrèrent & répondirent fort à l'attente qu'on avoit de leur habileté. Des farceurs excellens succédèrent au concert, & des danseurs & des danseuses terminèrent le divertissement.

Les deux princes qui virent que la fin du jour approchoit, se prosternèrent aux pieds du sultan, & lui demandèrent la permission de se retirer, après l'avoir remercié de ses bontés & des honneurs dont il les avoit comblés ; & le sultan, en les congédiant, leur dit : Je vous laisse aller, & souvenez-vous que je ne vous ai amenés à mon palais moi-même, que pour vous en montrer le chemin, afin que vous y veniez de vous-mêmes. Vous serez les bien-venus ; & plus souvent vous y viendrez, plus vous me ferez de plaisir.

Avant de s'éloigner de la présence du sultan, le prince Bahman lui dit : Sire, oserions-nous prendre la liberté de supplier votre majesté de nous faire la grâce, à nous & à notre sœur, de passer par notre maison, & de s'y reposer quelques momens, la pre-

mière fois que le divertissement de la chasse l'amènera aux environs : elle n'est pas digne de votre présence ; mais des monarques ne dédaignent quelquefois pas de se mettre à couvert sous une chaumière. Le sultan reprit : une maison de seigneurs, comme vous l'êtes, ne peut-être que belle & digne de vous. Je la verrai avec un grand plaisir, & avec un plus grand de vous y avoir pour hôtes vous & votre sœur, qui m'est déjà chère sans l'avoir vue, par le seul récit de ses belles qualités ; & je ne différerai pas de me donner cette satisfaction plus long-temps que jusqu'après demain. Je me trouverai de grand matin au même lieu, où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontrés la première fois ; trouvez-vous-y, vous me servirez de guide.

Les princes Bahman & Perviz retournèrent chez eux le même jour ; & quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princesse l'accueil honorable que le sultan leur avoit fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avoient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maison en passant, & qu'il leur en avoit marqué le jour, qui seroit celui d'après le jour qui devoit suivre.

Si cela est ainsi, reprit la princesse, il

faut donc dès-à-présent songer à préparer un repas digne de sa majesté, & pour cela il est bon que nous consultions l'oiseau qui parle, il nous enseignera peut-être quelque mets qui sera plus du goût de sa majesté que d'autres. Comme les princes se furent rapportés à ce qu'elle jugeroit à propos, elle consulta l'oiseau en son particulier après qu'ils se furent retirés : Oiseau, dit-elle, le sultan nous fera l'honneur de venir voir notre maison, & nous devons le régaler, enseigne nous comment nous pourrons nous en acquitter, de manière qu'il en soit content.

Ma bonne maîtresse, reprit l'oiseau, vous avez d'excellens cuisiniers; qu'ils fassent de leur mieux; & sur toutes choses qu'ils lui fassent un plat de concombres, avec une farce de perles, que vous ferez servir devant le sultan, préférablement à tout autre mets, dès le premier service.

Des concombres avec une farce de perles! s'écria la princesse Parizade, avec étonnement; oiseau, tu n'y penses pas, c'est un ragoût inoui. Le sultan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence, mais il sera à table pour manger, & non pas pour admirer des perles. De plus, quand j'y employerois tout ce que je puis avoir de

perles, elles ne ſuffiroient pas pour la farce.

Ma maîtreſſe, repartit l'oiſeau, faites ce que je dis, & ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera, il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pied du premier arbre de votre parc, à main droite, & faites-y fouir, vous en trouverez plus que vous n'en aurez beſoin.

Dès le même ſoir, la princeſſe Parizade fit avertir un jardinier de ſe tenir prêt, & le lendemain de grand matin elle le prit avec elle, & le mena à l'arbre que l'oiſeau lui avoit enſeigné, & lui commanda de creuſer au pied. En creuſant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il ſentit de la réſiſtance, & bientôt il découvrit un coffre d'or d'environ un pied en quarré, qu'il montra à la princeſſe; c'eſt pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle, continue, & prends garde de le gâter avec la bêche.

Le jardinier tira enfin le coffret, & le mit entre les mains de la princeſſe. Comme le coffret n'étoit fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princeſſe l'ouvrit, & elle vit qu'il étoit plein de perles, toutes d'une groſſeur médiocre, mais égales &

propres à l'usage qui devoit en être fait. Très-contente d'avoir trouvé ce petit trésor, après avoir refermé le coffret, elle le mit sous son bras, & reprit le chemin de la maison, pendant que le jardinier remettoit la terre du pied de l'arbre au même état qu'auparavant.

Les princes Bahman & Perviz qui avoient vu chacun de son appartement la princesse leur sœur dans le jardin, plus matin qu'elle n'avoit de coutume, dans le temps qu'ils s'habilloient, se joignirent dès qu'ils furent en état de sortir, & allèrent au-devant d'elle; ils la rencontrèrent au milieu du jardin, & comme ils avoient apperçu de loin qu'elle portoit quelque chose sous le bras, & qu'en approchant ils virent que c'étoit un coffret d'or, ils en furent surpris. Ma sœur, lui dit le prince en l'abordant, vous ne portiez rien quand nous vous avons vue suivie d'un jardinier, & nous vous voyons revenir chargée d'un coffret d'or. Est-ce un trésor que le jardinier a trouvé, & qu'il étoit venu vous annoncer?

Mes frères, reprit la princesse, c'est tout le contraire; c'est moi qui ai mené le jardinier où étoit le coffret, qui lui ai montré l'endroit, & qui l'ai fait déterrer. Vous serez

plus étonnés de ma trouvaille, quand vous verrez ce qu'il contient.

La princesse ouvrit le coffret; & les princes émerveillés quand ils virent qu'il étoit rempli de perles, peu considérables par leur grosseur, à les regarder chacune en particulier, mais d'un très-grand prix par rapport à leur perfection & à leur quantité, lui démandèrent par quelle aventure elle avoit eu connoissance de ce trésor. Mes frères, répondit-elle, à moins qu'une affaire plus pressante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai. Le prince Perviz reprit : Quelle affaire plus pressante pourrions-nous avoir que d'être informés de celle-ci qui nous intéresse si fort? Nous n'en avions pas d'autre que de venir à votre rencontre.

Alors la princesse Parizade, au milieu des deux princes, en reprenant son chemin vers la maison, leur fit le récit de la consultation qu'elle avoit faite avec l'oiseau, comme ils étoient convenus avec elle, de la demande, de la réponse, & de ce qu'elle lui avoit opposé au sujet du mets de concombres farcis de perles, & du moyen qu'il lui avoit donné d'en avoir, en lui enseignant & indiquant le lieu où elle venoit de trouver le coffret. Les princes & la princesse firent

plusieurs raisonnemens pour pénétrer à quel dessein l'oiseau vouloit qu'on préparât un mets de cette sorte pour le sultan, jusqu'à faire trouver le moyen d'y réussir. Mais enfin, après avoir bien discouru pour & contre sur cette matière, ils conclurent qu'ils n'y comprenoient rien, & que cependant il falloit exécuter le conseil de point en point, & n'y pas manquer.

En rentrant dans la maison, la princesse fit appeler le chef de cuisine, qui vint la trouver dans son appartement. Après qu'elle lui eut ordonné le repas pour régaler le sultan de la manière qu'elle l'entendoit : Outre ce que je viens de dire, ajouta-t-elle, il faut que vous me fassiez un mets exprès pour la bouche du sultan ; & ainsi que personne que vous n'y mette la main. Ce mets est un plat de concombres farcis, dont vous ferez la farce des perles que voici ; & en même-temps elle ouvrit le coffret, & lui montra les perles.

Le chef de cuisine, qui jamais n'avoit entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière, avec un visage qui marquoit assez sa pensée. La princesse pénétra cette pensée. Je vois bien, dit-elle, que tu me prends pour une folle, de t'ordonner

un ragoût dont tu n'as jamais entendu parler & dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fait. Cela eſt vrai, je le ſais comme toi ; mais je ne ſuis pas folle, & c'eſt avec tout mon bon ſens que je t'ordonne de le faire. Vas, invente, fais de ton mieux, & emporte le coffret ; tu me le rapporteras avec les perles qui reſteront, s'il y en a plus qu'il n'en eſt beſoin. Le chef de cuiſine n'eut rien à répliquer ; il prit le coffret & l'emporta. Le même jour, enfin, la princeſſe Parizade donna ſes ordres pour faire enſorte que tout fût net, propre & arrangé, tant dans la maiſon que dans le jardin, pour recevoir le ſultan plus dignement.

Le lendemain les deux princes étoient ſur le lieu de la chaſſe, lorſque le ſultan de Perſe y arriva. Le ſultan commença la chaſſe ; & il la continua juſqu'à ce que la vive ardeur du ſoleil, qui s'approchoit du plus haut de l'horiſon, l'obligea de la finir. Alors, pendant que le prince Bahman demeura auprès du ſultan pour l'accompagner, le prince Perviz ſe mit à la tête de la marche, pour montrer le chemin ; & quand il fut à la vue de la maiſon, il donna un coup d'éperon pour aller avertir la princeſſe Parizade que le ſultan arrivoit ; mais des

gens de la princeſſe qui s'étoient mis ſur les avenues par ſon ordre, l'avoient déjà avertie, & le prince la trouva qui attendoit, prête à le recevoir.

Le ſultan arriva, & comme il fut entré dans la cour, & qu'il eut mis pied à terre devant le veſtibule, la princeſſe Parizade ſe préſenta & ſe jeta à ſes pieds; & les princes Bahman & Perviz, qui étoient préſens, avertirent le ſultan que c'étoit leur ſœur, & le ſupplièrent d'agréer les reſpects qu'elle rendoit à ſa majeſté.

Le ſultan ſe baiſſa pour aider la princeſſe à ſe relever; & après l'avoir conſidérée & admiré quelque temps l'éclat de ſa beauté, dont il fut ébloui, ſa bonne grâce, ſon air, & un je ne ſais quoi qui ne reſſentoit pas la campagne où elle demeuroit: Les frères, dit-il, ſont dignes de la ſœur, & la ſœur eſt digne des frères; & à juger de l'intérieur par l'extérieur, je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire ſans le conſentement de la ſœur: mais j'eſpère bien la connoître mieux par cet endroit-là, que par ce qui m'en paroît à la première vue, quand j'aurai vu la maiſon.

Alors la princeſſe prit la parole: Sire, dit-elle, ce n'eſt qu'une maiſon de cam-

pagne, qui convient à des gens comme nous qui menons une vie retirée du grand monde; elle n'a rien de comparable aux maisons des grandes villes, encore moins aux palais magnifiques qui n'appartiennent qu'à des sultans. Je ne m'en rapporte pas entièrement à votre sentiment, dit très-obligeamment le sultan; ce que j'en vois d'abord fait que je vous tiens un peu pour suspecte. Je me réserve à en porter mon jugement quand vous me l'aurez fait voir; passez donc devant, & montrez-moi le chemin.

La princesse, en laissant le sallon à part, mena le sultan d'appartement en appartement, & le sultan, après avoir considéré chaque pièce avec attention, & les avoir admirées par leur diversité: Ma belle, dit-il à la princesse Parizade, appelez-vous ceci une maison de campagne? les villes les plus belles & les plus grandes seroient bientôt désertes, si toutes les maisons de campagne ressembloient à la vôtre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez si fort, & que vous méprisiez la ville: faites-moi voir aussi le jardin; je m'attends bien qu'il correspond à la maison.

La princesse ouvrit une porte qui donnoit

ſur le jardin; & ce qui frappa d'abord les yeux du ſultan, fut la gerbe d'eau jaune couleur d'or. Surpris par un ſpectacle ſi nouveau pour lui, & après l'avoir regardée un temps avec admiration : D'où vient cette eau merveilleuſe, dit-il, qui fait tant de plaiſir à voir ? où en eſt la ſource ? & par quel art en a-t-on fait un jet ſi extraordinaire, & auquel je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde ? Je veux voir cette merveille de près; & en diſant ces paroles il avança. La princeſſe continua de le conduire, & elle le mena par l'endroit où l'arbre harmonieux étoit planté.

En approchant, le ſultan qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il eût jamais entendus, s'arrêta; & cherchant des yeux où étoient les muſiciens, & comme il n'en vit aucun ni près ni loin, & que cependant il entendoit le concert aſſez diſtinctement, dont il étoit charmé : Ma belle, dit-il, en s'adreſſant à la princeſſe Parizade, où ſont les muſiciens que j'entends ? ſont-ils ſous terre, ſont-ils inviſibles dans l'air ? Avec des voix ſi excellentes & ſi charmantes, ils ne haſarderoient rien de ſe laiſſer voir, au contraire ils feroient plaiſir.

Sire, répondit la princeſſe en ſouriant,

ce ne sont pas des musiciens qui forment le concert que vous entendez, c'est l'arbre que votre majesté voit devant elle qui le rend; & si elle veut se donner la peine d'avancer quatre pas, elle n'en doutera pas, & les voix lui seront plus distinctes.

Le sultan s'avança, & il fut si charmé de la douce harmonie du concert, qu'il ne se lassoit pas de l'entendre. A la fin il se souvint qu'il avoit à voir l'eau jaune de près; ainsi, en rompant le silence: Ma belle, demanda-t-il à la princesse, dites-moi, je vous prie, cet arbre admirable se trouve-t-il par hasard dans votre jardin? est-ce un présent que l'on vous a fait? ou l'avez-vous fait venir de quelque pays éloigné? Il faut qu'il vienne de bien loin; autrement, curieux des raretés de la nature, comme je le suis, j'en aurois entendu parler; de quel nom l'appelez-vous?

Sire, répondit la princesse, cet arbre n'a pas d'autre nom que celui d'arbre qui chante, & il n'en croît pas dans le pays; il seroit trop long de raconter par quelle aventure il se trouve ici. C'est une histoire qui a rapport avec l'eau jaune & avec l'oiseau qui parle qui nous est venu en même-temps, & que votre majesté pourra voir après

qu'elle aura vu l'eau jaune d'aussi près qu'elle le souhaite. Si elle l'a pour agréable, j'aurai l'honneur de la lui raconter quand elle se sera reposée & remise de la fatigue de la chasse, à laquelle elle en ajoute une nouvelle, par la peine qu'elle se donne à la grande ardeur du soleil.

Ma belle, reprit le sultan, je ne m'apperçois pas de la peine que vous dites, tant elle est bien récompensée par les choses merveilleuses que vous me faites voir; dites plutôt que je ne songe pas à celle que je vous donne; achevons donc, & voyons l'eau jaune, je meurs déja d'envie de voir & d'admirer l'oiseau qui parle.

Quand le sultan fut arrivé au jet d'eau jaune, il eut long-temps les yeux attachés sur la gerbe, qui ne cessoit de faire un effet merveilleux en s'élevant en l'air, & en retombant dans le bassin. Selon vous, ma belle, dit-il, en s'adressant toujours à la princesse, cette eau n'a pas de source, & elle ne vient d'aucun endroit aux environs, par un conduit amené sous terre; au moins je comprends qu'elle est étrangère, de même que l'arbre qui chante.

Sire, reprit la princesse, la chose est comme votre majesté le dit; & pour mar-

que que l'eau ne vient pas d'ailleurs; c'eſt que le baſſin eſt d'une ſeule pièce, & qu'ainſi elle ne peut venir ni par les côtés, ni par-deſſous; & ce qui doit rendre l'eau plus admirable à votre majeſté, c'eſt que je n'en ai jeté qu'un flacon dans le baſſin; & qu'elle a foiſonné comme elle le voit, par une propriété qui lui eſt particulière. Le ſultan s'éloignant enfin du baſſin: En voilà, dit-il, aſſez pour la première fois, car je me promets bien de revenir ſouvent; menez-moi, que je voye l'oiſeau qui parle.

En approchant du ſallon, le ſultan apperçut ſur les arbres un nombre prodigieux d'oiſeaux qui rempliſſoient l'air chacun de ſon chant & de ſon ramage. Il demanda pourquoi ils étoient-là raſſemblés plutôt que ſur les autres arbres du jardin, où il n'en avoit ni vu ni entendu chanter. Sire, répondit la princeſſe, c'eſt qu'ils viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'oiſeau qui parle. Votre majeſté peut l'appercevoir dans la cage qui eſt poſée ſur une des fenêtres du ſallon où elle va entrer; & ſi elle y fait attention, elle s'appercevra qu'il a le chant éclatant au-deſſus de tous les autres oiſeaux, même du roſſignol, qui n'en approche que de bien loin.

Le ſultan entra dans le ſallon; & comme l'oiſeau continuoit ſon chant ; Mon eſclave, dit la princeſſe, en élevant la voix, voilà le ſultan, faites-lui votre compliment. L'oiſeau ceſſa de chanter dans le moment, & tous les autres oiſeaux ceſsèrent de même: Que le ſultan, dit-il, ſoit le très-bien venu, que dieu le comble de proſpérités & prolonge le nombre de ſes années. Comme le repas étoit ſervi ſur le ſopha près de la fenêtre où étoit l'oiſeau; le ſultan, en ſe mettant à table : Oiſeau, dit-il, je te remercie de ton compliment, & je ſuis ravi de voir en toi le ſultan & le roi des oiſeaux.

Le ſultan qui vit devant lui le plat de concombres qu'il croyoit farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, & ſon étonnement fut extrême de les voir farcis de perles. Quelle nouveauté, dit-il ? à quel deſſein une farce de perles ? les perles ne ſe mangent pas. Il regardoit déjà les deux princes & la princeſſe pour leur demander ce que cela ſignifioit; mais l'oiſeau l'interrompit: Sire, votre majeſté peut-elle être dans un étonnement ſi grand d'une farce de perles qu'elle voit de ſes yeux, elle qui a cru ſi facilement que la ſultane ſon épouſe étoit accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau

de bois? Je l'ai cru, repartit le sultan, parce que les sages-femmes me l'ont assuré. Ces sages-femmes, sire, repartit l'oiseau, étoient sœurs de la sultane, mais sœurs jalouses du bonheur dont vous l'aviez honorée préférablement à elles; & pour satisfaire leur rage, elles ont abusé de la facilité de votre majesté. Elles avoueront leur crime, si vous les faites interroger. Les deux frères & leur sœur que vous voyez, sont vos enfans qu'elles ont exposés, mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins, & nourris & élevés par ses soins.

Le discours de l'oiseau éclaira l'entendement du sultan en un instant: Oiseau, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres & que tu m'annonces. L'inclination qui m'entraînoit de leur côté, & la tendresse que je sentois déjà pour eux, ne me disoit que trop qu'ils étoient de mon sang. Venez donc, mes enfans, venez, ma fille, que je vous embrasse, & que je vous donne les premières marques de mon amour & de ma tendresse de père. Il se leva; & après avoir embrassé les deux princes & la princesse, l'un après l'autre, en mêlant ses larmes avec les leurs: Ce n'est pas assez, mes enfans, dit-il, il

faut aussi que vous vous embrassiez les uns les autres, non comme enfans de l'intendant de mes jardins, auquel j'aurai l'obligation éternelle de vous avoir conservé la vie; mais comme les miens, sortis du sang des rois de Perse, dont je suis persuadé que vous soutiendrez bien la gloire.

Après que les deux princes & la princesse se furent embrassés mutuellement avec une satisfaction toute nouvelle, comme le sultan le souhaitoit, le sultan se remit à table avec eux, il se pressa de manger. Quand il eut achevé : Mes enfans, dit-il, vous connoissez votre père en ma personne; demain je vous amènerai la sultane votre mère, préparez-vous à la recevoir.

Le sultan monta à cheval, & retourna à sa capitale en toute diligence. La première chose qu'il fit, dès qu'il eut mis pied à terre en entrant dans son palais, fut de commander à son grand-visir d'apporter toute la diligence possible à faire faire le procès aux deux sœurs de la sultane. Les deux sœurs furent enlevées de chez elles, interrogées séparément, appliquées à la question, convaincues & condamnées à être écartelées; & le tout fut exécuté en moins d'une heure de temps.

Le sultan Khosrouschah cependant suivi de tous les seigneurs de sa cour, qui se trouvèrent présens, alla à pied jusqu'à la porte de la grande mosquée; & après avoir lui-même tiré la sultane hors de la prison étroite où elle languissoit & souffroit depuis tant d'années: Madame, dit-il, en l'embrassant les larmes aux yeux, dans l'état pitoyable où elle étoit, je viens vous demander pardon de l'injustice que je vous ai faite, & vous en faire la réparation que je vous dois. Je l'ai déjà commencée par la punition de celles qui m'avoient séduit par une imposture abominable, & j'espère que vous la regarderez comme entière, quand je vous aurai fait présent de deux princes accomplis & d'une princesse aimable & toute charmante, vos enfans & les miens. Venez, & reprenez le rang qui vous appartient, avec tous les honneurs qui vous sont dûs.

Cette réparation se fit devant une multitude de peuple innombrable, qui étoit accouru en foule de toute part, dès la première nouvelle de ce qui se passoit, laquelle fut répandue dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain, de grand matin, le sultan

& la sultane qui avoit changé l'habit d'humiliation & d'affliction qu'elle portoit le jour de devant, en un habit magnifique, tel qu'il lui convenoit, suivis de toute leur cour qui en avoit eu l'ordre, se transportèrent à la maison des deux princes & de la princesse. Ils arrivèrent; & dès qu'ils eurent mis pied à terre, le sultan présenta à la sultane les princes Bahman & Perviz, & la princesse Parizade, & lui dit: Madame, voilà les deux princes vos fils, & voici la princesse votre fille; embrassez-les avec la même tendresse que je les ai embrassés, ils sont dignes de moi & dignes de vous. Les larmes furent répandues en abondance dans ces embrassemens si touchans, & particulièrement de la part de la sultane, par la consolation & par la joie d'embrasser deux princes ses fils, une princesse sa fille, qui lui en avoient causé de si affligeantes & si long-temps.

Les deux princes & la princesse avoient fait préparer un repas magnifique pour le sultan, pour la sultane, & pour toute la cour. On se mit à table; & après le repas, le sultan mena la sultane dans le jardin, où il lui fit observer l'arbre harmonieux & le bel effet de l'eau jaune. Pour ce qui est de

l'oiſeau, elle l'avoit vu dans ſa cage, & le ſultan lui en avoit fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligeât le ſultan de reſter davantage, il remonta à cheval; le prince Bahman l'accompagna à la droite, & le prince Perviz à la gauche; la ſultane avec la princeſſe à ſa gauche, marcha après le ſultan. Dans cet ordre, précédés & ſuivis des officiers de la cour, chacun ſelon ſon rang, ils reprirent le chemin de la capitale. Comme ils approchoient, le peuple qui étoit venu au-devant ſe préſenta en foule, bien loin hors des portes, & ils n'avoient pas moins les yeux attachés ſur la ſultane, en prenant part à ſa joie, après une ſi longue ſouffrance, que ſur les deux princes & ſur la princeſſe, qu'ils accompagnoient de leurs acclamations. Leur attention étoit attirée auſſi par l'oiſeau dans ſa cage, que la princeſſe Parizade portoit devant elle, dont ils admirèrent le chant, qui attiroit tous les autres oiſeaux; ils le ſuivoient en ſe poſant ſur les arbres dans la campagne & ſur les toîts des maiſons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman & Perviz, avec la princeſſe Parizade, furent enfin amenés au

palais avec cette pompe; & le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations & de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

LE sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisoit point, & qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille & une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes; son esprit étoit adouci; il étoit convaincu du mérite & de la grande sagesse de Scheherazade. Il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort, à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces considérations, & les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuisable

inépuisable dans vos petits contes, il y a assez long-temps que vous m'en divertissez; vous avez appaisé ma colère, & je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois imposée; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, & je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juste ressentiment.

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnoissance la plus vive & la plus parfaite.

Le grand-visir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du sultan. Elle se répandit bientôt dans la ville & dans les provinces; ce qui attira au sultan & à l'aimable Scheherazade, son épouse, mille louanges & mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

Fin du onzième Volume.

palais avec cette pompe ; & le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations & de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

LE sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisoit point, & qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille & une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens ; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes ; son esprit étoit adouci ; il étoit convaincu du mérite & de la grande sagesse de Scheherazade. Il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort, à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui [illegible]oient précédée.

[illegible]es considérations, & les autres belles [illegible]tés qu'il connoissoit en elle, le portèrent [illegible] à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit- [illegible] Scheherazade, que vous êtes inépuisable

inépuisable dans vos petits contes, il y a assez long-temps que vous m'en divertissez; vous avez appaisé ma colère, & je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois imposée; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, & je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juste ressentiment.

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnoissance la plus vive & la plus parfaite.

Le grand-visir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du sultan. Elle se répandit bientôt dans la ville & dans les provinces; ce qui attira au sultan & à l'aimable Scheherazade, son épouse, mille louanges & mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

Fin du onzième Volume.

palais avec cette pompe; & le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations & de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

Le sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisoit point, & qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille & une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes; son esprit étoit adouci; il étoit convaincu du mérite & de la grande sagesse de Scheherazade. Il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort, à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces considérations, & les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes

inépuisable

inépuisable dans vos petits contes, il y a assez long-temps que vous m'en divertissez; vous avez appaisé ma colère, & je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois imposée; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, & je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juste ressentiment.

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnoissance la plus vive & la plus parfaite.

Le grand-visir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du sultan. Elle se répandit bientôt dans la ville & dans les provinces; ce qui attira au sultan & à l'aimable Scheherazade, son épouse, mille louanges & mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

Fin du onzième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome Onzième.

MILLE ET UNE NUITS.

Les Aventures du Calife Haroun Alraschid, page 5
Histoire de l'Aveugle Baba-Abdalla, 13
Histoire de Sidi Nouman, 36
Histoire de Cogia Hassan Alhabbal, 62
Histoire d'Ali-Baba & de quarante Voleurs exterminés par une Esclave, 121
Histoire d'Ali Cogia, Marchand de Bagdad, 193
Histoire du Cheval enchanté, 218
Histoire du Prince Ahmed, & de la Fée Pari-Banou, 290
Histoire de deux Sœurs jalouses de leur cadette, 409

Fin de la Table du onzième Volume.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les figures des Tomes IX & X du Cabinet des Fées, *in*-12. GENÈVE, sans avoir égard aux Nos. gravés sur les planches.

Elle mit quelque temps à l'accorder, ensuite elle chanta. Tome IX, page 29

Prenez la Princesse avec Danhasch, &c. p. 115

Venez ça, impertinente, & revenez chez moi . . . . page 337

Frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre, &c. Tome X, page 13

Approchez-vous, la belle, tenez, mordez-moi le doigt, &c. . . . . page 224

Que veux-tu? me voici prêt à t'obéir, &c . . . . page 385

palais avec cette pompe ; & le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations & de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

Le sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisoit point, & qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille & une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens ; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes ; son esprit étoit adouci ; il étoit convaincu du mérite & de la grande sagesse de Scheherazade. Il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort, à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces considérations, & les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes

inépuisable dans vos petits contes, il y a assez long-temps que vous m'en divertissez; vous avez appaisé ma colère, & je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois imposée; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, & je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juste ressentiment.

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnoissance la plus vive & la plus parfaite.

Le grand-visir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du sultan. Elle se répandit bientôt dans la ville & dans les provinces; ce qui attira au sultan & à l'aimable Scheherazade, son épouse, mille louanges & mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

Fin du onzième Volume.

palais avec cette pompe; & le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations & de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

LE sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisoit point, & qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille & une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes; son esprit étoit adouci; il étoit convaincu du mérite & de la grande sagesse de Scheherazade. Il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort, à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces considérations, & les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuisable